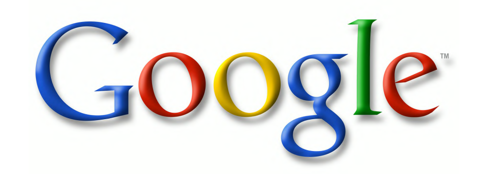




LE MONDE FOU PRÉFÉRÉ AU MONDE SAGE,

EN VINGT QUATRE

PROMENADES

DE TROIS AMIS,

CRITON, PHILON, ERASTE.

CRITON *Philosophe.* PHILON *Avocat.*
ERASTE *Negociant.*

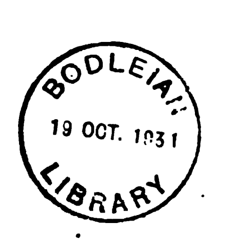
TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,

Chez les WETSTEINS & SMITH.

M. DCC. XXXI.



LETTRE AU LIBRAIRE.

CEs Promenades, Monſieur, m'ayant été communiquées, j'ai crû que vous ne ſeriez pas fâché de les donner au Public: Peut-être conjecturerez vous en les liſant, qu'elles ne vous ſeront pas à charge.

La nouveauté a quelque choſe qui intereſſe tout le monde. Ici tout eſt nouveau, excepté le fond ou l'eſſence de la verité, qui ne ſauroit l'être: D'ailleurs, la forme en eſt originale, & il ſeroit difficile de trouver quelque genre d'Ecrits, aſſortiſſant à celui-ci.

Un debut de cette ſorte, pourroit bien faire peur à quelques bonnes perſonnes du bon vieux tems, qui s'effarouchent auſſi-tôt qu'elles entendent prononcer le terme de nouveauté; mais elles peuvent trouver ailleurs de quoi ſatisfaire le goût qu'elles ont pour l'ancienneté.

Je crains fort que les perſonnes trop graves ne ſe rebutent bien-tôt de cette lecture, par la gayeté du ſtyle: En ce cas-là, elles ne manqueront point de

Livres plus graves par le ſtile, que par les choſes mêmes qu'ils traitent.

Les ſavans methodiques ne trouveront rien ici qui les accommode: En vain chercheroient ils de la methode dans des Promenades; tout s'y reſſent de l'aiſance ou de la liberté, que la Promenade & l'air que l'on y reſpire dans le Printems, font naître entre des amis familiers.

Vous jugerez, Monſieur, en les liſant, ſi le nombre des perſonnes de ce dernier goût, l'emportera ſur celui de gens d'un goût opoſé. Je ſuis, &c.

LETTRE
D'un Ami de l'AUTEUR A MONSIEUR DE ***.

JE vous envoye, Monſieur, le Manuſcrit des Promenades que vous m'avez demandé. Vous voulez ſavoir en même tems, ce que j'en penſe. Eſt-il juſte que je prévienne vôtre Jugement, & n'eſt-il pas plus équitable de vous laiſſer voir les choſ s de vos propres yeux?

Il eſt vrai que ce que l'on vous en a dit a commencé à vous donner quelque préven-

vention contraire, & que par là, je serois fondé à les justifier au point de vous remettre dans l'équilibre ; mais c'est ce que je ne veux point entreprendre, ce seroit aller contre le but de cet Ouvrage, qui ne demande point de justification, & qui peut-être n'en est guere susceptible.

Il faut vous dire, Monsieur, comment je l'entens. Entreprendre de justifier le fonds des choses ou les veritez évidentes pas elles-mêmes, c'est se moquer : Entreprendre de justifier les choses accessoires, qui ne sont que des differentes manieres d'envisager le vrai (ou de le développer), seroit superflu, puis-que l'Auteur lui même ne les justifie point, qu'à cet égard, il ne donne ses pensées que comme des especes de conjectures, ou si l'on veut, comme des rêveries, au-dessus desquelles chacun peut s'élever pour considerer le vrai en lui-même. Vouloir en justifier la forme, seroit vouloir entreprendre l'impossible, puisque la justifier dans le goût de quelques personnes, seroit attirer la condamnation de plusieurs autres : Les personnes graves ne pourroient souffrir la justification de l'enjouëment, & de la gayeté qui regne entre les Amis qui en sont les Acteurs ;

du moins leur ſauroient-elles mauvais gré de la conſerver au milieu des ſujets les plus ſerieux. Tels ſont les diſcours qu'ils tiennent ſur la Verité ou ſur la Religion.

Ceux, au contraire, d'un caractere enjoué, qui ſe ſont accoûtumez à ne l'exercer que ſur des riens, ou des frivoles plaiſanteries, (gens à qui la verité paroit ſombre, parce qu'elle leur eſt étrangere, & que la moindre attention au vrai, rend mélancholiques en les tirant de leur Element) ces gens-là, dis-je, ne pourront goûter que l'on veuille juſtifier le ſerieux des ſujets qui y ſont aprofondis, & qui par là exigent quelque attention.

Il eſt vrai que les perſonnes de ce caractere, pourroient bien être plus traitables que celles du caractere opoſé, & que ſans renoncer à la gayeté ou l'enjouëment qui en eſt inſéparable, elles pourroient ſe familiariſer avec la verité, & parvenir enfin à la goûter comme leur élement, comme l'élement de la ſérénité & de la joye.

Ces Promenades font voir par un petit échantillon, que cela n'eſt pas impoſſible, & il paroit que les Amis qui y ſont introduits ſur la Scene, ne ſortent point

de leur élement, lors-même qu'ils sont les plus attentifs à démêler le fonds de la verité.

Les gens dont le génie est exercé sur des sujets abstraits, ne trouveront rien ici de trop apliquant pour eux: Si ce sont gens à se payer d'idées plûtôt que de mots, à exiger de la précision au premier égard, sans vetiller sur les expressions, ils y trouveront des traits qui ne leur déplairont pas.

S'ils sont accoûtumez à démêler ce qui est original, de ce qui est emprunté ou faufilé, ils passeront volontiers sur diverses irrégularitez, qui seroient impardonnables à un homme d'étude, mais qui sont pardonnables à un rêveur, ou à un homme qui ne débite ses pensées que comme des rêveries. Les gens qui ne sauroient goûter le vrai, s'il n'est traité geometriquement, ou avec une rigoureuse exactitude dans les termes, ne sauroient s'accommoder d'un genre d'écrit aussi peu méthodique.*

Les esprits impatients, qui décident avant

* L'on verra dans la 7me. & 8me. Promenade, ce qui a occasionné le titre de Rêveur ou de Rêveries.

avant d'avoir compris où l'on en veut venir, auroient ici des sujets assez fréquens de s'exercer. Comme la plûpart des choses n'y sont que touchées legérement par des traits qui laissent entrevoir le vrai plus qu'ils ne le dévelopent, ils auront souvent prise par leur précipitation à prononcer que ceci ou cela est faux.

Les Dévots d'un certain genre qui ne peuvent rien goûter sur la Religion, s'il n'est apuyé sur des foules de passages de l'Ecriture Sainte, ne pourront que desaprouver l'omission que l'on en a faite ici.

Vous voyez par là, Monsieur, qu'il seroit impossible de réüssir à justifier ces Promenades, par raport aux personnes de differens goûts. Il vaut mieux laisser à chacun la liberté d'en juger par soi-même, si tant est que chacun puisse en avoir la liberté: J'entens par cette liberté, une disposition impartiale, ou une neutralité parfaite, qu'aucun penchant secret ou aucun interêt particulier, ne détermine à prononcer pour ou contre: Toute autre liberté me paroit insuffisante pour être Juge compétant, puis-que sans cela l'on seroit tout à la fois, Juge & Partie.

Je suis, &c.

PRE-

PREMIERE PROMENADE.

PHILON, CRITON, ERASTE,
Avocat. Philosophe. Negociant.

PHILON.

MOn cher Eraste, depuis trois ou quatre ans que nous ne nous sommes vûs, on dit que vous avez bien changé, que vous êtes devenu Devot ou Pietiste.

CRITON.

Bien des gens en sont étonnez, mais ils le seroient bien davantage, si vous veniez à bout de nous rendre devots nous mêmes.

ERASTE.

Cela seroit divertissant, sur-tout si j'en venois à bout sans l'entreprendre.

CRITON.

Comment, Eraste, auriez-vous si peu de zèle que de ne pas chercher à faire des Proselites, pour accroitre votre parti.

ERASTE.

Si j'avois un Parti, des Profelites tels que vous, me feroient trop d'honneur, pour que je négligeaffe de les gagner.

PHILON.

Tout de bon Erafte, le Public a-t-il pris le change, lors-qu'il s'eft imaginé que vous étiez devenu Pietifte ou Devot.

ERASTE.

Quand vous aurez affez badiné, je vous parlerai férieufement: Je vous dirai en attendant, que je n'adopte pour moi aucun de ces titres.

PHILON.

Trouvez-vous, Erafte, qu'ils ne vous faffent pas affez d'honneur.

ERASTE.

Ce n'eft point cela, Philon, pris dans un fens avantageux, ils me feroient trop d'honneur; pris dans un autre fens, ils feroient l'opofé de mon caractere.

CRITON.

Comment l'entendez-vous donc, Erafte?

ERASTE.

Voici comment je l'entens: Le titre de Devot, pris dans un bon ſens, doit déſigner une perſonne dévouée à Dieu; & celui de Pietiſte, une perſonne pieuſe, ce qui revient au même: Dans ce ſens là, comme je l'ai dit, ils me feroient trop d'honneur, & je n'ai garde de me les attribuer: Dans le ſens vulgaire, le titre de Devot déſigne un Bigot, & ſouvent un hypocrite, comme celui de Pietiſte déſigne un eſprit de parti, chagrin contre tout le monde, qui cherche à ſe diſtinguer par un principe de vanité: J'avouë que je ne me reconnois point à ces caractères-ci. Dites-moi, je vous prie, Criton & Philon, dans lequel de ces deux ſens m'avez-vous qualifié du titre de Pietiſte ou de Devot?

CRITON.

Ce n'eſt pas dans le dernier, aſſurément.

ERASTE.

C'eſt donc dans le premier?

PHILON.

En pouvez-vous douter, Eraſte?

ERASTE.

A ce que je vois, vous faites entrer dans le caractere d'une personne veritablement pieuse, un zèle ou un Esprit de parti, qui cherche à faire des Proselites, (ou soit disant tels) pour augmenter le nombre de ses Partisans: Sont-ce là vos idées sur la Pieté?

CRITON.

Pas tout-à-fait, je vous l'avouë.

PHILON.

Ce sont encore moins les miennes.

ERASTE.

Criton commence ici à se contredire: Je lui demande qu'il s'accorde avec lui-même.

CRITON.

Si j'osois je dirois, Eraste, que vous êtes un peu malicieux, de faire tomber vos amis en contradiction.

ERASTE.

Je ne les y fait point tomber, Criton, je la leur fais seulement apercevoir.

CRITON.

Puis-que vous êtes un homme sans quartier, à qui il faut répondre

dre tout au plus juſte, je vous avouërai franchement, que lors-que j'ai lié les idées de la pieté avec celles d'un zèle de parti, je ne formois que des idées vagues, qui ne préſentoient rien de diſtinct à mon eſprit.

PHILON.

Je pourrois, Eraſte, vous en dire de même ſur mon compte.

ERASTE.

J'admire que des Philoſophes, des Avocats, puiſſent ſe contenter du vague, eux qui font profeſſion de ne rien avancer, dont ils n'ayent des idées diſtinctes.

PHILON.

Vous voyez, Criton, comment il nous accommode.

CRITON.

Nous le méritons un peu, puiſque nous avons commencé à l'attaquer; mais, raillerie à part, ditesnous, Eraſte, je vous prie, puiſque vous ne voulez paſſer pour Devot, ni dans le bon ni dans le mauvais ſens, pour quel homme voulez vous donc paſſer?

PHILON.

Pour un honnête homme, sans doute.

CRITON.

Plûtôt pour un homme de bien.

ERASTE.

Faut-il absolument que je me propose de passer pour quelque chose; Ce n'est point là mon goût, mon cher Criton; Je croi qu'il faut penser à devenir homme de bien, avant de vouloir passer pour tel.

CRITON.

N'êtes-vous donc pas homme de bien, Eraste?

ERASTE.

Je pourrois l'être assez pour en avoir le nom; mais je vous avouë, qu'être homme de bien dans mon idée, emporte quelque chose de plus que de l'être dans l'idée ordinaire que l'on s'en forme: Il me paroit, Criton, qu'un homme dévoüé à Dieu, & un homme de bien, sont à peu près la même chose.

PHILON.

Sur ce pied-là, il y auroit peu de gens de bien entre ceux qui veulent passer pour tels.

ERASTE.

Une des plus sûres marques que l'on ne l'est pas réellement, est le désir que l'on a de le paroitre; jamais un Négociant ne fait plus d'éfort pour paroitre riche, que lorsque ses affaires vont le plus mal.

CRITON.

Mais, dites-moi, je vous prie, Eraste, comment en êtes vous venu à penser comme vous le faites? Quel est le Maitre qui a fait un si bon Ecolier?

ERASTE.

Si je vous le disois, Criton, vous entreprendriez peut-être de me surpasser, comme vous le faisiez autrefois au College; je n'ai pas oublié votre superiorité en fait d'étude, & que savez-vous si je ne serois point susceptible de jalousie?

PHILON.

Si Criton est un homme à craindre de ce côté-là, convenez, Eraste, qu'il n'en est pas de même de moi, & que vous pourriez, sans risque, me faire part de votre secret.

ERASTE.

Je n'ai gueres moins de sujet de me défier de vous, Philon, Messieurs les Avocats sont gens à mordre tout de bon dans ce qu'ils entreprennent, & que deviendroit un pauvre Négociant, partagé par mille soins ou affaires distraisantes, auprès de deux Philosophes tels que vous.

PHILON.

Je ne sai point, Criton, comment il faudra s'y prendre, pour tirer de lui quelque chose.

ERASTE.

Il ne tiendra qu'à vous, Philon, de m'engager à vous répondre; si vous m'eussiez parlé sérieusement, je vous aurois répondu de même, peut-être avez vous crû que depuis que le public me qualifie de Pietiste ou de Devot, je n'étois plus homme à entendre la raillerie.

CRITON.

Vous avez naturellement trop d'esprit, Eraste, pour être si-tôt hébêté par le Pietisme ou par la devotion.

ERASTE.

Prenez garde, Criton, Est-ce dans

le bon ou dans le mauvais ſens, que le Pietiſme ou la devotion hébête.

CRITON.

Vous m'arrêtez tout court, Eraſte, vous me ſurprenez encore, je l'avouë, dans le vague & dans les opinions vulgaires.

PHILON.

Vous auriez pû vous juſtifier, Criton, en répondant que lors-que vous avez ſupoſé que la devotion peut hébêter, c'eſt dans le mauvais ſens, & non dans le bon.

CRITON.

Je me ſerois mal juſtifié par là, mon pauvre Philon, & je me ſerois encore contredit moi-même.

PHILON.

En quoi donc, je vous prie, la contradiction?

CRITON.

Elle auroit été aſſez ſenſible, j'avois dit tantôt à Eraſte, que je ne le qualifiois de Devot que dans le bon ſens, & preſentement je l'aurois ſupoſé dans le mauvais, puis-qu'une devotion qui hébête eſt de ce genre.

ERASTE.

Criton s'exécute ici de fort bonne grace; il m'a évité la peine de lui faire apercevoir de la contradiction dans ses discours, je ne l'aurois pas épargné là-dessus.

CRITON.

Je le sens bien, Eraste, & en reconnoissance de vos soins, je vous promets de vous rendre le reciproque à la premiere occasion.

ERASTE.

Cela s'appelle agir en Amis; je vous en sçaurai tout le gré possible; mais je vois N. qui me vient chercher.

PHILON.

Voulez-vous donc nous quitter sitôt, Eraste?

ERASTE.

Je compte que nous nous retrouverons, Philon; j'avois promis à un ami de me rendre chez lui à 5. heures, vous me l'aviez fait oublier, permettez que je lui tienne parole.

CRITON.

A condition que vous nous la tiendrez aussi, Eraste; promettez-nous

donc

donc, pour demain, de vous trouver ſur les 3. heures à nôtre Promenade favorite.

ERASTE.

Je m'y rendrai, Criton, ou je ne le pourrai.

SECONDE PROMENADE.

Criton. Philon. Eraſte.

CRITON.

JE croyois, Philon, de me rendre ici trop tard, mais je vois qu'Eraſte n'y eſt pas encore.

PHILON.

Il me ſemble que je l'aperçois au fond de cette allée avec un autre, que je ne connois pas.

CRITON.

Vous vous méprenez, Philon, il ſeroit venu ſeul ici, & ne nous auroit pas amené un importun.

les prétendus Pietistes? j'en ai ouï parler si diversement, que je souhaiterois trouver quelqu'un qui pût me dire la vérité sur leur compte.

ERASTE.

C'est comme si je vous demandois, Criton, quelles sortes de gens sont les Chrêtiens?

CRITON.

Les Chrêtiens sont en si grand nombre, qu'il faudroit des distinctions à l'infini pour les caracteriser.

ERASTE.

Les Pietistes, quoi qu'en petit nombre, different si fort dans leurs caractère, qu'il ne faudroit pas moins de distinctions qu'il y a de personnes; mais il me convient peu d'en parler, puis-que je ne connois la géneralité que sur le raport d'autrui.

PHILON.

Vous êtes donc bien éloigné d'avoir pris parti parmi eux, comme bien des gens se l'imaginent.

ERASTE.

Prendre parti, Philon? Tous les gens de bien, ou si vous voulez les Pietistes, pris dans le bon sens, ont

en

en horreur l'Election d'un Parti ou d'une Secte.

PHILON.

Il semble, cependant, qu'ils affectent un genre de vie tout different de celui du reste des hommes.

ERASTE.

Il semble, mon cher Philon, que vous ne les attaquez ici que pour m'engager à les deffendre, & à prendre leur Cause en main.

CRITON.

Ils ne seroient pas fort à plaindre d'avoir un Avocat tel que vous.

PHILON.

J'avouë que j'aurois du plaisir à vous entendre plaider leur Cause.

ERASTE.

Quand je serai aussi habile Avocat que Philon, je verrai si je dois l'entreprendre.

PHILON.

Vous êtes toûjours méchant, Eraste, mais raillerie à part, ne pourrons-nous point sçavoir une fois, ce que vous pensez de ces gens-là.

ERASTE.

Que peut-on penser positivement,

Phi-

Philon, de gens que l'on ne connoit que ſur le raport d'autrui; J'avouë que je n'en puis penſer que des poſſibilitez.

PHILON.

Qu'entendez-vous par là, Eraſte?

ERASTE.

Je penſe qu'il eſt très poſſible que le monde ſe trompe du tout au tout, dans le jugement qu'il en fait; Que ceux qu'il mépriſe davantage, ſont peut-être ceux qui valent le mieux; Que ceux qu'il fait paſſer pour Fanatiques, ont peut-être le ſens le plus droit, le diſcernement le plus délicat; Je penſe auſſi qu'il eſt très poſſible qu'il y ait parmi ceux à qui l'on donne ce nom, des caractères de toutes les ſortes, les uns de bonnes gens, qui ne ſont que les Singes des autres; d'autres qui commencent bien, & qui finiſſent mal; Les uns, qui font de bonne foi ce qu'ils croyent que leur conſcience exige; D'autres, qui manquent de droiture & qui ſéduiſent après avoir été ſéduit; Je penſe qu'il eſt poſſible encore que des ſcelerats, revêtent le nom & les aparences du

Pie-

Pietiſme, pour arriver plus couvertement à leurs fins. Je vous demande à mon tour, Philon; Que penſez-vous de ces gens-là, voulez-vous être leur Avocat, vous êtes plus propre à cela que moi?

PHILON.

Il faudroit donc, en ce cas-là, que je fuſſe propre à me charger également des bonnes & des mauvaiſes Cauſes.

CRITON.

Eraſte nous donne ici ſur les doits; il nous fait ſentir le ridicule des queſtions que nous lui avons faites, ſur le compte des Pietiſtes.

ERASTE.

Supoſez, Philon, que nous paſſaſſions vous & moi, auprès de la Boutique d'un Lapidaire, & que ſur la ſimple Etiquete, je vous demandaiſſe; Que penſez vous des Pierreries vrayes ou fauſſes, qui ſont là dedans? Que répondriez-vous?

PHILON.

Je trouverois, il faut l'avouër, cette queſtion un peu inepte; je ſens Eraſte, ou vous en voulez venir, & je

je n'ai pas besoin d'attendre l'explication de l'Enigme.

ERASTE.

Vous n'ignorez pas, que dans le monde, on se pique de justesse d'Esprit ; n'avez-vous jamais entendu, entre gens de cet ordre, faire des questions & des réponses plus ridicules encore ?

CRITON.

Combien de fois, Eraste, les Dames sur-tout excellent dans cet art ; si par hazard elles viennent à tomber sur les pauvres Pietistes. Elles les peignent de belles couleurs.

ERASTE.

Il y auroit du plaisir à mettre par écrit, leur conversation sur cet article.

CRITON.

Je me donnerai quelque jour ce divertissement : Mais je vois si je ne me trompe, quelqu'un qui pourroit bien nous aborder.

ERASTE.

Comment l'appellez-vous, Criton.

CRITON.

C'est Parmenas, un de nos Sénateurs, qui ne doit pas vous être inconnu.

ERASTE

Je ne le connois que de reputation; Quel eſt ſon caractère?

PHILON.

C'eſt de s'intereſſer beaucoup pour ce qui le regarde, & peu ou point pour ce qui regarde autrui.

ERASTE.

Penſez-vous, Philon, qu'entre les honnêtes gens du monde, il y en ait beaucoup qui n'en ſoient pas logez là.

PHILON.

Je ne ſçaurois vous le dire, Eraſte, mais je me ſçaurois bien mauvais gré, ſi j'étois de ce caractere.

ERASTE.

Vous croyez donc, Philon, d'avoir pour vos amis, une amitié bien deſintereſſée?

PHILON.

Je ſens bien que l'amour propre, y entre pour quelque choſe; mais il me ſemble, que je ſerois capable de ſervir mes amis, au depens de mes interêts.

CRISTON.

Peut-être ſeroit-ce, Philon, à condition.

dition que ces interêts-là ne fussent pas des plus interessans.

PHILON.

Vous faites bien peu de cas, Criton, de l'amitié de vos amis.

CRITON.

Je fais tant de cas de la vôtre, mon cher Philon, que je ne voudrois pas la mettre à une trop grande épreuve il faut menager les choses qui nous sont précieuses.

PHILON.

Je m'étois flatté jusques ici, d'avoir en vous un Ami à toute épreuve; Dites moi donc je vous prie quel fond je dois faire sur vôtre amitié, puis que vous en faites si peu sur la mienne?

CRITON.

Il ne seroit pas juste, Philon, de vous faire valoir mon amitié au delà de son prix; je vous avoüerai franchement que j'ai un ami auquel je raporte tous les autres; cet ami est *le Moi:* je ne sçai si vous le connoissez; pourvû que cet ami là & Philon ne se trouvent jamais en concurrence, celui-ci peut compter sur toute mon ami-

amitié, & la mettre jusques-là à l'épreuve; si j'en promettois davantage en fait d'amitié, j'avoüe qu'il y auroit de la Charlatanerie.

PHILON.

Que pensez-vous, Eraste, d'un ami comme celui-ci?

ERASTE.

Je pense, Philon, que je pourrois mieux compter sur son amitié interessée, que sur les protestations de desinteressement d'une infinité d'autres. Il y a surement plus de Charlatans, en fait d'amitié, qu'il n'y a de vendeurs d'Orvietan; Criton ne promet, au moins, que ce qu'il peut & veut tenir; Cela n'est-il pas de bonne Foi?

CRITON.

Je vois que Philon n'est gueres satisfait de mes offres d'amitié; il est peut-être fâché que je l'aye desabusé de la belle idée qu'il en avoit: je lui ai, cependant, rendu service, en le déchargeant par là, de l'obligation où il auroit été de me rendre le reciproque.

PHI-

PHILON.

Si vous n'étiez pas si malicieux, Criton, je vous dirois que l'aveu que vous venez de faire, ne diminuera en rien mon amitié pour vous; mais vous ne m'en croiriez pas sur ma parole; il vaut mieux que j'attende de vous le prouver par des effets.

CRITON.

Pensez-vous, Philon, que des services considerables, rendus à des amis, soient toûjours des marques d'un grand desinteressement: Pour moi, qui ne me vante pas, je me sens bien capable de les servir jusques à un certain point; l'amour propre se paye de toute monnoie, & je sçai &c.

ERASTE.

Avez-vous lû, Criton, ce que M. De la Rochefoucault dit sur l'amour propre.

CRITON.

Je l'ai si bien lû, Eraste, que je m'y suis souvent reconnu; J'y trouvai l'autre jour, entr'autres cette Maxime; *Il semble que l'amour propre s'oublie lui-même, lors que nous travaillons pour l'avantage des autres, cependant,*

c'est prêter à usure, sous prétexte de donner. L'amitié la plus desinteressée, dit-il encore, *n'est qu'un commerce, un échange de bons offices où l'amour propre se propose toûjours quelque chose à gagner.*

ERASTE.

Je crains, mes chers amis, qu'en examinant de trop près l'amitié & l'amour propre; celui-ci ne fasse disparoitre l'autre: ne cherchons pas à voir trop clair là dedans, nous pourrions être désabusés d'une maniere qui nous mortifieroit.

PHILON.

Eraste parle, on ne peut mieux, nous avons tant d'occasions inévitables de nous voir en laid: pourquoi chercher à en faire naître, ne soyons pas si ennemis de notre repos.

CRITON.

Ne voyez-vous pas, Philon, qu'Eraste se moque de nous: Il a tenu ici le langage de l'amour propre, qui ne veut pas être vû de trop près.

PHILON.

Je veux bien le lui pardonner, Criton, à condition que vous viendrez

drez tous deux ſouper chez moi.

ERASTE.

Voilà une condition bien dure.

PHILON.

J'en fais encore une autre, Eraſte, il faudra que nous oublions tous les trois, ſi nous avons un amour propre.

TROISIEME PROMENADE.

Philon. Criton. Eraſte.

PHILON.

Y A-t-il long-tems que vous êtes ici, Eraſte ?

ERASTE.

Un heure & un quart, ſi je ne me trompe.

PHILON.

Vous êtes terriblement matinier, nous avons crû de faire un grand effort en vôtre faveur, & d'être ici auſſi tôt que vous.

CRITON.

Vous avez ſans doute vû lever le Soleil.

ERASTE.

J'ai vû lever l'aurore, & jai trouvé que c'eſt un aſſez beau ſpectacle, pour lui ſacrifier quelques heures de ſommeil; d'ailleurs le Printems eſt une Saiſon ſi courte, & en même tems ſi aimable pour moi, que je voudrois fort en tirer parti.

PHILON.

C'eſt un bel emblême de la jeuneſſe; elle nous échape encore plus vite que le Printems.

ERASTE.

Et preſque toûjours avant que l'on ait penſé à en tirer parti.

CRITON.

Si un autre, qu'Eraſte, tenoit ce langage, je croirois qu'il regrette de n'en avoir pas aſſez goûté les plaiſirs; en ce cas-là, il ſeroit bien à temps de ſe dédommager du paſſé.

ERASTE.

Il eſt vrai que je regrette, mon cher Criton, de n'avoir pas tiré de ma jeuneſſe tout le parti que j'aurois

pû, & d'avoir pris le change en fait de plaisirs.

PHILON.

Vous vous en êtes toûjours tenu, Eraste, à des plaisirs si moderez, qu'on pourroit plûtôt vous reprocher le trop peu que le trop: Quand les plaisirs sont innocents, il conviennent parfaitement à la jeunesse.

ERASTE.

Qu'entendez-vous, Philon, par le Terme de plaisirs innocents?

PHILON.

Si je vous répondois, Eraste, que ce sont des plaisirs qui n'ont rien de criminel, vous vous moqueriez de ma définition.

ERASTE.

J'avouë qu'elle me feroit rire, mais je sentirois bien que vous ne parleriez pas sérieusement.

CRITON.

En ce cas-là, Philon auroit apris à Eraste, que le blanc est une couleur qui n'est pas noire.

PHILON.

Je connois trop Eraste, pour le payer de cette monnoye; mais je vous

vous avouë, que plus je cherche une définition juste sur les plaisirs innocents, & moins j'en trouve; je dirois mieux, à ce qu'il me semble, ce qu'ils ne sont pas, que ce qu'ils sont.

ERASTE.

Je ne m'en étonne pas, Philon, puis que le Terme d'innocent est négatif, & ne désigne rien de particulier, si ce n'est une chose qui n'est pas criminelle: Convenons qu'on se tire souvent d'affaire par des expressions vagues, qui éclaircissent la difficulté, à peu près, aussi bien que lors que l'on dit, que le blanc n'est pas noir.

PHILON.

L'on n'y regarde pas de si près; Eraste.

CRITON.

Nous serions peut-être fâchez, qu'on nous dévelopa trop bien certaines veritez.

PHILON.

Ne laissez pas, Eraste, de nous dire vôtre pensée, sur la nature des plaisirs innocents, ou si vous voulez des plaisirs qui ne sont pas criminels.

ERASTE.

Dites-moi, Philon, je vous prie, les Termes de criminel & de coupable, ne ſont-ils pas ſynonimes?

PHILON.

Sans doute.

ERASTE.

Pourquoi ne dit-on pas qu'un plaiſir eſt coupable, comme on dit qu'un plaiſir eſt innocent?

PHILON.

C'eſt parce que le Titre de coupable ne convient qu'à un Etre moral, au lieu que le plaiſir n'eſt pas un Etre proprement dit, ce n'eſt qu'une modification de l'Etre.

ERASTE.

Si une modification ne peut-être apellée coupable, peut-elle être apellée innocente?

PHILON.

Je conviens, Eraſte, que l'innocent étant l'opoſé du coupable, ils ne peuvent, ni l'un ni l'autre, être attribuez à une modification.

ERASTE.

Vous avez dit, Philon, que le plaiſir

plaisir n'est qu'une modification de l'Etre.

PHILON.

Et je le dis encore, Eraste.

ERASTE.

Vous avoüerez donc, Philon, que le plaisir n'est à proprement parler, ni innocent, ni criminel.

PHILON.

Je suis obligé de l'avoüer, Eraste.

ERASTE.

Et que le criminel ou l'innocent apartiennent uniquement à l'Etre moral, dont le plaisir n'est qu'une modification.

PHILON.

Il faut que je l'avouë encore.

ERASTE.

Sur ce pied là, vous n'exigerez plus de moi, une définition sur les plaisirs innocents, ou qui ne sont pas criminels.

PHILON.

Je ne sçai, comment je pourrois l'exiger, Eraste, & cependant, je ne voudrois point vous en tenir quitte.

CRITON.

Ou je me trompe fort, ou Erasle

démêle bien le nœud de la difficulté, mais malicieusement, il fait semblant de ne pouvoir s'en tirer.

ERASTE.

Jugèz, je vous prie, Criton, si Philon, n'à pas eu plus de malice, de faire sortir un pauvre négociant de sa Sphere, pour l'enlacer dans des questions métaphisiques, qui ne sont point de son ressort, il n'y auroit pas de l'honneur pour lui, à en avoir bon marché; si par contre quelqu'un tiroit Philon de son Element, pour le mettre dans celui des changes des Arbitrages, du prix des Soyes &c., je ne serois pas mal vangé.

PHILON.

Vous l'êtes assez sans cela, Eraste, & je vois qu'il n'est pas aisé d'avoir bon marché de vous.

CRITON.

Eraste voudroit nous échaper, je le vois, pour ne pas nous dire son sentiment, mais il faudra malgré lui qu'il s'explique; Il n'est pas honnête de laisser ainsi des amis en chemin.

ERASTE.

Prenez garde, Criton, je vous prie que

que c'est Philon qui m'y a mis, en mettant sur le tapis la These des plaisirs innocents; ce seroit à lui à poursuivre. Où en étions-nous restez, Philon, sur le sujet en question?

PHILON.

Nous étions convenus qu'il n'y a qu'un Etre moral, qui puisse être ou criminel ou innocent.

CRITON

Sur ce pied là, il faudra proscrire les termes si usitez des plaisirs innocents ou criminels.

ERASTE.

Je serois charmé, je l'avouë, qu'on pût éviter de s'en servir: Ils aportent toûjours avec eux quelque chose de louche qui obscurcit la verité; cependant, comme les termes ne valent que par les idées que l'on y attache, rien n'empêcheroit d'en faire usage, si l'on étoit convenu auparavant de leur véritable signification.

PHILON.

Quel sens y attacheriez-vous, Eraste?

ERASTE.

S'il falloit absolument y en attacher un, je dirois que les plaisirs sont

rendus plus ou moins innocens, par la diſpoſition plus ou moins innocente du cœur qui les goute.

CRITON.

Je ſuis parfaitement dans vôtre idée, Eraſte; Je n'ai jamais été ſatisfait des diſtinctions que les Théologiens ont voulu faire, pour déſigner les plaiſirs licites & illicites.

PHILON.

Il m'a parû que les uns aplaniſſoient trop le chemin, & que d'autres le faiſoient trop heriſſé.

ERASTE.

Ils ſe ſont donnez bien de la beſogne qu'ils auroient pû éviter, s'ils avoient renvoyé là-deſſus chacun à ſa Conſcience.

PHILON.

Il faut l'avoüer, Eraſte, mais d'un autre côté, cette voye d'obéïſſance, aveugle à la Conſcience, n'eſt-elle pas ſujette à de grands écueils, à des illuſions ſans nombre? On a vû des gens prétendre s'autoriſer dans les déreglemens les plus manifeſtes, ſous prétexte, diſoient-ils, que leur Conſcience ne leur reprochoit rien.

ERASTE.

La voye la plus droite & la plus ſûre ne ſçauroit être à l'abri des illuſions volontaires, que l'homme voudra ſe faire à lui-même: Connoiſſez-vous, Philon, quelque voye inacceſſible à l'illuſion, & où le cœur qui veut être ſéduit ne puiſſe l'être.

PHILON.

Je ſerois bien embaraſſé, Eraſte, d'en trouver de cette ſorte; je vois aſſez que les plus habiles & les plus pénétrans, dans ce qui regarde les autres, ſont le joüet de leurs propres illuſions; mais je ne vois point le remede à ce mal, ni comment l'on pourroit s'en tirer.

ERASTE.

Pourquoi, Philon, ne regarderiez-vous pas la Conſcience comme la Clef de ce Labirinthe?

PHILON.

Il faudroit définir ce que c'eſt que la Conſcience.

ERASTE.

N'attendez pas de moi des définitions ſur la Conſcience, mon cher Philon; je laiſſerai ce ſoin là à Meſſieurs les Theologiens ou les Meta-

phicisiens, s'ils s'en croyent capables; pour moi, je me contente de la connoître par le sentiment & l'experience que j'en ai. Vous me demandiez l'autre jour, Criton, de quel habile Maître j'étois devenu l'Ecolier; je vous le dirai aujourdhui: ce Maître est la Conscience, je n'en connois & n'en veux point avoir d'autre.

PHILON.

Vous me surprenez, Eraste, je ne sai si je dois vous en croire sur vôtre parole.

CRITON.

Tout autre qui me tiendroit ce langage, me seroit suspect; mais Eraste est trop vrai, pour que je puisse le soupçonner de déguisement; je sens que je vais avoir pour ce Maître là, une toute autre estime qu'auparavant.

ERASTE.

Je ne sai, Criton, si vous parlez serieusement, mais ce Maître n'est pas si éloigné de vous, qu'il ne vous puisse bien entendre.

CRITON.

Je parle très serieusement, Eraste,
&

& je me veux tout le mal possible de n'avoir pas fait, jusques ici plus de cas d'un tel Maître, ni été attentif à ses leçons; je vois que ce que l'on pouvoit avoir le plus aisement, est ce qu'on néglige davantage.

PHILON.

Vous vous fâcheriez peut-être, si j'interrompois une conversation aussi interessante, pour vous demander quelle heure il est.

ERASTE.

Quelle heure il est, Philon, je vai vous le dire; il est heure à ce qu'il me semble, de nous en aller chez Criton, lui demander à déjeûner.

CRITON.

Je suis un plaisant personnage, j'oubliois tout de bon ce que je vous avois fait promettre hier au soir, & je ne pensois pas qu'Eraste est ici depuis plus long-tems que nous; vous êtes cause de cet oubli, mon cher Eraste, ne vous en prenez qu'à vous même.

QUATRIEME PROMENADE.

Criton. Philon. Eraste.

CRITON.

POur aujourdhui nous sommes les premiers au rendez-vous.

PHILON.

Il faut qu'Eraste soit demeuré endormi ou que quelque importun l'ait arrêté.

CRITON.

Croiriez-vous Philon, que depuis qu'Eraste est arrivé, je ne saurois passer un jour entier sans le voir: Il a eu beau me donner sur les doits, sa conversation me plait tous les jours davantage.

PHILON.

Le changement qui s'est fait chez lui, n'a point produit l'effet que j'en attendois: On m'avoit dit qu'il étoit devenu morne, melancholique, incapable de converser avec personne; je ne

ne l'ai jamais vû si gai ni d'un abord si gracieux.

CRITON.

Quoi qu'il l'aye toûjours été ce n'étoit pas d'une maniere aussi aisée ; je ne sai d'où cela peut venir, mais on sent qu'il a chez lui un fond de sérenité qu'on lui envieroit si l'on osoit.

PHILON.

Si tous les Pietistes lui ressembloient, chacun voudroit le devenir, on ne s'en feroit plus un Epouvantail comme par le passé.

CRITON.

J'en doute, mon cher Philon, on voudroit en avoir la sérenité & la gayeté, mais je doute qu'on voulut, comme lui, en tout & par tout, obéïr à la voix de la Conscience ; Savons-nous ce qu'il lui en a coûté jusques ici, & ce qu'il lui en pourra coûter dans la suite ?

PHILON.

Je ne sai, Criton, mais il me semble qu'obéïr à sa Conscience, est le devoir de tout honnête homme, & je serois bien fâché de désobéïr à la mienne.

CRITON.

J'aurois parlé comme vous, Philon, il y a quelque temps, mais j'ai remarqué depuis, que je cherchois à m'étourdir, pour ne pas entendre ses reproches; mais n'est-ce point Eraste que je vois vis-à-vis de nous?

PHILON.

C'est lui-même, si mes yeux ne me trompent.

CRITON.

J'impatientois un peu de le revoir, pour le remettre sur le chapitre d'hier.

PHILON.

Est-ce sur celui des plaisirs innocents, ou sur celui de la Conscience.

CRITON.

Sur l'un & sur l'autre, Philon, quoi qu'à le bien prendre, les deux reviennent à un.

PHILON.

Comment l'entendez-vous, Criton?

CRITON.

J'entens que c'est à la Conscience de chacun, à décider de ce qui peut-être innocent pour lui.

PHILON.

Vous croyiez de rire l'autre jour, Cri-

Criton, lors-que vous demandiez à Erafte, de quel Maître il étoit devenu l'Ecolier; mais je vois que vous prenez tout de bon, le chemin de devenir habile dans la même Ecole.

CRITON.

Moquez vous tant qu'il vous plaira, Philon, je voudrois en avoir le courage, ou qu'il ne m'en coûtat pas trop, vous verriez si je l'entreprendrois.

PHILON.

Mais un Philofophe, tel que Criton, doit-il être arrêté par les difficultez, & où feroit le courage de n'entreprendre que ce qui ne coûte rien?

CRITON.

Vos railleries, mon cher Philon, font de bonnes leçons pour moi, & fi j'ai plus de courage dans la fuite, je vous en aurai plus d'obligation que vous ne penfez. (*à Erafte,*) Vous arrivez tout à propos, mon cher ami, pour m'aider à me deffendre contre un homme qui m'entreprend tout de bon.

ERASTE.

Eft-ce un Duel dans les formes,

ou quelques ſurpriſes malignes?

CRITON.

Il y a beaucoup de malignité, & c'eſt Philon qui eſt l'agreſſeur.

PHILON.

Je ſuis un agreſſeur à qui il a, de ſon propre aveu, plus d'obligation qu'on ne penſe; accordez cela Eraſte.

ERASTE

Je ne vous comprends ni l'un ni l'autre, ſi vous ne me mettez ſur le champ de bataille.

CRITON.

Le voici, Eraſte, nous étions ſur le chapitre d'hier, je veux dire ſur la Conſcience, & ſur les plaiſirs innocens: j'ai dit que ces deux choſes ſe reduiſoient à une; parce que c'eſt à la conſcience de chacun à le diriger là-deſſus.

ERASTE.

Vôtre définition étoit fort juſte, Criton.

CRITON.

Je n'en ai pas mal été payé, Eraſte, il m'a raillé ſur les progrès que j'allois faire dans la même Ecole que vous; Je lui ai avoüé franchement qu'il

qu'il ne me manqueroit que de courage, & que je craignois qu'il ne m'en coûtât trop cher. En voilà assez pour m'attirer de nouvelles bottes, il en à insulté à la grandeur de mon courage, qui n'ose entreprendre que ce qui ne coûte rien.

ERASTE.

Je trouve effectivement, mon cher Criton, que Philon vous rend un bon office, de vous attaquer de la sorte.

CRITON.

Ouï, si je savois en profiter.

PHILON.

Nous disions ici du mal de vous, Eraste, avant que vous arrivassiez.

ERASTE.

Il n'est pas obligeant de dire du mal de ses amis en leur absence, à moins que l'on ne veuille bien continuer devant eux.

PHILON.

Nous remarquions Criton & moi, que la Pieté ne nous avoit rien fait perdre de vôtre gayeté ordinaire, & que vous n'aviez point revêtu l'air sombre & refrogné de la plûpart des devots.

ERASTE.

Faut-il que l'idée de la Pieté soit nécessairement liée avec celle du refrogné & du sombre ? J'avouë que je n'en vois pas le raport.

CRITON.

C'est l'opinion vulgaire, Eraste, & il y a peu de gens qui ne pensent tacitement de même.

ERASTE.

Prenez y garde, Criton, c'est une impression qui demeure depuis l'enfance, par la maniere dont l'on a été catechisé sur la Religion ou sur la Pieté.

CRITON.

Vous avez donné au but, Eraste, les soins que l'on paroît prendre pour inspirer aux enfans des sentimens de Pieté, sont ce qui leur en donne le plus d'aversion.

ERASTE.

L'on réüssit par là à en faire des hypocrites, des dissimulez, qui veulent se donner du relief par la Religion ou par ses apparences, pendant qu'ils ont un éloignement extrême pour tout ce qui en fait la réalité.

PHILON.

On fait cependant profession dans le monde, d'haïr souverainement la dissimulation & l'hypocrisie ; c'est ce qui fait qu'on ne peut souffrir les faux devots.

ERASTE.

Les gens du monde sont fondez à ne pouvoir souffrir les faux devots ; j'ose dire qu'ils sont les plus méprisables des hommes ; mais la plûpart de ces honnêtes gens qui se piquent de haïr la dissimulation, pourroient bien la haïr seulement dans les autres, sans s'apercevoir de celle qu'ils ont eux-mêmes : convenons que le monde le plus sage, le plus poli, le plus reglé en apparence, est un composé de gens travestis, qui cherchent à s'en imposer les uns aux autres, & dont pas un n'ose se montrer pour ce qu'il est.

PHILON.

Si vous caracterisez de la sorte le monde le plus sage & le mieux réglé ; Que direz-vous, Eraste, du monde fou, déreglé & livré à ses passions.

ERASTE.

Je dirai, Philon, que du monde le plus sage au monde le plus fou, il y a, dans le fond, bien peu de distance; je puis en parler par experience, ayant été ci-devant un des Acteurs du monde sage: L'amour propre est le grand ressort qui fait agir également les uns & les autres; toute la difference qu'il y a, c'est que dans le monde sage, l'amour propre fait se déguiser & s'habiller de toutes couleurs, jusqu'à se rendre méconnoissable. La gravité, la retenuë, l'air de modestie, la complaisance, la generosité, l'empressement à rendre service, l'air desinteressé, l'air de franchise même, tout cela sont des couleurs dont il s'accommode fort bien: Si par hazard quelqu'un venoit à s'apercevoir qu'il est caché là dessous, il se déguise d'une autre façon, il déclame contre lui-même, il dévoile plusieurs de ses ruses, il fait si bien se tourner en ridicule, qu'on ne s'avise pas de s'imaginer que c'est lui qui jouë ce personnage, voilà, mon cher Philon, le côté de la Médaille

daille qui caracterise le monde Sage.

PHILON.

Faites-moi voir, je vous prie, celui qui caracterise le monde fou?

ERASTE.

Le voici, Philon, l'amour propre y est habilé fort grossierement; Il excite les passions sans se mettre en peine de les déguiser ou de leur donner de beaux noms; Il ose se montrer capricieux, emporté, voluptueux, vindicatif, impie même; Il n'y a que l'avarice & l'envie qu'il ne veuille pas avoüer; Ce n'est pas sans quelque sujet. Il faut rendre justice au Monde sage, ces deux rares qualitez ont chez lui bien plus d'azile, qu'elles n'en ont chez le monde fou. Voila le monde masqué & le monde démasqué, lequel, à vôtre avis, est le plus estimable?

PHILON.

Je serois assez embarrassé de decider là-dessus.

CRITON.

S'il falloit dire mon sentiment, je donnerois la préference au monde démasqué; J'avouë qu'il n'est pas aussi agréable que l'autre pour la societé, mais

mais au moins, il ne trompe personne; Je trouve dans le monde masqué un caractere fourbe, que je ne puis souffrir.

PHILON.

Vous accommodez bien Eraste, qui s'est avoüé lui-même avoir été un des Acteurs du monde sage.

ERASTE.

Ne craignez point, Philon, que je sois offensé par là: Si je n'en avois pas reconnu le faux & le fourbe, j'y joüerois encore un rôle sans le savoir.

PHILON.

Qui est-ce donc, je vous prie, qui vous en a désabusé, Eraste?

ERASTE.

Le même Maitre, dont je vous ai déja parlé.

PHILON.

Seroit-ce la Conscience?

ERASTE.

C'est elle même, mon cher Philon, vous me paroissez en être surpris.

PHILON.

J'ai de la peine à me le persuader.

ERASTE.

Comment, ne pouvez-vous concevoir qu'un témoin, qui est au-dedans de nous, & qui nous suit par-tout, peut

peut aisément nous dévoiler à nous mêmes, nos plus secrettes intentions, si nous voulons bien l'écoûter?

PHILON.

Je commence à ouvrir les yeux là-dessus.

ERASTE.

Et qu'il peut nous donner à toute heure le démenti de ce que nous voulons paroitre, aux dépens de la verité.

PHILON.

Cela est d'expérience.

ERASTE.

Si son langage est si sincère, lors même que nous craignons de l'entendre, jusqu'où ne nous conduira-t-il point, suposé une fois nôtre consentement?

PHILON.

Jusqu'où pensez-vous qu'il puisse conduire, Eraste?

ERASTE.

Non-seulement jusques à nous découvrir chez nous un faux & un déguisement perpétuel, un désir de passer pour ce que l'on n'est pas; mais jusques à nous montrer le principe, & le fond de nos meilleures dispositions

tions & de nos plus belles qualitez, comme l'amour propre le plus rafiné, comme une réelle idolâtrie.

CRITON.

Etoit-ce sans raison, mon cher Philon, que je disois tantôt qu'il falloit avoir un grand courage, pour se livrer à la direction du Maitre d'Eraste?

ERASTE.

Dites-moi, Philon, je vous prie; Ce que le monde sage est essentiellement en petit, ne l'est-il pas essentiellement en grand?

PHILON.

Il me le semble, Eraste.

ERASTE.

Vous ne me demanderez donc plus, Philon, comment il est possible que le Témoin dont il est question, ou si vous voulez la Conscience, puisse nous faire démêler ce que le Monde sage est en grand: Il suffit pour cela qu'elle nous ait fait démêler chez nous, ce qu'il est en petit.

PHILON.

Je commence à découvrir, Eraste, jusqu'où la conscience peut conduire, suposé le consentement qu'on lui donne, & qu'en nous dévoilant à nous mêmes,

mêmes, elle nous dévoile aussi les autres hommes: Mais ne pourroit-on point objecter qu'il y a entr'eux une trop grande diversité, pour qu'on puisse juger des uns par les autres? Par exemple, entre les Acteurs du Monde sage, on voit beaucoup de difference.

ERASTE.

S'il y a de la difference ou de la diversité entr'eux, comme on ne peut en disconvenir, c'est dans les accidens ou dans la forme extérieure, & non dans le fond ou le principe caché: Tant que l'homme ne se connoit lui même, que par la forme ou les accidens, il ne sauroit par là connoitre les autres hommes, puis-qu'ils sont à cet égard très differens les uns des autres; mais lors-que la conscience a amené quelqu'un jusqu'à se connoitre, par le fond & le principe, il connoit aussi par là le fond & le principe de ceux de sa Classe; & il lui est aisé de les pénétrer à travers de leur aparente diversité: Vous voyez par là, mon cher Philon, pourquoi j'ai avancé cette These; *Que ce que*

le Monde sage est essentiellement en petit, il l'est essentiellement en grand, & qu'il suffit de connoitre l'un, par ce qu'il a d'essentiel, pour connoitre l'autre de la même maniere.

CRITON.

Vous passez dans le monde pour un Négociant, Eraste.

ERASTE.

Je ne me donne pour rien de plus Criton.

CRITON.

Je dis que vous êtes plus Philosophe que nous, & que c'est à faux que l'on nous en qualifie.

ERASTE.

Qu'entendez-vous par être Philosophe?

CRITON.

J'entens avoir la réalité de ces paroles écrites sur la porte du Temple de Delphes; *Connois-toi, toi-même.*

ERASTE.

Si vous designez par là le vrai Philosophe, j'avouë que je voudrois fort le devenir.

CRITON.

Il me semble, Eraste, que vous y avez déja fait de grands progrès,

&

& que vous faites honneur à vôtre Maitre : Si vous n'en avez point eu d'autre, pour cela, que la Conſcience, il faut qu'elle ſoit un grand Philoſophe ; C'eſt, je l'avouë, une qualité que je ne lui connoiſſois pas encore.

PHILON.

Vous voyez, Criton, que l'on peut faire tous les jours de nouvelles découvertes.

ERASTE.

Vous penſeriez que je ſuis un Philoſophe bien matériel, ſi je vous diſois que je crois qu'il eſt heure d'aller à la découverte du dîner ; je ne laiſſe pas de vous en avertir, au hazard de paſſer pour ce que je ſuis, auſſi bien c'eſt une des maximes de la Philoſophie de mon Maitre, de ne vouloir paſſer que pour ce que l'on eſt.

CRITON.

Si vous ſuivez, Eraſte, ſi exactement ces maximes, juſques dans les plus petites choſes, vous ferez bien du chemin en peu de tems : Je voudrois être fort matériel à ce prix, & je ne craindrois pas d'avertir qu'il eſt heure d'aller dîner.

CINQUIEME PROMENADE.

Criton. Erafte. Philon.

CRITON.

VOus arrivez bien tard, Erafte, quelqu'un vous auroit-il arrêté?

ERASTE.

Vous l'avez deviné, Criton, je l'ai été par une vifite, qui m'a paru bien longue. Savez vous que vous avez fait en partie le fujet de la converfation? Nos Promenades font déja du bruit; on veut favoir furquoi roulent nos entretiens, on craint que je ne vous feduife, & que . . .

PHILON.

Qui eft-ce, je vous prie, qui eft fi charitable, que de s'intereffer fi fort à ce qui nous regarde?

ERASTE.

C'eft N. . . . parent de Criton, un des plus graves d'entre les Acteurs du

du Monde ſage: Il m'a d'abord donné des loüanges ſur ma prétenduë ſageſſe, mais il m'a témoigné craindre beaucoup le Pietiſme, & les ſentimens pernicieux où il peut conduire: Je lui ai demandé ce qu'il entendoit par le Pietiſme, ſi c'étoit dans le bon ou le mauvais ſens; ſur cela il a été embarraſſé, il ne vouloit pas avoüer m'avoir taxé d'hypocrite ou de faux devot; de l'autre côté, il craignoit qu'on ne lui demandât pourquoi la pieté étoit dangereuſe, & devoit conduire à des ſentimens pernicieux; il ne ſavoit comment ſe tirer d'affaire: Par bonheur quelqu'un eſt entré, qui a interrompu la converſation, & nous a fort ſoulagé tous deux, car je ſouffrois peut être autant que lui: Il ne ſied pas bien à une jeune barbe comme moi, d'embarraſſer un homme grave & titré, tel que N... & je n'ai pas aſſez de malice pour m'en divertir.

CRITON.

Vous n'étiez pas ſi débonnaire à nôtre égard, Eraſte, & je vous ai vû, plus d'une fois, rire malignement de l'embarras où vous nous mettiez.

ERASTE.

Je le faisois sans aucun scrupule; mon cher Criton; Outre que la qualité d'anciens Camarades de College donne une certaine liberté, c'est que je vous regardois comme gens propres à tirer parti de cet embarras, & ma conjecture étoit bien fondée; mais pour ces bonnes gens du calibre de N... ils en ont la peine toute pure, sans aucun profit.

CRITON.

Je ne vous avois pas dit, Eraste, que N... m'avoit, l'autre jour, attaqué sur vôtre compte; Il étoit informé de nos frequentes entrevûës, & voyoit avec peine, que je me liasse étroitement avec un homme qui passe pour avoir des sentimens particuliers. Je faillis à éclater de rire sur les sentimens particuliers, & je voulois lui dire, que cette façon de s'exprimer, ne convenoit plus qu'aux vieilles femmes & aux Maitres d'Ecoles, qui ont en vénération toutes les syllabes de leur Catéchisme, comme quelque chose de sacré; mais je me retins, & avec raison, car il en auroit été démonté

&

& piqué au vif, & cela, comme vous le dites, ſans en ſavoir tirer parti: Je me contentai de lui répondre en badinant, que nous réüſſirions peut-être mieux Philon & moi, à convertir Eraſte du Pietiſme à la Mondanité, que lui à nous convertir de la Mondanité au Pietiſme: Il commençoit à me ſouhaiter un heureux ſuccès dans cette entrepriſe, mais ſa ſageſſe l'arrêta tout court, il s'aperçût qu'un tel ſouhait ne convenoit, ni à ſon rang, ni à ſa gravité; ainſi il ſe borna à me conſeiller d'être ſur mes gardes, avec un ami auſſi ſéduiſant.

PHILON.

Où allez-vous donc ſi promtement, Eraſte?

ERASTE.

Je m'en vai le plus vite que je puis, pour éviter d'être ſeduit, ou de ſéduire.

CRITON.

Mon cher Eraſte, ne faites pas tant le méchant; Avoüez que vous ne nous craignez gueres; ce ſeroit à nous à vous fuïr: Je crains que vous n'ayez fait plus de progrès chez nous, que nous n'en pourrons faire chez vous;

mais je ne ſai quel homme vous êtes, ou ſi vous ne portez point ſur vous quelque ſecret de magie, plus je me propoſe de vous éviter, & plus j'ai d'impatience de vous rejoindre.

ERASTE.

Il faut pour cela, que je ſois un peu ſorcier; Criton découvre chez moi une qualité que je n'y connoiſſois pas encore; mais prenons garde de ne pas parler trop haut, ſi quelque bonne femme nous entendoit, je ſerois bien-tôt un homme à brûler.

CRITON.

Que ſavez-vous, Eraſte, ſi vous ne ſeriez pas (au ſentiment de bien des gens) plus dangereux que les Sorciers qu'on brûle, ou ſi vous voulez qu'on brûloit autrefois, car la mode en eſt paſſée.

PHILON.

Eſt-il permis, Criton, d'en venir à des invectives ſans preuves, vous ſerez obligé de nous prouver tout à l'heure, comment Eraſte pourroit paſſer pour un homme auſſi dangereux.

CRITON.

J'en porte les preuves chez moi, Philon; tous les Sorciers ensemble, n'auroient pû produire la moindre des impressions que la vûë d'Eraste, y a réveillé.

PHILON.

Mais ces impressions là, sont-elles si dangereuses?

CRITON.

Elles le sont beaucoup, Philon, puis-qu'elles ne vont pas moins qu'à rendre un homme suspect à lui-même.

ERASTE.

Voila qui est, effectivement, bien dangereux, puis-que l'on ne sauroit plus à qui se fier; Seroit-ce tout de bon, Criton, que vous commenceriez à entrer en défiance avec un aussi bon ami que *le Moi*? Vous nous disiez, il n'y a pas long-tems, que c'étoit à cet ami là que vous faisiez ceder tous les autres, mais si la défiance s'y fourre une fois, je n'en répondrois pas pour la suite.

PHILON.

Dites-moi, Criton, je vous prie; Vous défieriez-vous d'un homme,

dont la bonne foi vous seroit connuë ?

CRITON.

Non assurément, Philon.

PHILON.

Etes-vous donc de mauvaise foi, Criton, puis-que vous commencez à entrer en défiance avec vous même ?

CRITON.

Vous allez vous moquer de moi, Philon, si je vous dis, que pour de la bonne foi, je trouve que je n'en ai gueres.

ERASTE.

Prenez garde, Criton, de ne nous pas donner trop mauvaise opinion de vous : Philon en seroit scandalisé; Pour moi je vous sçaurois toujours bon gré de ne vouloir passer que pour ce que vous êtes; C'est une introduction à la Philosophie, dont nous parlions l'autre jour.

PHILON.

Mais dites-nous, Criton; Avec qui avez-vous manqué de bonne foi, & dans quelles rencontres ?

CRITON.

Si je suis le premier avec qui j'en man-

manque, Philon, ne pourrois-je pas en manquer avec d'autres?

PHILON.

Je ne vous ai point connu ſur ce pied là, juſqu'apreſent.

CRITON.

Ni moi non plus, Philon, juſqu'à l'arrivée d'Eraſte; jugez, après cela, ſi je n'ai pas eu raiſon de dire qu'il peut paſſer pour un homme dangereux, & plus qu'un Sorcier ne ſauroit l'être.

ERASTE.

Je ne ſai point, Criton, ce que je pourrois vous avoir dit, qui pût vous faire douter de vôtre bonne foi.

CRITON.

Vous ne m'avez jamais rien dit là deſſus, Eraſte.

PHILON.

Pourquoi donc l'en accuſer méchamment.?

ERASTE.

Ce ſera peut-être la vertu magique dont je me ſers, qui aura produit cet effet, indépendamment de la converſation.

CRITON.

Tout juſte, mon cher Eraſte, ce ne ſont point vos raiſonnemens, qui m'ont deſabuſé de la bonne opinion que j'avois de moi; Si vous l'aviez entrepris par là, j'aurois eu dequoi vous répondre; C'eſt une impreſſion ſecrette, un je ne ſai quoi, à qui je ne ſaurois donner de nom, de qui je voudrois me cacher, mais dont le langage eſt ſi vrai, qu'on ne peut lui donner de démenti.

PHILON.

Mais ce je ne ſai quoi, vous a-t-il découvert chez vous un manque de bonne foi ou de droiture?

CRITON.

C'eſt ce qu'il me reproche à toute heure, & je ne ſaurois diſconvenir qu'il ne diſe vrai.

PHILON.

S'il vous rend par là un bon office, c'eſt par malheur au préjudice de vôtre tranquillité.

CRITON.

Aſſurément, Philon, & je n'ai pas un petit dépit, lors-que je m'imagine, par exemple, d'être fort génereux, &

que

que je découvre un interêt caché ſous une génerosité aparente; ce n'eſt encore là que le beau côté; Si je vous en faiſois voir d'autres, vous ne ſeriez pas mal étonné.

ERASTE.

Philon le ſeroit peut-être, mais je doute qu'il en fut de même de moi.

PHILON.

Pourquoi cette diſtinction, Eraſte?

ERASTE.

C'eſt parce que j'ai découvert en moi, un fond ou un principe de déguiſement, de duplicité & d'hypocriſie rafinée, qui ne me permettroit pas d'être ſurpris de ce que je pourrois voir dans un autre; Vous n'avez pas oublié, Philon, le portrait que je fis l'autre jour du monde ſage; C'étoit le mien tiré d'après l'original: Je vous faiſois entendre aſſez nettement, que je n'avois apris à connoitre ce que le monde ſage eſt en grand, qu'après avoir apris, par mon experience, ce qu'il eſt en petit.

PHILON.

Je ne ſai, mon cher Eraſte, ſi je dois vous en croire ſur le mal que

vous

vous dites de vous même; Je m'imagine que c'eſt vôtre modeſtie qui vous fait exagerer de la ſorte; je vous ai toûjours vû bien different du Portrait que vous dites être le vôtre.

ERASTE.

Je vai vous prendre par vôtre parole, Philon; Paroitre aux yeux des autres, tout different de ce que l'on eſt, dans le fond, eſt-çe être franc ou déguiſé?

PHILON.

Déguiſé, ſi je ne me trompe.

ERASTE.

Vous m'avez vû, dites-vous, bien different du portrait que j'ai donné pour être le mien.

PHILON.

Et je le dirai toute ma vie.

ERASTE.

Ne ſuis-je pas plus capable qu'un autre, de juger ſi ce portrait là me reſſemble, ſur-tout lors qu'il me fait voir en laid?

PHILON.

Je vous l'accorde, Eraſte.

ERASTE.

Or je teſtifie qu'il eſt au naturel:

Ergo

Ergo, lors-que vous m'avez vû tout different, vous avez vû un homme déguisé.

PHILON.

Vous me faites souscrire par force, Eraste, à une chose que, dans le fond, je desavouë, & je ne puis me persuader que....

ERASTE.

Philon veut à tout prix juger charitablement, comme on parle, c'est-à-dire, ne jamais croire le mal qu'on peut dire du prochain; Il me semble pourtant, que lors-que que c'est de soi-même qu'on le dit, on peut en être crû sur sa parole.

CRITON.

Philon vous repliqueroit ici, que la modestie pourroit engager à dire de soi, bien plus de mal qu'il n'y en a réellement.

ERASTE.

Pour cette modestie, qui engage à dire de soi plus de mal qu'il n'y en a, je ne m'en vante pas, Criton, je la laisse volontiers au monde sage, à qui elle convient mieux qu'à moi; j'en suis si éloigné, que je suis persuadé

que

que le mal qui eſt en moi, ſurpaſſera toujours celui que j'en pourrois dire, loin d'en dire plus qu'il n'y en a.

PHILON.

Je ne vois pas, Eraſte, pourquoi la modeſtie conviendroit au monde ſage, tel que vous l'avez dépeint.

ERASTE.

Celle dont nous venons de parler, Philon, lui convient parfaitement, envisageons-là de près, nous verrons qu'elle n'eſt dans le fond qu'une réelle diſſimulation, un art de paroitre ce que l'on n'eſt pas, une vanité bien plus ſubtile que celle qui fait dire du bien de ſoi, & qu'elle n'a ſa ſource que dans l'aveuglement, ou la méconnoiſſance de ſoi-même.

CRITON.

Vous ne déchiffrez pas mal, Eraſte, Madame la Modeſtie; vous pourriez par là courir le riſque de vous attirer bien des gens à dos: Tant d'Auteurs modeſtes dans leurs Préfaces, tant de Dames modeſtes à l'excès dans leurs Complimens, tant d'Aſpirans aux Charges ou aux Emplois publics,

qui

qui ſavent, par leur modeſtie, attirer à eux des ſuffrages.

ERASTE.

Qu'en dites-vous, Philon, tous ces differens rôles ne ſont-ils pas du reſſort du monde ſage, & n'étois-je pas fondé de lui laiſſer la modeſtie, comme une annexe de ſon Domaine ?

PHILON.

J'avouë que, priſe dans ce ſens, elle eſt tout-à-fait de ſon reſſort; mais n'auroit-elle pas auſſi ſon bon ſens, comme le Pietiſme en a un, & par lequel elle conviendroit aux gens de Bien ?

ERASTE.

Si la modeſtie doit avoir un bon ſens, il faut lui donner [illegible] noms; dans ce ſens là, je [illegible] en ſache point d'autre que celui de la verité, la ſincerité, la naïveté, à ſe montrer en laid auſſi-bien qu'en beau; voilà la modeſtie qui convient aux gens de bien; mais après tout, comme l'on s'en eſt fait, dans le monde, une idée toute opoſée, & que, dans ce ſens là, elle ne ſauroit convenir aux gens de bien, ils en feront volontiers leur déſiſtement

ment en faveur du monde sage, à qui ils laisseront aussi pour appanage, la réputation de gens modestes, pendant qu'ils se contenteront, pour eux, de la réalité, sans en avoir la réputation.

PHILON.

On comprend aisément que la modestie, prise dans le mauvais sens, est une vanité subtile, & un déguisement rafiné; mais on ne voit pas aussi-bien ce que vous avez ajoûté, que l'un & l'autre avoit sa source dans l'aveuglement, ou la méconnoissance de soi-même.

ERASTE.

Dites-moi, je vous prie, Philon, comment qualifieriez-vous un homme qui s'accuseroit de défauts qu'il ne croit pas avoir, & qui nieroit les bonnes qualitez qu'il croiroit être chez lui?

PHILON.

Il me semble qu'on pourroit, à juste titre, le qualifier de menteur, du moins pour apeller un chat, un chat.

ERASTE.

Un homme qui tiendroit ce langage à dessein, que l'on crut l'oposé de ce qu'il diroit de lui même, comment

le

le qualifieriez-vous encore ?

PHILON.

D'hypocrite, si je ne me trompe.

ERASTE.

Si un tel homme joüoit ce rôle pour acquerir la réputation de modeste, & par là s'élever plus aisément à quelqu'emploi, ou pour attraper quelque riche parti, quel titre lui donneriez-vous encore ?

PHILON.

Celui de fourbe, à mon avis.

ERASTE.

Si quelqu'un vouloit faire sentir à cet homme là, que malgré sa modestie aparente, il est dans le fond menteur, hypocrite & fourbe, comment pensez-vous qu'il seroit reçû ?

CRITON.

Peut-être à coups de poing, si par hazard nôtre homme étoit Languedocien ou Allemand.

PHILON.

Sans pousser les choses si loin, on peut juger qu'il se récrieroit, qu'on lui fait tout le tort possible, & qu'il ne ressemble en rien à ce portrait.

ERASTE.

Ce seroit donc une marque qu'il se méconnoitroit lui-même, & qu'il seroit entierement aveugle sur le fond de ses dispositions.

PHILON.

Cela est sans replique.

ERASTE.

Vous ne me demanderez donc plus, Philon, comment une modestie, qui engage à dire de soi-même plus de mal qu'il n'y en a, ou que l'on ne croit d'avoir, soit une suite d'aveuglement, ou de méconnoissance de soi-même.

PHILON.

Je suis entierement d'accord avec vous là-dessus, Eraste.

ERASTE.

Puis-que nous sommes tous d'accord, je suis d'avis que nous prenions le chemin de la Ville; le tems est fort chargé, & nous pourrions bien être arrosé, avant qu'il soit un quart d'heure.

SIXIE-

SIXIEME PROMENADE.

Criton. Philon. Eraste.

CRITON.

EN attendant que vous arrivaſſiez, Eraſte, nous étions ici Philon & moi, occupez à nous chamailler.

PHILON.

Pour aujourd'hui, c'eſt Criton qui eſt l'agreſſeur; il a commencé de m'attaquer ſur une raillerie que vous me fîtes l'autre jour, à ce qu'il prétend, ſur la maniere de juger charitablement: Il m'a ſoutenu que vous vouliez par là, tourner en ridicule l'opinion vulgaire, que bien des gens ont ſur les jugemens charitables.

ERASTE.

Je l'avois effectivement un peu en vûë, mon cher Philon; cette opinion fait prendre le change à tant de gens, même à des gens de bien, qu'il ſeroit

à souhaiter que l'on en démêlât le vrai & le faux.

CRITON.

Je connois des gens qui se savent tout le gré possible de juger charitablement de tout le monde, & qui se croyent obligez d'avoir bonne opinion de chacun en particulier.

ERASTE.

Il en sera, sur ce pied là, de la charité, comme de la modestie; l'une & l'autre seront établies sur le faux; il faudra être aveugle pour être charitable & dissimulé pour être modeste; voila une belle idée de la charité & de la modestie.

CRITON.

A les envisager dans ce point de vûë, rien ne paroit si ridicule; je doute que le monde sage même, qui en réalise si bien l'idée dans la pratique, pût la soûtenir dans la speculation. Le monde fou a encore ici un avantage sur le monde sage; S'il n'est réellement, ni charitable ni modeste, au moins il ne fait pas profession de l'être; il y a moins de contrarieté entre ce qu'il pratique, & ce dont il fait profession.

PHILON.

Il n'y a aucun Acteur du monde ſage, qui voulut adopter l'idée de la Charité & de la Modeſtie, établie ſur le faux; il la rejetteroit bien loin.

ERASTE.

Je le ſai, mon cher Philon, par l'expérience que j'en ai; ſi quelqu'un me l'eut preſentée de la ſorte, dans le tems que j'y joüois un rôle, je ne l'aurois pas mal tourné en ridicule: Il n'eſt pas moins vrai, que je n'étois réellement, ni charitable mi modeſte, & que je voulois, malgré cela, paſſer pour l'être: Ç'eût été me piquer au vif de me ſoupçonner du contraire; Qu'en dites-vous, Philon, cela s'apelle-t-il être hypocrite & diſſimulé; vous ne pouviez m'en croire l'autre jour, lors-que je faiſois entrer ces belles qualitez dans mon Portrait, vous l'attribuyiez à ma modeſtie; vous ſerez deſabuſé à preſent ſur cet article, & vous vous tiendrez, ſans doute, pour dit, qu'il n'eſt point queſtion entre nous de modeſtie, mais de ſincerité & de verité.

PHI-

PHILON.

Je ne vous comprends point, Eraste; Je n'ai de ma vie entendu personne parler un langage aussi sincere; J'ai bien rencontré des gens qui s'acusoient sans peine d'être brusques, emportez, ou paresseux & indolens; mais de les soupçonner de n'avoir ni charité ni sincerité, les auroit fait sauter aux nuës.

CRITON.

Si je l'osois, je dirois que je soupçonne Eraste, d'une supercherie officieuse.

ERASTE.

Expliquez-vous, Criton, je vous prie.

CRITON.

Mon soupçon est celui-ci; qu'Eraste en faisant semblant de faire son portrait a voulu faire le mien, pour m'éviter la confusion de le faire moimême: Il s'aperçût sans doute l'autre jour, que j'avois voulu commencer, sans avoir le courage de continuer, que j'avois même échoüé au premier coup de pinçeau, qui se bornoit à un trait vague sur la génerosité aparente;

si

ſi cela eſt, comme je le ſoupçonne, je lui en ſai tout le gré poſſible.

ERASTE.

Non, mon cher Criton, je n'ai point penſé à vous lors-que j'ai fait mon portrait; J'ai crû devoir cet aveu à la verité & à la juſtice, comme une eſpece de reparation de mes déguiſemens précedens; C'eſt à quoi il nous faut reſoudre tôt ou tard. La verité ne perdra rien de ſes droits ce que nous lui aurons dérobé dans cette vie, il faudra le reſtituer dans l'autre, avec une confuſion inexprimable.

CRITON.

Voila une verité bien forte.

ERASTE.

C'eſt par le ſentiment de cette verité, qu'on en vient à ſe dépouïller du faux de la Religion, & de ſes aparences; & que l'on oſe paroitre auſſi défectueux devant les hommes, qu'on l'eſt effectivement, & que la verité le manifeſtera un jour.

CRITON.

Rien n'eſt ſi vrai, que ce que vous diſiez l'autre jour, Eraſte, qu'il ſuffit de connoitre par le fond, ce qu'eſt le

monde en petit, pour connoitre de la même maniere, ce que le monde est en grand.

ERASTE.

☞ Je me rapelle ici ce que nous disions, il y a quelques momens, des jugements charitables; on les fait consister à juger des autres, comme nous voudrions qu'ils jugeassent de nous, si nous étions à leur place.

PHILON.

Ne trouvez-vous pas, Eraste, que cela seroit équitable?

ERASTE.

Très équitable sans doute. Il y a seulement ici une condition requise; c'est de savoir, si celui qui veut être juge, consentiroit d'être jugé à fond, & qu'on ne jugeât de lui que sur ce qu'il est, ou s'il désire, au contraire, d'être jugé avantageusement au préjudice de la verité.

CRITON.

Il faut ici que je m'execute; si j'avois eu à choisir jusques à present, entre ces deux partis, j'aurois sûrement choisi le dernier. Je ne sai point, Eraste, si vous m'avez toûjours en vûë,

mais vous me désignez très bien dans le dernier caractere.

ERASTE.

Sans vous avoir en vûë, mon cher Criton, je pourrai souvent rencontrer juste chez vous, par le raport de mes experiences avec les vôtres.

PHILON.

Criton vous a interrompu, Eraste, montrez-nous à present où vous en vouliez venir.

ERASTE.

Où j'en voulois venir, Philon, le voici: Je dis que si la maxime de juger autrui, comme on voudroit l'être, est équitable, il faut qu'elle soit observée par des gens qui soient équitables eux mêmes; qu'en dites-vous, Philon?

PHILON.

Je trouve que, comme vous le dites, pour juger équitablement, il faut être soi-même équitable.

ERASTE.

Pensez-vous qu'un homme équitable, s'il étoit aveugle, par exemple, exigeat des autres de juger de lui, qu'il a de beaux yeux?

PHILON.

L'imagination feroit plaifante.

ERASTE.

Mais combien de gens aveugles, fur la Religion & fur eux-mêmes, qui veulent paffer pour Clair-voyans.

CRITON.

Il ne faut pas aller plus loin que moi, pour en trouver de cette forte.

ERASTE.

L'avantage que vous avez fur eux, Criton, c'eft que vous vous connoiffez à cet égard.

PHILON.

Criton me feroit impatienter avec fa maniere d'interrompre les gens; Je voudrois entendre une fois les conclufions d'Erafte.

ERASTE.

Ma conclufion eft; Que pour mieux déveloper les chofes, il faudroit parler, non de juger charitablement, mais de juger équitablement; ce n'eft point que dans le fond la charité puiffe être contraire à l'équité; mais elle l'eft dans l'opinion commune, qui exige que pour juger charitablement, on s'aveugle volontairement foi-même.

PHILON.

Voila une diſtinction, je l'avouë, propre à démêler la difficulté.

ERASTE.

Si je ſuis équitable, par exemple, je ne voudrai qu'on juge de moi, que ſur ce que je ſuis, ou ſur ce que l'on en peut connoître; par la même raiſon, je ne jugerai des autres que ſur ce qu'ils ſont, ou qui me ſera clairement connu.

PHILON.

Cela eſt équitable.

ERASTE.

Dans toutes les particularitez où les circonſtances douteuſes, je ne jugerai que par des peut-être, ou par des poſſibilitez, & ſans me mettre en peine de juſtifier ou de blâmer, je ſuſpendrai mon jugement.

PHILON.

Cela ſeroit judicieux, & l'on ne riſqueroit pas de ſe tromper.

CRITON.

La belle ſcience, que celle de ſavoir ſuſpendre ſon jugement; mais je ne vois rien de ſi difficile.

ERASTE.

Messieurs les Philosophes s'en vantent; Je ne sai si cela est réel chez eux.

CRITON.

Je crois qu'en cela, comme en autre chose, ils ne se connoissent gueres; Je puis en parler par experience.

PHILON.

N'est-ce point juger trop legerement, Criton, que de juger des autres par soi-méme?

CRITON.

J'en excepte, Philon, ceux qui ont pris la Philosophie par le bon bout, & qui y sont entrez par la réalité de cette sentence, *Connois-toi, toi-même*. Fais-je du tort à ceux qui n'ont point passé par cette porte, de dire qu'ils ne se connoissent pas; c'est comme si l'on trouvoit à redire, si je disois que les Africains ne sont pas blancs.

ERASTE.

Il me semble qu'il fait ici un soleil assez fort, pour nous rendre bien-tôt Africains nous mêmes; je suis d'avis que nous cherchions à nous mettre à l'ombre, & je crois que nous en trouverons davantage dans la maison, que par tout ailleurs.

SEPTIEME PROMENADE.

Criton. Philon. Eraste.

CRITON.

NOus sommes ici bien à bonne heure ; Je doute qu'Eraste y soit le premier.

CRITON.

Vôtre doute n'auroit pas lieu fort long-tems, si c'étoit lui que je vois assis sous cet Arbre.

PHILON.

Si ce n'est pas Eraste, c'est quelqu'un qui lui ressemble fort, nous en serons bien-tôt éclaircis.

CRITON.

Il me semble, Philon, que cette Promenade perdra pour moi les trois quarts de son agrément, lors qu'Eraste nous aura quitté.

PHILON.

Parleroit-il déja de son départ, Criton,

ton, il me fâcheroit fort de le perdre; il faut cependant s'y resoudre, puisque nous ne saurions le retenir.

CRITON.

Il menace de partir avant la quinzaine, j'espere que nous l'engagerons à attendre les trois semaines, mais c'est un terme bien limité.

PHILON.

Je le vois à present bien distinctement, c'est lui-même, il se leve de sa place, & vient de nôtre côté.

CRITON.

Avoüez, mon cher Eraste, que nous vous faisons bien du tort, de vous tirer de vôtre profonde réverie.

ERASTE.

J'aurai peut-être, dans la suite, assez de loisir de réver; mais je n'aurai pas toûjours le plaisir de m'entretenir avec Criton & Philon.

PHILON.

Nous parlions entre nous, Eraste, d'une fort mauvaise nouvelle; Il s'agissoit de vôtre départ, je ne pouvois vous pardonner de penser si-tôt à quitter vos amis.

ERASTE.

Ne parlons point de cela, je vous prie, mon cher Philon, c'eſt une choſe qui n'eſt pas encore prête; nous aurons le loiſir de nous revoir plus d'une fois en attendant.

CRITON.

Vous voudriez peut-être nous échaper, Eraſte, lors-que nous y penſerons le moins; mais nous vous épierons de trop près, pour que cela puiſſe arriver.

ERASTE.

Savez-vous, Criton, que je dois faire un autre voyage, avant de vous quitter tout de bon?

CRITON.

Je le devine ce voyage; c'eſt dans la Campagne de N.... vôtre parent; Sera-ce pour pluſieurs jours, Eraſte? ce feroit autant que vous nous deroberiez.

ERASTE.

On vouloit me faire promettre pour huit jours, mais je me ſuis retranché à quatre; au reſte, je crois que N... ne me dédiroit pas, ſi je vous invitois à y venir, quand j'y ſerai.

PHILON.

Nous ne vous en dédirons pas non plus, Eraste, & ce sera une partie à faire, quoi-que je ne connoisse pas N... aussi particulierement que Criton.

CRITON.

Vous ne devineriez pas, Eraste, la question que l'on me faisoit hier sur vôtre compte; Je me trouvai avec Fortunat, un jeune homme, à qui je faisois part de vôtre définition sur le monde sage & le monde fou: Il se rangea d'abord dans la derniere classe, & en cela, il se rendoit justice: Parmenas vint à entrer là-dessus, & voulut savoir dequoi nous parlions, nous le lui dîmes, il en parut interdit, & ne sçut pas, comme Fortunat, se ranger dans la classe qui lui convenoit; Les autres ne l'y rangeoient pas moins, & il suffiroit de l'entendre un demi quart d'heure, pour le qualifier d'Acteur du monde sage; il s'en aperçût un peu, & cela ne lui plaisoit pas: Que fit-il pour se tirer d'embarras; il s'avisa de me demander de quel monde vous étiez donc, puis-que vous ne vouliez vous ranger, ni dans l'une ni dans l'autre

tre Classe ; Surquoi je lui répondis: Que je ne vous avois point fait expliquer là-dessus. Il se place sans doute, repliqua-t-il, dans la classe du monde Devot ou Pietiste ; Encore moins, repartis-je; Je lui donnai là-dessus la définition du bon & du mauvais sens. De quel monde sera-t-il donc, reprit brusquement mon homme; Ce sera peut-être un homme de l'autre monde, répondis-je, en riant. Pour finir là toute dispute, je lui promis de vous en demander raison à vous même.

ERASTE.

La qualité d'homme de l'autre monde, est trop avantageuse pour un homme qui, comme moi, tient encore beaucoup à celui-ci.

CRITON.

De quelle sorte de monde dirai-je donc que vous êtes, mon cher Eraste?

ERASTE.

Je suis un homme échapé, depuis peu, du monde sage, qui tâche de s'en éloigner, pour s'aprocher du monde sincere.

PHILON.

Que dites-vous, Eraste, n'êtes-vous pas déja depuis long-tems dans la classe des gens sinceres.

ERASTE.

C'eſt à quoi je viſe, mon cher Philon, & c'eſt où aboutiſſent toutes les leçons que je reçois du Maitre, dont nous avons parlé; mais il faut vous le dire, il me donne ſur la ſincerité, des idées bien differentes de celles que j'en avois autrefois: Je me ſerois imaginé d'être un Phénix en matiere de ſincerité, ſi j'avois toûjours parlé à chacun, précisément comme je le penſois, ſans exageration ou diminution de la verité; Çauroit été déja un grand point, mais une entiere ſincerité va bien au-delà; Elle ne ſe borne pas à nous faire agir ſincerement avec le prochain; Elle tend ſur-tout à nous faire agir ſincerement envers nous mêmes.

PHILON.

Qu'il ſeroit à ſouhaiter, mon cher Eraſte, de rencontrer bien des gens véritablement ſinceres au premier égard; N'êtes-vous point trop difficile de n'être pas content à ce prix, & d'aſpirer à quelque choſe de plus: Pour moi, j'avouë ingenûment, que je n'ai pas d'idées diſtinctes de ce que vous apellez agir ſincerement envers ſoi-même.

CRI-

CRITON.

Pour moi, Philon, j'avouë que j'en ai quelqu'idée, mais c'eſt par l'expérience du contraire; Je m'y ſurprends à tout moment, & c'eſt ce que j apellois l'autre jour, n'être pas de bonne foi avec ſoi-même.

ERASTE.

Rien n'eſt plus difficile à définir que la ſincerité avec ſoi-même, il faut l'aprendre par experience: C'eſt un point ſi délicat, que ſans une Conſcience fort délicate, on ne ſauroit le démêler. La Conſcience devient délicate à meſure qu'on lui obeït; Plus elle eſt écoutée, plus elle parle diſtinctement: Elle eſt invariablement du parti de la verité, & nous découvre chez nous un faux, dont nous ne nous ſerions jamais crû capables, mais elle ne fait toutes ces choſes, qu'avec nôtre plein conſentement.

CRITON.

Je ſens que je n'agis pas ſincerement avec moi-même, par exemple, lors-que j'entrevois quelque verité, qui me condamne, & qui pourroit me mener plus loin que je ne veux aller; je

ſai

ſai fort bien en détourner les yeux, & me mettre l'eſprit en repos par des raiſonnemens qui me juſtifient.

ERASTE.

Eſt-ce ſeulement depuis peu, mon cher Criton, que vous apercevez chez vous de la réſiſtance à la verité?

CRITON.

Ce n'eſt que depuis vôtre arrivée, Eraſte.

ERASTE.

Etiez-vous donc auparavant, dans une diſpoſition plus avantageuſe à cet égard?

CRITON.

Je ne ſaurois vous le dire, Eraſte; mais ce qu'il y a de vrai, c'eſt que je ne m'apercevois point du faux, ou de l'opoſition qu'il y avoit chez moi, par raport à la verité; Je ne croyois pas même de luy réſiſter, & qui m'en eut accuſé, m'auroit piqué juſques au vif: Préſentement je n'ai pas beſoin là-deſſus d'autre accuſateur que moi-même.

ERASTE.

Il me paroit, mon cher Criton, par ce que vous expérimentez de vos réſiſtances à la verité, que c'eſt une marque du progrès qu'elle fait chez vous.

CRI-

CRITON.

Comment cela se peut-il, Eraste? La résistance ne s'opose-t-elle pas aux progrès que la verité pourroit faire? Je ne vous comprends point, si vous ne vous expliquez mieux.

ERASTE.

Il est vrai, mon cher Criton, que s'il n'y avoit point dans le cœur de résistance à la verité, elle feroit des progrès bien plus rapides: Je parlois de la sorte, par comparaison, à vôtre disposition précedente, & je voulois dire, que lors-que vous n'aperceviez chez vous aucune résistance à son égard, c'est une marque que vous n'en étiez pas attaqué vivement, & que peut-être vous aviez mis tant de barrieres entre vous & elle, qu'elle ne pouvoit se faire entendre que de fort loin.

CRITON.

Je vous entends présentement, mon cher Eraste, vous me faites apercevoir que ceux qui s'imaginent ne résister en rien à la verité, sont ceux qui en sont les plus éloignez, ou qui lui tournent directement le dos.

PHILON.

Il faut avoüer que la Conſcience eſt quelque choſe de bien inconnu, quoi-que tout le monde ſe pique d'en avoir.

CRITON.

Rien n'eſt ſi commun que d'en entendre parler: Un homme ſans Conſcience; ou qui paſſeroit pour tel, ſeroit l'exécration du Genre-humain, quelque talent que vous lui ſupoſiez d'ailleurs.

ERASTE.

Que chacun ait une Conſcience, j'en ſuis perſuadé; Mais demandez à chacun en particulier, à quoi elle lui ſert, & l'uſage qu'il en tire; c'eſt où le Lecteur ſeroit embaraſſé. Ne pourroit-on pas apliquer ici la réponſe que l'on trouve dans une des fables d'Eſope? Il s'agit d'un Tréſor qu'un homme avoit caché dans la Terre, ſans en vouloir faire d'autre uſage; ſur cela quelqu'un lui dit; Mettez une pierre à la place, elle lui ſervira tout autant.

CRITON.

Parmi ceux qu'on appelle honnêtes gens, il y en a beaucoup qui pourroient

roient dire, s'ils vouloient parler en verité, qu'ils ont une Conſcience comme s'ils n'en avoient point.

ERASTE.

Ils ſont en cela religieux, obſervateurs du Conſeil que St. Paul donne à l'égard des richeſſes, & de toutes les choſes de ce monde.

PHILON.

Mais n'y a-t-il pas encore bien des gens, que la Conſcience empêche de tomber dans de grands déſordres?

ERASTE.

Il eſt vrai qu'il y a nombre de gens, qui ſont retenus de tomber dans des déſordres groſſiers, mais il eſt douteux que ce ſoit toûjours la Conſcience qui produiſe cet effet: L'amour propre eſt un Caſuiſte bien plus capable de perſuader, ſur tout, lors-qu'il eſt queſtion des honnêtes gens, il a de bonnes raiſons à leur dire, & ils ſont gens à s'en payer; il leur fait toucher au doit le tort qu'ils ſe feroient dans le monde la meſeſtime où ils feroient, s'ils ſe laiſſoient aller à des excès, qui ne conviennent qu'à des gens de la Lie. Ce ſont là des raiſons de poids, auxquelles

quelles ils ſont obligez de ſe rendre: D'ailleurs ce bon homme de Caſuiſte eſt accommodant, il permet à ſes Devots de ſe dédommager des plaiſirs qu'il leur interdit, par d'autres plus rafinés & plus vifs, ſans comparaiſon.

CRITON.

Je comprens que les devots de l'amour propre, & les acteurs du monde ſage, ſont à peu près la même choſe: Ne pourroit-on point dire, que chez des gens de cette ſorte, la Conſcience a moins de voix en Chapitre, qu'elle n'en a parmi les acteurs du monde fou?

ERASTE.

Vous y êtes, mon cher Criton, la cauſe n'en eſt pas difficile à deviner. L'amour propre qui dirige les uns & les autres, eſt chez le monde ſage, un Caſuiſte grave & raiſonnable, qui perſuade par des raiſons de poids; au lieu que chez le monde fou, le même amour propre eſt un Conſeiller extravagant, paſſionné & ſans retenuë; celui-ci a beau faire bien du bruit, pour empêcher que la Conſcience ne ſoit entenduë, le moindre de ſes mouvemens

eſt toûjours reconnu, comme un temoignage de la verité; s'il n'eſt pas ſuivi ou obéï, il eſt du moins craint ou reſpecté: L'on n'a point de raiſons à lui opoſer. Le Conſeiller, dont il eſt queſtion, n'eſt pas muni de cette monnoie; chez le monde ſage, le cas eſt different; ſi la Conſcience s'aviſe de parler, comme ſon langage eſt très ſimple & très ſuccint, que ſes déciſions, ſe font le plus ſouvent par des traits auſſi ſubits que des Eclairs, elle a bien-tôt dit ce quelle a à dire. Le Caſuiſte vient là-deſſus, & opoſe une foule de raiſons, démonſtratives à ce que la Conſcience avoit prononcé, elle le laiſſe argumenter tout ſeul, & autant qu'il lui plait: On conclut de là qu'elle ſe reconnoit vaincuë, & qu'il eſt bon d'avoir à faire des gens habiles.

CRITON.

Vous venez de faire, mon cher, Eraſte, la deſcription de ce qui s'eſt paſſé chez moi une infinité de fois.

PHILON.

Criton devient tous les jours plus habile, à ce que je vois, dans la Philoſophie dont nous parlions l'autre

jour; on pourra bien-tôt le qualifier d'homme échapé du monde sage; on sent qu'il ne lui veut point de bien, & qu'il donne dessus à tout-bout, de champ.

CRITON.

Vous m'allez donner de l'émulation, Philon, & je voudrois fort, vous faire dire la verité; Je sens cependant qu'il y a bien de la distance, entre connoître le Monde sage pour ce qu'il est, & en être réellement échapé.

ERASTE.

Vous le sentirez toûjours davantage, mon cher Criton: Mais ne nous oublions-nous point? Je crois qu'il est heure de se retirer, & je crains déja de m'être fait attendre chez un ami, où je dois dîner.

CRITON.

Ne vous reverrons-nous point, Eraste, avant que vous alliez en Campagne.

ERASTE.

Il n'y a pas d'aparence, mon cher Criton, puis que c'est demain matin, que j'y dois aller: mais je compte que nous nous y verrons, & que vous tiendrez vôtre parole.

LET-

I. LETTRE
DE CRITON A ERASTE.

IL n'a pas tenu à moi, mon cher Eraſte, d'être homme de parole; Je contois de vous aller voir hier avec Philon, mais j'ai été retenu en Ville par des contretemps qu'il ſeroit ennuyeux de vous détailler.

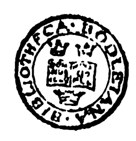
Je voulois l'engager à vous aller voir ſans moi; il a cependant mieux aimé m'attendre.

Pour nous conſoler l'un avec l'autre de ce retardement, nous fumes promener ſur le ſoir au lieu de nôtre rendez-vous ordinaire. Je ne veux pas vous dire combien il nous parut triſte ſans vous; Il vaut mieux que je vous diſe, que nous aurions eu grand beſoin d'un ami tel qu'Eraſte pour nous mettre d'accord Philon & moi. Nous en vinmes encore à nous diſputer; ce fut la converſation que nous eumes dans nôtre derniere promenade qui y donna lieu.

Il

Il s'agiſſoit du langage de la Conſcience & de la maniere dont vous nous aviez dit, qu'elle s'exprimoit par des traits ſubits comme des éclairs: Philon ne vouloit pas convenir, que ce langage-là fut toûjours celui de la verité; il ſoutenoit que les déciſions de la Conſcience devoient être examinées & redreſſées par le raiſonnement, & il s'apuyoit ſur cette maxime univerſellement reçûë; *Que chacun eſt obligé d'éclairer ſa Conſcience.* Il joignit à cela les difficultez que l'on a accoutumé de faire ſur cet article; Que les Payens, les Mahometans & les Chretiens ſuperſtitieux, croyent d'obéïr à leur Conſcience, dans le faux Culte qu'ils rendent à la Divinité; que juſques aux perſecuteurs les plus inexorables, ſe vantent d'être aprouvez par leur Conſcience, dans les cruautez qu'ils exercent; Qu'enfin l'on voit des gens de bien, & gens d'eſprit en même temps, donner dans toutes ſortes de puerilitez, en un mot, devenir fanatiques, lors-qu'ils ſe livrent aveuglément à tout ce qu'ils croyent, que la Conſcience exige d'eux. De

De vous dire, mon cher Eraſte, ce que je repliquai là-deſſus, cela ſeroit trop long: Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que je ne m'en tirai pas trop bien, & que Philon ſe retira fort content de l'avoir emporté avec tant d'avantage; Je le menaçai qu'il n'auroit pas ſi bon marché de vous, & que je vous engagerois à répondre pour moi, en vous décrivant nôtre querelle, il parut y ſouſcrire volontiers. Je lui tiens aujourdhui parole, il eſt dans ma chambre pendant que j'écris, & je vai lui faire voir ce que je vous marque, pour qu'il puiſſe juger ſi j'ai accuſé juſte. Il a beau faire le fier, je ſuis ſûr qu'il ſe mord déja les doigts d'avoir donné ſon conſentement à ma propoſition. Je m'éviterai ici la peine, mon cher ami, de finir par un je ſuis &c., & à vous celle de le lire; Je vous demande le reciproque, & je crois que cela ne ſera pas moins de vôtre goût que du mien.



LET-

I. LETTRE D'ERASTE A CRITON,

Ecrite de la Campagne.

PEnſez-vous, mon cher Criton, qu'il ſoit permis d'engager ſes amis ſans leur conſentement, comme vous l'avez fait à mon égard; on diroit à vous entendre, que je ſuis un Théologien, obligé à reſoudre toutes les objections que l'on peut faire contre un ſiſtéme particulier.

Avec vôtre permiſſion, je ne me trouve en rien dans le cas; outre que je ne ſuis point Théologien, je n'embraſſe poſitivement aucun ſiſtême pour en être le défenſeur. Vous me direz peut-être, que j'adopte le ſiſtême de la Conſcience; Je l'adopte ſans doute, ſi tant eſt qu'on puiſſe lui donner ce titre; mais il y a bien de la difference, entre goûter une verité pour ſoi-même, & s'engager à la ſoûtenir contre tous ceux qui pourroient l'attaquer.

Philon peut ſe rapeller, que lorſqu'il

qu'il me demanda, dans une de nos premieres converſations, une définition ſur la Conſcience, je lui répondis, que je n'étois pas aſſez habile pour cela, que j'en laiſſerois le ſoin à Meſſieurs les Theologiens, que pour ce qui me regarde, je n'en pouvois dire autre choſe que ce que l'experience m'en avoit apris.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui, mon cher Criton, que j'ai entendu faire contre la voye de la Conſcience, les objections contenuës dans vôtre Lettre; Je me ſuis fait, à moi-même pendant long-tems, un monſtre des Ecueils où cette voye pouvoit jetter; préſentement je ne puis aſſez admirer la contradiction du langage de la plûpart des hommes, ſur-tout dans la claſſe du monde ſage; on y fait profeſſion de faire grand cas de la Conſcience, de mépriſer ſouverainement un homme qui n'en auroit point, ou qui agiroit volontairement contre ſes lumieres; Un tel homme ſeroit regardé comme n'ayant ni bonne foi, ni ſincerité: Qui eſt-ce qui pourroit ſe fier à lui, pour quoi-que ce ſoit? Par cette idée, dont

chacun fait profeſſion, on rend hommage à la Conſcience, on lui attribuë ce qu'il y a de plus excellent, & de plus eſtimable parmi les hommes, & l'on reconnoit que ſans elle, il n'y auroit rien d'eſtimable ni d'excellent. D'un autre côté, l'on lui attribuë auſſi ce qu'il y a de pire, l'Idolatrie, la Superſtition, le Fanatiſme, l'Eſprit perſécuteur: La voila bien-tôt dégradée du rang où on l'avoit miſe; il faut, ſur ce pied là, qu'elle ſoit en même tems droite & fauſſe; la ſource du plus grand bien, & la ſource du plus grand mal, en un mot, que d'une même Fontaine procede le doux & l'amer. Je voudrois bien que mon cher Philon, ou ceux dont il plaide la Cauſe, me fiſſent voir comment l'on peut accorder deux choſes auſſi directement opoſées. En attendant, je me diſpenſerai d'écrire ſur un ſujet, qui me paroit trop grave pour la Campagne, du moins, s'il s'agiſſoit de le traitter gravement, comme Philon & Criton me le propoſoient.

Vous voyez, mon cher Ami, que vous n'avez pas choiſi l'homme qu'il

vous falloit pour vous mettre d'accord; Outre que je ſuis un pauvre Ecrivain, c'eſt que la Campagne m'invite bien plus à rêver qu'à écrire: Vous voudriez peut-être que je vous fiſſe part de mes rêveries, & de la maniere dont je paſſe ici mon tems, mais vous n'en ſaurez rien, que vous ne veniez vous même y tenir vôtre partie.

D'ailleurs, pour ne vous point mentir, je trouverois une demi heure mal employée à vous en faire le détail: Je ſuis attendu déja depuis un quart d'heure, par une troupe de petits Muſiciens, perchez ſur le plus haut des Arbres, ils aiment à chanter à la fraicheur, on ne les entend gueres lorsque le Soleil eſt ardent; jugez après cela, mon cher Criton, ſi je puis encore reſter dans la maiſon, & m'amuſer un moment à écrire.

II. LETTRE
DE CRITON A ERASTE.

JE vois bien, mon cher Eraſte, qu'il faudra que je ſurmonte tous les

obſtacles imaginables pour vous aller joindre ; ſans cela, la querelle qu'il y a entre Philon & moi, ne pourra être terminée. Vous m'avez voulu mortifier en ne répondant point directement aux objections de Philon, comme je m'en étois fait fort auprès de lui : Il en a été par contre fort ſoulagé, il s'attendoit à quelque Miſſive qui le rembareroit de tous les côtez ; la ſeule brieveté de vôtre Lettre commença à lui rafraichir le ſang, avant d'en ſavoir le contenu : Je remarquai cependant, qu'il ſe ſentoit ſerré de près en deux ou trois endroits.

Il ſe faiſoit un point d'honneur d'adopter tout ce qu'on peut dire à l'avantage de la Conſcience, & il ne ſavoit comment accorder cela, avec ce qu'il avoit dit à ſon déſavantage : Enfin, il fut reduit à me dire, qu'il avoit fait de ſemblables objections pour tenir le langage de bien des gens, & vous donner lieu d'y répondre, plûtôt que pour exprimer ſes propres idées : Je ſentis bien que s'il y avoit du vrai là dedans, il y avoit auſſi un peu de défaite, je le lui témoignois, ce qui ne

ne lui plaiſoit pas beaucoup; vous voyez par là, mon cher Eraſte, que nôtre different ſubſiſtera toûjours, juſques à ce que vous nous mettiez d'accord ſur cela; nous nous ſommes déterminez à vous aller voir demain, & peut-être aſſez matin, pour entendre la ſymphonie de vos petits muſiciens: Il faut eſperer que cette harmonie fera quelqu'effet ſur nos eſprits, & nous diſpoſera peu à peu à chanter ſur le même ton.

II. LETTRE.

D'ERASTE A CRITON.

JE n'ai pas eu un petit dépit à mon réveil, en entendant pleuvoir à verſe. N'en avez vous point eu par ſympathie, mon cher Criton: J'ai voulu me flatter pendant plus d'une heure, que la pluye diſcontinueroit, & que je pourrois encore avoir mes amis; mais elle a recommencé tout de bon, & il a fallu perdre toute eſperance, pour aujourd'hui du moins, car pour demain, je compte bien qu'elle nous fera

comme tant de gens le soutiennent; mais est-il besoin de prouver qu'il n'y a rien au monde de si variable, que le raisonnement? Pourquoi un raisonnement a-t-il besoin d'être redressé par un autre, & cet autre par un autre, & cela à l'infini, sans qu'on puisse jamais s'assurer d'en avoir trouvé un, non susceptible de redressement? Pourquoi, entre mille personnes qui savent raisonner, ne s'en trouve-t-il pas quatre qui s'accordent entierement?

Chacun taxe de faux le raisonnement de son antagoniste, & cela reciproquement; si le raisonnement doit servir de regle, il faut que dans cette multitude de raisonnemens oposez, il y ait une infinité de regles fausses, qui ne peuvent porter ce nom, puis-que la regle n'est regle qu'entant qu'elle est droite & unique: Où sera-t-elle donc cette regle invariable, disois-je en moi-même, seroit-ce la Conscience? Ne l'accuse-t-on pas d'être sujette à plus de variations encore, que le raisonnement. Les differentes Sectes ou Religions, dans lesquelles chacun se croit autorisé par sa Conscience, ne donnent-

nent-elles pas lieu de juger que son langage n'est pas le même par-tout?

Voila des variations de tous côtez; N'y a-t-il donc rien de sur pour l'homme, & faudra-t-il nécessairement qu'il tombe dans le faux, même en obéïssant à sa Conscience? En ce cas là, personne ne seroit coupable, & l'on n'auroit rien à se reprocher. Il seroit même indifferent de lui désobeïr, puisqu'elle ne seroit pas un guide plus sûr que le raisonnement. Si la Conscience n'a rien de plus respectable que le raisonnement, si elle n'est pas au-dessus de lui, à quoi servira-t-elle? Sera-ce pour marcher à côté & commander avec la même authorité? Voila un conflict de jurisdiction; si l'un commande le contraire de l'autre, & que leur autorité soit égale, à qui faudra-t-il obéïr, qui en sera le juge? Mais voici un expedient; la Conscience aura la preéminence, elle parlera la premiere: Le raisonnement viendra ensuite, pour examiner & redresser ses décisions; c'est-à-dire, que la Conscience aura la preéminence de nom, & que le raisonnement l'aura en effet.

Il en ſera de la Conſcience, comme de ces Princes Mineurs, à qui le Régent laiſſe le titre de Souverain, pendant que, pour le Gouvernement, il eſt regardé comme un zero en chiffre, & que tout le Royaume ſçait, ſans en douter, que c'eſt le Régent qui gouverne, & non le Prince: Que réſulteroit-il de là? Que le raiſonnement ſeroit, non-ſeulement au deſſus de la Conſcience, mais qu'il gouverneroit ſeul, puis-que nul arrêt prononcé par la Conſcience, ne pourroit paſſer qu'il n'eut été auparavant examiné & redreſſé par le raiſonnement.

Voila donc la Conſcience, devenuë inutile parmi les hommes, depuis que l'on a trouvé l'art de lui donner un Gouverneur: Il faut qu'elle ſoit retombée dans l'enfance, & qu'elle ait donné des preuves d'imbecillité, pour engager les hommes à en venir là; Mais ſont-ils bien maîtres de la regarder toûjours, & dans tous les temps, comme imbecille, & dans eux mêmes & dans les autres? A ce dernier égard, il y a cent occaſions, où ils ſeroient très-fâchez qu'elle fut pri-

se pour telle. S'agit-il de quelqu'affaire d'interêt, où ils trouvent qu'on leur fait tort, le Gouverneur ou le raisonnement, a beau haranguer pour faire voir le contraire; on le tient alors pour recusable, on en apelle définitivement au jugement de la Conscience, sans aucun redressement de la part du Gouverneur; L'on veut qu'elle prononce seule dans celui qui fait tort à l'autre & l'on est convaincu que s'il l'écoute, il se trouvera condamné par elle, sans en pouvoir rapeller.

Pourquoi devine-t-on si précisément quelles seront les décisions de la Conscience dans un autre? D'où vient en rapelle-t-on à celle d'un ennemi, quelqu'injuste qu'il puisse être, avec une entiere assurance qu'elle le condamnera s'il l'écoute? Si la Conscience de cet homme étoit en son pouvoir, s'il en étoit le maître, comme il l'est du raisonnement, prononceroit-elle contre lui même; Ne lui feroit-il pas tenir le langage qu'il lui plairoit? A cet égard ici la Conscience cesse d'être imbecille, dans l'idée de tous les hommes; non seule-

ment ils la mettent au dessus du raisonnement, mais ils voudroient que tous ceux avec qui ils ont à faire, ne consultassent qu'elle dans leur maniere d'agir avec eux, sur-tout lors-que l'interêt y a quelque part; Ici ils se défient des plus beaux raisonnemens, ils les taxent de faux & d'illusoires; C'est à la Conscience de chacun, disent-ils, qu'ils en apellent; ils veulent bien souscrire à son jugement.

Voila qui prouve, que les hommes respectent la Conscience en general, quoi-qu'ils n'en fassent aucun cas dans le particulier. Ils savent le parti qu'ils peuvent tirer de celle des autres, mais ils sont bien aise d'ignorer à quel usage, ils en ont une pour eux-mêmes. Reciproquement chacun fera de son mieux, pour tirer avantage de la Conscience de son prochain, dans ce qui l'accommode: C'est le moyen d'empêcher qu'elle ne soit tout-à fait inutile; C'est avoir de l'habileté.

Mais ne voit-on pas échoüer cette même habileté à l'égard de soi-même; N'y a-t-il pas des temps & des circonstances, où la Conscience fait sentir

tir ſon authorité au-deſſus du raiſonnement, & où elle l'oblige à ſe taire? Un danger de naufrage, par exemple, ou la vûë d'une mort prochaine, ſuffiſent pour convaincre que le témoignage de la Conſcience, ne peut-être redreſſé par le raiſonnement quelque ſubtil qu'on le ſupoſe; & qu'il n'oſe pas même paroître pour la déſavoüer dans ce qu'elle prononce, lors qu'elle eſt reveillée par les aproches de l'Eternité.

Il faut avoüer que la Conſcience jouë des rôles bien differens parmi les hommes, nous en avons vû un échantillón; Tantôt elle a beſoin d'être redreſſée, tantôt c'eſt elle qui redreſſe.

Elle dit toûjours la verité dans les autres, lors qu'elle les condamne ſur le tort qu'ils nous font; Elle peut ſe méprendre chéz nous; Lors qu'elle y prononce quelqu'accuſation, il faut que le raiſonnement la redreſſe, voilà des rôles bien opoſez.

Mais eſt-ce, à proprement parler, la Conſcience qui les jouë, & ne ſont-ce pas plûtôt les hommes qui joüent ces differens rôles à ſon égard? La

lu-

lumiere n'eſt-elle pas invariablement la même, quoi-qu'elle produiſe des effets contraires, ſelon que les yeux ſont bien ou mal diſpoſez ?

S'il arrive que l'œil ſoit affligé par quelque cataracte, dit-on qu'il faut éclairer la lumiere, pour que l'œil puiſſe voir, & ne penſe-t-on pas d'abord que c'eſt ſur l'œil qu'il faut travailler, puis que c'eſt en lui que ſont les obſtacles à la refraction de la lumiere ?

Voila, mon cher Criton, une partie des réveries que la lecture de vos Lettres, & les tours que j'ai fait dans ma Chambre, ont occaſionnées ; Si elles vous font quelque plaiſir, vous en avez l'obligation à la pluye & au dépit que j'avois de me voir enfermé en Campagne ; ſans cela je n'aurois pû me réſoudre à les mettre par écrit. J'aurois encore bien d'autres choſes à vous dire là-deſſus, mais je me garderai bien de vous les écrire ; il faut que vous veniez vous-même, ſi vous voulez ſavoir mes réveries plus au long : Digne ſujet pour faire marcher ſes amis.

Nô-

Nôtre cher Philon verra en attendant, de quel poids eſt la maxime qu'il dit être univerſellement reçûë, *Que la Conſcience a beſoin d'être éclairée*; Que ſes déciſions doivent être examinées & redreſſées par le raiſonnement.

Bon ſoir, mon cher ami, le temps qui commence à s'éclaircir; me fait eſperer que je ſerai bon Aſtronome, & qu'il fera beau demain; Je voudrois bien être auſſi bon Aſtrologue, lors que j'ai prédit que je vous verrois arriver; il ne tiendra qu'à vous de me faire paſſer pour tel, & de joindre ce titre là avec celui de Magicien ou de ſorcier, dont vous m'avez déja qualifié.

III. LETTRE

DE CRITON A ERASTE.

VOus n'aurez pas encore le titre d'Aſtrologue, mon cher Eraſte, puis-que nous n'avons pû vous aller voir aujourd'hui, quelqu'envie que nous en euſſions: Pour ce qui eſt du titre

titre de Magicien, Philon dit qu'on ne peut vous le disputer après vôtre Lettre d'hier : Il soutient qu'il doit y avoir de la Magie dans vôtre façon de rêver, sans quoi vous n'auriez pû renverser, comme vous le faites, la maxime universellement reçûë &c. Il cherche à se consoler par là d'avoir eu du dessous, comme je lui avois fait attendre. Il fait cependant encore un peu le fier, de ce que vous n'avez pas achevé de resoudre les autres difficultez qu'il vous avoit proposées; mais je le vois d'avance là-dessus battu à plat de coûture; s'il ne falloit pour cela qu'une bonne pluye (soit dit sans vous fâcher) je la souhaiterois de tout mon cœur, j'ai eu trop d'obligation à celle d'hier, pour ne pas préferer en cela, ma satisfaction à la vôtre. Vous voyez, Eraste, que le desinteressement fait du chemin chez moi; si cela n'est pas, vous me saurez du moins quelque gré de me montrer pour ce que je suis, suivant vôtre maxime favorite.

III. LETTRE D'ERASTE A CRITON,

Ecrite de la Campagne.

JE vois bien, mon cher Criton, que vous buttez à me faire mettre en colere tout de bon: Vous me faites toutes les injures à la fois, me manquer de parole, me souhaiter une bonne pluye, & la souhaiter de telle sorte, qu'elle arrive à point nommé; il faut, par parantaise, que vous soiez Astrologue vous même, puis-que vos souhaits sont autant de prédictions; me reduire par là à la nécessité d'écrire malgré moi, pour me débarrasser de ce que j'avois encore à vous dire de mes rêveries; Jugez s'il n'y en a pas plus qu'il ne faut pour perdre patience; mais je ne veux pas me couroucer davantage ici, je me reserve pour la premiere fois que nous nous verrons, vous en seriez quitte à trop bon marché dans une Lettre.

Pour en venir à la suite de mes rêveries,

veries, il faudroit rapeller ici un précis de ce que j'en avois marqué dans ma derniere ; En voici le résultat, si je ne me trompe : Que puis-que la Conscience est reconnuë pour invariable par tous les hommes, dans les cas que nous avons alleguez ; puis-qu'ils la respectent dans les autres, comme un témoignage divin, lors-qu'elle ne choque en rien leurs passions, & qu'ils ne la tiennent pour suspecte, soit en eux-mêmes, soit en autrui, que lors-qu'elle les attaque dans ces mêmes passions ou dans leurs préjugez ; il faut, dis-je, qu'elle soit effectivement invariable en elle même, & que les variations qu'on lui attribuë ne procedent point d'elle, mais de quelque cause étrangere, avec laquelle elle n'a aucun raport. Cela s'explique par la similitude de la Lumiere, qui est en elle même invariable, quoi-que differente dans ses effets, sur les sujets qui lui sont exposez.

S'il falloit donner un bon sens à la Maxime universellement reçûë ; au lieu de dire qu'il faut éclairer la Conscience, l'on diroit ; *Qu'il faut donner lieu à la Conscience d'éclairer, en cherchant*

à

à détruire les obstacles qui s'y oposent.

Dans ce ſens là, l'on ne chargeroit plus la Conſcience, des contrarietez qui ſe trouvent dans les differentes Sectes, dont le monde eſt rempli; puisque ces mêmes contrarietez, ſont une ſuite des obſtacles que chacun aporte chez ſoi, aux lumieres ſimples de la Conſcience, ou aux impreſſions de la verité. Voici une nouvelle difficulté; Si la Conſcience eſt dans tous les hommes un témoignage divin, elle a l'infaillibilité que l'on attribuë à l'Egliſe &c., ſi elle eſt infaillible, ceux qui l'écoutent & qui lui obéïſſent devroient le devenir, on ne voit point que cela arrive; les perſonnes les plus dociles à ſuivre ce que leur Conſcience éxige, ne ſont point à l'abri de l'erreur, il paroit même entr'elles des contrarietez ou des diſſentimens, qui ſemblent être autant de preuves que leur guide n'eſt pas infaillible, ni le même invariablement.

Cette difficulté eſt dans le fond, la même que celle qui regarde la multitude des Sectes, & les contrarietez qu'il y a entr'elles. La Conſcience n'y

a point de part ; C'eſt, au contraire, parce qu'elle n'a pas eu aſſez de lieu dans l'homme, que la confuſion a pris le deſſus.

Pour ce qui eſt des perſonnes dociles à ſuivre ce qu'elles croyent que la conſcience exige d'elles, il eſt vrai qu'elles ne ſont point à l'abri d'erreur, ou de mépris en matiere d'opinions, ou d'idées ſpéculatives, parce que la Conſcience ne commence pas à travailler dans l'homme ſur les idées ou ſur les opinions : Comme des idées ſaines ne ſauroient le rendre eſſentiellement bon, des idées erronnées ne ſauroient le rendre eſſentiellement mauvais : Quel eſt donc le premier & le principal office de la Conſcience ? C'eſt de travailler à rendre l'homme droit envers la verité & envers ſoi-même, d'où reſulte néceſſairement la droiture envers le prochain.

Pour le faire parvenir à cette droiture, la Conſcience commence à lui faire ſentir le faux qu'il y a chez lui, non dans les idées, mais dans la volonté : La volonté a ſur l'homme des influences d'une toute autre nature

que

que les idées : La ſeule volonté ſuffit pour conduire l'homme à tout ce qu'il y a de plus divin, lors-qu'elle eſt droite, comme à ce qu'il y a de plus diabolique, lors qu'elle eſt fauſſe.

La Conſcience, en travaillant à redreſſer la volonté plûtôt que les idées, ne laiſſe pas par là l'homme en proie à l'erreur & à la ſéduction; C'eſt au contraire, par ce moyen qu'elle l'introduit dans le chemin de la verité.

A meſure que la volonté devient droite, elle entre dans un équilibre, qui dépouille l'eſprit des préjugez qui l'offuſquoient, & qui étoient autant d'obſtacles aux impreſſions de la verité: L'on ne parvient pas dans peu de jours à acquerir cet équilibre; il ſe forme imperceptiblement à proportion du progrès que la volonté fait dans la droiture, & la volonté ne devient droite, qu'autant qu'elle ſe livre à tout ce que la Conſcience peut exiger d'elle.

L'obéïſſance à la Conſcience eſt donc la veritable clef de la connoiſſance; c'eſt l'introduction à la verité: Si cette clef eſt en la main de tous les hommes, pourquoi en introduit-elle ſi peu

dans

PHILON.

Je l'ai sentie de telle sorte, mon cher Criton, qu'il me semble n'avoir eu jusques là, aucune idée sur la réalité de la Religion, sur la Conscience & sur la droiture; Ce qu'Eraste nous en avoit dit dans nos promenades, avoit fait très peu d'impression chez moi: Il a falu ses Lettres pour me faire ouvrir les yeux, & me découvrir mon peu de droiture; La derniere sur-tout m'a porté des coups de la derniere force, j'y ai reconnu que je manquois par le point essentiel, & que je n'avois pas encore de la droiture dans le premier degré, puis que je fermois volontairement les yeux à la verité.

CRITON.

Vous ne pensez pas, Philon, que je vai vous feliciter des progrès que vous allez faire dans l'Ecole du maître d'Eraste.

PHILON.

Je mériterois fort d'être raillé à mon tour, mon cher Criton, après vous avoir donné si souvent le coup de langue-là dessus; Je faisois le plaisant

ou

ou l'agréable, mais dans le fond, il y avoit bien de la jalousie dans mon fait; Je n'avois pas un dépit médiocre lors-que je vous voyois donner au but, en cent occasions, où je donnois à gauche.

CRITON.

J'entens remuër quelque chose dans ce Cabinet de charmes; C'est Eraste peut-être, qui se sera allé reposer là pour y réver à son aise.

PHILON.

Allons y sans faire du bruit, afin qu'il ne nous aperçoive pas. J'entens chanter quelqu'un, seroit-ce lui? Entendez-vous ce que l'on chante, Criton?

CRITON.

Chut, laissez-moi écoûter ..... Voulez-vous en savoir les paroles? Les voici:

„Comme nous voyons le Soleil,
„Découvrir les moindres atômes;
„La vérité dans un clin d'œil,
„Nous découvre ce que nous som-
„mes.

PHILON.

Voila qui eſt pour moi, l'on diroit qu'il nous ſait ici.

CRITON.

Il ne nous y ſait point, Philon, vous le verrez par ſa ſurpriſe, gliſſons-nous dans le Cabinet.

CRITON à ERASTE.

Chantez-nous encore une fois la même chanſon, nous voudrions fort l'aprendre.

ERASTE.

C'eſt donc ainſi, Meſſieurs les ingrats, que vous ſurprenez les gens; Vous ne m'avez pas ſeulement donné le tems de reprendre mon air fâché, il eſt trop tard pour compoſer ma mine, & il faut, malgré moi, que je paroiſſe décoleriſé à vos yeux.

PHILON.

Mais tout de bon, Eraſte, ne nous ſaviez-vous point là; J'ai crû que vous aviez choiſi cette chanſon pour moi.

ERASTE.

Je vous y ſavois ſi peu, Philon, que je n'eſperois plus de vous voir en Campagne; je me préparois à vous aller

aller quereller en Ville, où je compte de me rendre demain ; mais à propos, de ma chanson, en quoi je vous prie, trouvez-vous qu'elle vous convienne?

PHILON.

Elle ne me conviens pas moins, Eraste, que le contenu de vos deux dernieres Lettres, ou si vous voulez les réveries, dont vous nous avez fait part.

CRITON.

Si vous saviez, Eraste, l'impression que vos réveries ont faites sur l'esprit de Philon, vous ne me voudriez pas tant de mal, de vous avoir engagé à les mettre par écrit.

ERASTE.

Est-ce pour rire, ou si c'est tout de bon, que vous me parlez sur ce ton-là?

CRITON.

C'est très sérieusement, Eraste, nôtre cher Philon pourra mieux que moi, vous dire ce qui en est; ce que j'ai pû conjecturer sur ce qu'il m'en a dit, est que vos deux dernieres Lettres lui ont fait ouvrir les yeux, sur ce qu'il craignoit d'apercevoir auparavant.

ERASTE.

Je ne m'attendois pas que des ré-

PHILON.

Voila qui eſt pour moi, l'on diroit qu'il nous ſait ici.

CRITON.

Il ne nous y ſait point, Philon, vous le verrez par ſa ſurpriſe, gliſſons-nous dans le Cabinet.

CRITON à ERASTE.

Chantez-nous encore une fois la même chanſon, nous voudrions fort l'aprendre.

ERASTE.

C'eſt donc ainſi, Meſſieurs les ingrats, que vous ſurprenez les gens; Vous ne m'avez pas ſeulement donné le tems de reprendre mon air fâché, il eſt trop tard pour compoſer ma mine, & il faut, malgré moi, que je paroiſſe décoleriſé à vos yeux.

PHILON.

Mais tout de bon, Eraſte, ne nous ſaviez-vous point là; J'ai crû que vous aviez choiſi cette chanſon pour moi.

ERASTE.

Je vous y ſavois ſi peu, Philon, que je n'eſperois plus de vous voir en Campagne; je me préparois à vous

aller

aller quereller en Ville, où je compte de me rendre demain ; mais à propos, de ma chanſon, en quoi je vous prie, trouvez-vous qu'elle vous convienne?

PHILON.

Elle ne me conviens pas moins, Eraſte, que le contenu de vos deux dernieres Lettres, ou ſi vous voulez les réveries, dont vous nous avez fait part.

CRITON.

Si vous ſaviez, Eraſte, l'impreſſion que vos réveries ont faites ſur l'eſprit de Philon, vous ne me voudriez pas tant de mal, de vous avoir engagé à les mettre par écrit.

ERASTE.

Eſt-ce pour rire, ou ſi c'eſt tout de bon, que vous me parlez ſur ce ton-là?

CRITON.

C'eſt très ſérieuſement, Eraſte, nôtre cher Philon pourra mieux que moi, vous dire ce qui en eſt ; ce que j'ai pû conjecturer ſur ce qu'il m'en a dit, eſt que vos deux dernieres Lettres lui ont fait ouvrir les yeux, ſur ce qu'il craignoit d'apercevoir auparavant.

ERASTE.

Je ne m'attendois pas que des ré-

veries puſſent avoir autant de crédit.

PHILON.

Elles en ont eu aſſez pour me déveloper ce que vous aviez dit ſur la Conſcience, dans nos promenades, & que je ne pouvois ou ne voulois pas concevoir. Je diſois ici à Criton, que je n'avois pas un petit dépit, lors-que je voyois qu'il donnoit au but, pendant que je donnois à gauche, & qu'il ſentoit ce que je ne ſentois point, ce n'eſt pas que j'euſſe voulu entrer dans une diſpoſition ſemblable à la ſienne; mais j'étois fâché qu'il y fut, parce que je ne voulois pas qu'il eut cet avantage au-deſſus de moi. N'avez-vous point remarqué, Eraſte, que mes fréquentes félicitations, ſur les progrès qu'il faiſoit, tenoient un peu de l'aigre doux; Je m'en ſervois utilement pour faire diverſion, lors-que la verité me devenoit trop incommode, je trouvois d'abord quelque plaſtron pour m'en garantir, ſur-tout quand il s'agiſſoit de la droiture ou de la ſincerité avec ſoi-même; je ne pouvois ſouffrir cet article-là. Lors-que Criton s'accuſoit de manquer de bonne

Foi,

Foi, il me faisoit tout le chagrin possible; je sentois malgré moi, que c'étoit là où le bas me blessoit; Pour m'en débarrasser, je le justifiois charitablement, & vous m'avez dû trouver bien officieux à cet égard.

ERASTE.

Je devinois assez, mon cher Philon, le principe de cette humeur officieuse; Il suffit d'avoir connu chez soi le monde sage pour découvrir ses menées dans un autre.

PHILON.

A propos du monde sage, savez vous que je souffrois cruellement toutes les fois qu'il revenoit sur la Scene; & d'autant plus que je tâchois de faire bonne mine pour que vous n'en aperçussiez rien: Je m'y trouvois trop bien caracterizé pour ne m'y pas reconnoitre, malgré moi; mais je ne voulois pas me voir, & je voulois encore moins m'avoüer de cette Classe; Criton me mettoit au desespoir, lors qu'il s'en reconnoissoit si ingenûment, cette franchise m'étoit insuportable, autant qu'elle m'auroit plû si elle ne m'avoit pas redargué.

CRITON.

Vous ſaviez aſſez bien vous compoſer, Philon, & perſonne à vous voir, n'auroit jugé que vous duſſiez autant ſouffrir.

ERASTE.

J'en aurois jugé aſſez au juſte, mon cher Criton, & un certain air embaraſſé m'en diſoit d'avantage qu'un air de dépit ou de colére.

PHILON.

J'enviois un air de liberté & d'aiſance où je vous voyois tous les deux je me contrefaiſois de mon mieux pour paroître en cela de niveau avec vous, mais j'avois beau faire, mon aiſance étoit toûjours gênée, je faiſois tout au plus le Gile, & lors que je m'en apercevois, nouveau ſujet de jalouſie que je prenois encore ſoin de bien cacher. Je n'avois pas une petite occupation en prenant à tache de ne pas paroître ce que j'étois & de paroître ce que je n'étois pas. Faut-il s'étonner ſi avec une affaire auſſi ſerieuſe je ne pouvois avoir l'air libre & aiſé.

ERASTE.

Le monde ſage qui veut être le ſinge

ſinge de tout ce qu'il y a de beau & d'aimable, ſait contrefaire une ſorte d'aiſance & de liberté, de naiveté même, quoi que ce ſoit l'opoſé de ſon caractere; mais il n'y a pas moins de difference entre cette aiſance contrefaite & la veritable qu'entre des getons de cuivre & des Louis d'or.

PHILON.

Je conçois que ſi les hommes pouvoient ſe reſoudre à ſe voir eux-mêmes, & à ſe laiſſer voir aux autres tels qu'ils ſont; la liberté, l'aiſance, & la naïveté en réſulteroient naturellement; ce ſeroit une belle choſe de voir ainſi les cœurs à découvert, mais d'un autre côté, ne ſeroit-ce point auſſi une choſe bien horrible?

CRITON.

Jugez, Philon, quelle ſcene ce ſeroit de voir des gens livrez à l'interêt, à l'envie, à l'ambition, tous bouſis d'eux mêmes, ſans parler des vices plus groſſiers, qui ſont plus du reſſort du monde fou.

PHILON.

Ne pourroit-on point dire là-deſſus, qu'il vaut encore mieux que les hom-

mes ſoient maſquez comme ils le ſont, que de joüer dans le monde des rôles auſſi difformes?

E R A S T E.

Ce qui produit la plus grande difformité, c'eſt le maſque dont les hommes ſe couvrent; non-ſeulement par là, ils ont l'art de cacher aux autres ce qu'ils ſont, ils en viennent juſques à ſe cacher à eux-mêmes; par là encore, ils rendent leur mal inguériſſable, auſſi long-tems qu'il demeure inconnu pour eux, ſi les hommes pouvoient en venir à ſe reſoudre de ſe montrer tels qu'ils ſont, quelques difformes qu'ils puiſſent être, le mal étant découvert, ne pourroit pas ſubſiſter long-tems; Ils auroient une trop grande confuſion, & devant les autres & dans eux mêmes, pour ne pas chercher les moyens d'en guerir. La Conſcience n'étant pas étouffée chez eux, par l'hypocriſie & le déguiſement, feroit la clef qui les tireroit de ce Labyrinte.

C R I T O N.

Je comprens, Eraſte, que la ſincerité, à ſe montrer tel que l'on eſt, feroit déja un commencement de droiture,

ture, qui donneroit lieu à la verité de se faire entendre, & par là de tirer l'homme du mal.

ERASTE.

Vous l'avez dit, Criton: Le moindre degré de droiture peut suffire, pour surmonter dans l'homme les penchans les plus corrompus, parce qu'il ne cherche point à se les cacher à soi-même.

PHILON.

Ce que vous dites, Eraste, sur ce premier degré de droiture, dans vôtre derniere Lettre, fut le coup de tonnerre pour moi. Je fus convaincu, que je n'avois pas ce premier degré, puis-que je ne pouvois souffrir les impressions de la verité, lors-qu'elle tendoit à renverser l'estime que je faisois de moi-même: Je sentis alors ce que c'étoit que la Conscience, & d'une maniere qui, jusques-là, m'avoit été inconnuë: Ce que vous en marquiez dans vos Lettres, m'en avoit fait apercevoir quelque chose, mais j'ai trouvé que la plus petite expérience nous en aprenoit davantage là-dessus, que toutes les définitions qu'on en pourroit faire.

CRITON.

Vous ſouvenez-vous, Philon, que dans une de nos premieres Promenades, vous vouliez qu'Eraſte vous donnât des definitions ſur la Conſcience?

PHILON.

J'aimois mieux en entendre la définition, que d'être renvoyé à la mienne: Eraſte me déſoloit, quand il ne m'en vouloit donner aucune.

ERASTE.

Les définitions ſur la Conſcience, ont cela de commode pour bien des gens, qu'ils s'en ſervent à ſe rendre plus ſourds à ce que la leur pourroit leur dicter: La Conſcience eſt d'une nature ſi ſubtile & ſi ſupérieure au raiſonnement, qu'elle échape à toutes les définitions qu'on en veut faire: Ceux qui aiment à chipoter, auront toûjours beau champ ſur cet article; il eſt vrai qu'ils ſe battent avec leur ombre, pendant qu'en ſecret la Conſcience leur reprocheroit leur manque de droiture, s'ils vouloient l'écouter un moment; mais ils ſont charmez de la chercher où elle n'eſt point, pour éviter plus ſûrement d'être à portée de l'entendre.

CRI-

CRITON.

Voyez-vous, Eraste, quelqu'un qui vient à nous en doublant le pas?

ERASTE.

On nous vient chercher pour aller dîner, ne nous faisons pas attendre; nous retrouverons la promenade cette après-dînée, je vous ménerai dans un petit Bois, où il y aura plus d'ombrage qu'ici.

NEUVIEME PROMENADE.

A la Campagne.

Criton. Philon. Eraste.

CRITON.

N'Avez-vous point fait un petit sommeil depuis dîné, Philon?

PHILON.

Si je n'ai pas dormi, mon cher Criton, j'ai rêvé à bien des choses; Je ne sai si l'humeur réveuse est attachée à

la Campagne de N...., ou ſi Eraſte m'a communiqué de la ſienne, mais j'y trouve beaucoup de goût; le ſombre qu'il y a ſous ces Maroniers ſemble y contribuer, & j'y ſerois bien encore demeuré deux heures, ſi vous ne m'en étiez pas venu tirer.

CRITON.

Nous avons ſi fort importuné Eraſte, pour l'engager à nous faire part de ſes réveries, qu'il ſera en droit d'exiger que vous lui faſſiez part des vôtres.

PHILON.

Mes réveries ſont peu intereſſantes pour Eraſte; Elles ne ſont que l'effet de l'impreſſion, que les ſiennes ont fait ſur moi.

ERASTE.

Penſez-vous, Philon, que des réveries qui ſeroient une ſuite ou un effet des miennes, fuſſent peu intereſſantes pour moi? Le bien ou le mal qui peut vous en revenir, ne ſauroit m'être indifferent. Si c'étoit du mal, j'en ſerois très fâché; ſi c'étoit du bien, j'en ſerois fort aiſe, non-ſeulement par un principe d'amitié, mais encore

par

par celui de l'amour propre, qui se félicite d'avoir contribué à l'avantage de ses amis.

PHILON.

Je crois, mon cher Eraste, que l'amour propre n'a plus guere de force chez vous.

ERASTE.

Si vous êtes dans cette idée, mon cher Philon, je dois vous en désabuser: Je ne me suis donné que pour un homme échapé depuis peu du monde sage; & quelle distance n'y a-t-il point de là, à l'état d'un homme, chez qui l'amour propre est sans force ? J'avouë que je ne l'entrevois que dans un éloignement à perte de vûë; Je voudrois même trouver quelque expression plus significative, que celle d'homme échapé du monde sage, elle en diroit trop à le prendre dans un sens rigoureux; si elle dit vrai, dans un sens, c'est seulement en ce que je n'y jouë plus un rôle comme auparavant, que je le connois pour ce qu'il est, & que je fais ce que je puis pour m'en éloigner; mais si la même expression pouvoit faire entendre, que je tiens en-

core

core au monde ſage, & au monde fou, par des racines profondes, des reſtes d'habitudes très difficiles à déraciner, des penchans opoſez au bien, des paſſions encore très vivantes, elle me déſigneroit parfaitement. Vous êtes ſurpris, mon cher Philon, du portrait que je fais de moi; il n'eſt pas moins au naturel, que celui que je vous en faiſois l'autre jour, en qualité d'Acteur du monde ſage; toute la difference qu'il y a entre ces deux portraits, c'eſt que dans l'un, l'on eſt travesti, on cherche à tromper tout le monde, & à ſe tromper ſoi-même, à paroitre ce que l'on n'eſt point, & à ne pas paroitre ce que l'on eſt: Dans l'autre, l'on ne veut en impoſer à perſonne, l'on conſent à ſe voir en laid, & à ſe laiſſer voir de même.

PHILON.

J'ai été ſur le point de vous dire, mon cher Eraſte, que la modeſtie entroit pour beaucoup, dans le portrait que vous faiſiez de vôtre diſpoſition préſente; Mais je me ſuis arrêté tout court, j'ai bien ſenti que vous me donneriez ſur les doigts, comme vous

l'a-

l'aviez déja fait ci-devant ſur ce ſujet ; Je ſens auſſi que ce langage auroit été un effet de mon amour propre ; en vous conſiderant comme beaucoup au deſſus de moi, je n'aurois pas voulu apercevoir au-delà, encore un long chemin à faire.

ERASTE.

Ce que je puis avoir au-deſſus de vous eſt bien peu de choſe, mon cher Philon, la droiture de la volonté où vous me paroiſſez entrer tout de bon, nous mettra bien-tôt de niveau ; Si le chemin eſt long, c'eſt dequoi il ne faut pas nous embaraſſer ; En commençant par les pas qui ſont devant nous, nous ſerons introduits plus loin, & il n'eſt point néceſſaire que nous en voyons le bout.

Une autre difference eſſentielle entre les portraits dont il s'agit ; c'eſt qne dans l'un, l'on a choiſi un point fixe où l'on veut s'arrêter, l'on eſt très content de ſoi & du rôle que l'on jouë ; Dans l'autre, l'on ne s'arrête fixement nulle part, l'on marche toûjours du côté où la Conſcience guide, l'on n'eſt jamais ſatisfait de ſoi, pour

pour en demeurer où l'on eſt.

PHILON.

Vous me dépeignez très-bien Eraſte, dans le premier de ces portraits; J'ai été juſques ici très ſatisfait du rôle que je joüois dans le monde, je ne voyois rien, à ajouter à ma ſageſſe, & j'aurois été bien fâché que l'on m'eût tiré du point fixe ou j'avois résolu de me tenir: Vôtre ſéjour ici, & les converſations que nous avions dans nos promenades, m'ont ſouvent cauſé là-deſſus de ſecrettes inquiétudes; Si j'ai fermé les yeux à la verité, c'eſt parce que je craignois qu'elle ne me conduiſit plus loin que je ne voulois aller; Je trouve par tout le manque de droiture, & que je n'ai été arrêté que par là; Je faiſois cependant, profeſſion d'eſtimer la droiture au-delà de ce qu'on peut dire.

CRITON.

La droiture eſt un principe ſi ſimple & ſi inconteſtable, que tout le monde ſe pique d'en être partiſan: La droiture envers le prochain eſt invariablement eſtimée; L'amour propre y eſt intereſſé, nous ſerions bien ai-

ſes

se que chaçun en agit droitement envers nous, & par la même raison nous nous piquons d'en agir droitement envers les autres; mais on ne connoit absolument point de quel fonds cette droiture doit procéder pour être réelle. La droiture envers la verité & envers soi-même, est entierement ignorée, & par un manque de droiture encore, l'on est bien aise de n'en pas savoir davantage.

ERASTE.

Il est impossible d'être veritablement droit envers le prochain, si l'on ne l'est, auparavant, envers la veririté & envers soi-même: Il n'est pas ordonné d'aimer son prochain plus que soi: Pour ce qui est de la verité, comme c'est elle seule qui peut nous faire discerner ce qui est droit d'avec ce qui ne l'est pas, comment l'écouterons-nous lors-qu'elle parlera pour le prochain, si nous ne l'avons point écoutée lors-qu'elle parloit pour nous mêmes; c'est-à-dire, lors-qu'elle nous reprenoit sur le tort que nous nous faisions?

PHI-

PHILON.

Je connois des gens qui adopteront tout ce que vous venez de dire ſur la droiture, envers la verité, à condition que par la verité vous n'entendiez pas le langage de la Conſcience; Ce terme de conſcience a quelque choſe qui leur fait de la peine.

ERASTE.

J'en comprens la raiſon, mon cher Philon, c'eſt parce que cette expreſſion de la conſcience, les renvoye trop au-dedans d'eux mêmes; au lieu que le terme de verité plus vague, leur laiſſe croire, que ce ſont des veritez qu'ils peuvent tirer du dehors, ou aprendre par le raiſonnement. La Conſcience eſt chez ces gens-là, tenuë pour imbecile, comme je le diſois dans une de mes Lettres. Je voudrois bien leur demander s'ils ont une Conſcience; Ils me demanderoient pour qui je les prens, de mettre la choſe en doute; Si vous en avez une, leur dirois-je encore; Eſt-elle droite ou fauſſe, veritable ou menſongere? Elle eſt droite & veritable, répondroient-ils: Si elle eſt droite & véritable, repliquerois-

je,

je, pourquoi ne voulez-vous pas convenir, que le langage de la Conſcience & celui de la Verité, n'eſt qu'une même choſe ?

PHILON.

Qu'ils ſe tirent de ce détroit, s'ils le peuvent.

CRITON.

Il ne faudroit, pour les achever, que leur faire voir ce qu'en a dit Eraſte, dans ſes Lettres ou dans ſes rêveries, ſur la regle invariable, qui doit tout redreſſer, ſans pouvoir être redreſſée.

PHILON.

Un des endroits qui m'a paru propre à faire ouvrir les yeux à des gens raiſonnables, eſt la queſtion qu'Eraſte y fait ſur l'uſage ou la deſtination de la Conſcience, ſi elle doit être au-deſſus du raiſonnement ou au-deſſous, ou marcher à côté comme ſon égale. La comparaiſon du Prince mineur, & du Regent qui vient enſuite, ſert à mettre là-deſſus la verité dans un grand jour.

ERASTE.

Penſez-vous, Philon, que d'habiles raiſonneurs, ne puſſent pas ſe tirer de

tous

tous ces détroits? Ils trouveroient assez de subterfuges pour cela, je n'en suis pas en peine pour eux: Je vous faisois remarquer ce matin, que ceux qui aiment à chipoter, ne craignent gueres les définitions les plus justes que l'on peut faire sur la Conscience; à force de contester sur la définition, ils se mettent toûjours plus hors de portée d'entendre les décisions de la leur, ils arrivent par là à leur but; c'est tout ce qu'ils prétendent.

CRITON.

Sur ce que vous nous avez dit ce matin, que la Conscience est au-dessus de toute définition, je pense que par là encore, elle a du rapport avec la lumiere: Toutes les définitions que l'on peut faire de la lumiere, ne sauroient en donner aucune idée; définissez-la à un aveugle, il ne la connoitra pas mieux par là; définissez-la à un païsan qui a de bon yeux, vous n'ajoûterez rien à l'idée ou au sentiment qu'il en a.

PHILON.

Voila qui revient à ce que dit Eraste dans une de ses Lettres; les obstacles

tacles à la lumiere sont dans l'homme, c'est sur l'homme qu'il faudroit travailler pour détruire les obstacles, qui empêchent la verité de pénétrer jusques à lui.

CRITON.

Je pense, mon cher Eraste, qu'il faut que ces obstacles soient terribles dans tous les hommes, puis qu'il y en a si peu chez qui la verité ait entrée. Les trois quarts & demi des hommes & plus, sont livrez à l'erreur, à la superstition, & aux opinions les plus extravagantes: Le petit nombre d'hommes, qui sont plus à portée de connoitre la verité, (je parle des Chrêtiens) sont livrez à leurs passions, aveuglez par leurs préjugez & par la présomption où ils sont d'être fort clairvoyans: L'on ne sauroit dire de quel côté les obstacles sont les plus difficiles à détruire, ni par quel moyen l'on en pourroit venir à bout: J'ai beau me dire à moi-même, que la droiture de la volonté, & l'obéïssance à la Conscience, suffisent pour cela, il me semble que l'experience le dément chez nombre de Payens, qui ont paru

droits, ſans que la Conſcience les ait tiré de l'erreur.

PHILON.

L'on voit la même choſe dans pluſieurs Chrêtiens, chez qui la Conſcience paroît très délicate, ſans qu'elle les tire pour cela de la ſuperſtition.

ERASTE.

Ce que vous veniez de dire, mon cher Criton, renferme deux queſtions: La premiere; Quels ſont les obſtacles les plus difficiles à détruire; La ſeconde, s'il eſt poſſible que la droiture de la volonté, & l'obéïſſance à la Conſcience, ſuffiſent pour cela.

Diſtinguons je vous prie, deux ſortes d'obſtacles; les uns volontaires, & les autres involontaires; Je parle ici de tous les hommes indifferemment, Chrêtiens ou Payens.

Je dis que la droiture de la volonté & l'obéïſſance à la Conſcience, ſuffiſent parfaitement, & même infailliblement pour détruire les obſtacles volontaires; que pour les involontaires ils peuvent être plus ou moins ſurmontez par le même moyen, ſelon que certaines circonſtances, ſont plus ou moins avantageuſes. PHI-

PHILON.

Si je n'avois pas l'esprit un peu épais, mon cher Eraste, je vous entendrois à demi mot, sans autre explication, mais il faut que je m'execute ici, & que je vous prie d'éclaircir ce que vous venez de dire, par quelques exemples.

ERASTE.

Voyons d'abord ce que sont les obstacles involontaires; Ce sont ceux que nous n'avons pû prévenir ou empêcher, que les hommes ont formez chez nous, sans nôtre consentement, avant que nous ayons eu le moyen de nous en garantir: Telles sont les fausses idées sur la Religion, les opinions extravagantes & superstitieuses, que l'on forge dans la tête des jeunes gens, avant qu'ils ayent eu le tems d'y consentir.

Tels sont encore les mauvais exemples de gens corrompus, joint à leurs maximes pernicieuses, qui s'insinuent dans de jeunes cœurs avant qu'ils ayent pû s'en défier; Cette derniere sorte d'obstacles, qui sont d'abord involontaires, peuvent devenir volontaires dans la suite.

PHI-

PHILON.

Je comprens fort bien à present en quoi consistent les obstacles involontaires; J'ai de la pénétration, comme vous le voyez, Eraste, mais je crains que vous ne perdiez bien-tôt cette idée de moi, si je vous demande en quoi consistent les obstacles volontaires.

CRITON.

Je me sens assez d'habileté, Philon, pour vous répondre là-dessus; Que les obstacles volontaires sont ceux qui dépendent de la volonté.

PHILON.

Il falloit un Philosophe tel que Criton, pour me démontrer fort à propos, que rien ne ressemble mieux au blanc, que la blancheur.

ERASTE.

Il faut avoüer que les obstacles volontaires, sont plus aisez à sentir qu'à définir, à moins qu'on ne voulut se contenter de la définition que Criton vient de nous en donner; Toute risible qu'elle est, nous ne laisserons pas d'en tirer parti, & cela, en considerant quels sont les obstacles qui dépendent de la volonté.

CRITON.

Vous voyez, Philon, qu'Eraste fait donner un prix à ce que vous méprisez le plus.

ERASTE.

Une des premieres choses qui dépendent de la volonté, c'est d'écouter les remors de la Conscience, ou de les étouffer ; si la volonté prend le premier parti, elle entre par là dans un commencement de droiture, ce qui est une introduction à tout bien ; si c'est dans le dernier, elle entre dans le faux, ce qui est un commencement de tout mal.

Si la volonté est entrée une fois dans le premier degré de la droiture, il dépend d'elle d'aller plus loin dans le même chemin, & d'être apellée du premier degré au second, du second à un troisieme, & cela à l'infini, aussi long-tems qu'elle ne s'en détournera point. Cela n'est pas difficile à concevoir. Peut-on douter qu'il ne dépende de ma volonté d'éviter tout mal volontaire, & d'obeïr en cela à ce que ma conscience exige? Or la conscience n'exige rien qui ne soit possible, &

ne nous fait jamais de reproches, que ſur ce qu'il a dépendu de nous d'éviter; ſupoſé donc que je me livre de bonne foi à ſa direction, ſoit pour renoncer à tout ce qu'elle pourra m'interdire, ſoit pour exécuter tout ce qu'elle pourra exiger de moi, ne voila-t-il pas les obſtacles volontaires enlevez ou détruits, & ne demeure-t-il pas inconteſtable comme je l'ai avancé, que la droiture de la volonté & l'obeïſſance à la conſcience, ſuffiſent parfaitement pour détruire tous les obſtacles volontaires.

PHILON.

Ce que vous venez de dire, mon cher Eraſte, eſt évident à l'égard des choſes de pratique: Si ma conſcience n'exige jamais que ce qui eſt poſſible, il dépend aſſurément de moi de lui obeïr; mais à l'égard des veritez ſpéculatives, (je parle des plus importantes) la Conſcience y conduit-elle auſſi directement, & ſuffit-elle pour détruire les obſtacles qui s'y opoſent?

ERASTE.

Pour répondre à cette derniere queſtion, mon cher Philon, il faudroit

bien des *Distingo*; Il faudroit d'abord savoir ce que vous apellez *Veritez importantes*, & si les obstacles qui s'oposent à ce qu'elles soient reçûës, sont volontaires ou involontaires.

PHILON.

Par les veritez importantes, j'entens celles qui nous sont revelées dans l'Evangile, sur la venuë de Jesus-Christ, sa Vie, sa Mort, sa Resurrection, & autres de même nature: Il paroit que la Conscience n'y a point amené une infinité d'hommes; Telle est la multitude des Payens, & de nos jours, les Juifs & les Mahométans, sans parler du grand nombre d'entre les Chrétiens qui défigurent l'Evangile, par les opinions erronées qu'ils prétendent y avoir puisées: Pour ce qui est des obstacles qui s'oposent à l'établissement de la verité, parmi ces differens peuples, je n'ai pas assez examiné dans quelle classe il les falloit ranger, pour en pouvoir décider.

ERASTE.

Vous souvenez-vous, mon cher Philon, que vous m'avez dit, il n'y a pas demi heure, que vous compre-

niez fort bien la nature des obſtacles involontaires, ſur le détail que je vous en avois fait?

PHILON.

Si je m'en ſouviens, Eraſte.

ERASTE.

Ne trouvez-vous donc pas que les differens peuples, dont vous venez de parler, ſont environnez d'obſtacles involontaires, tels que je vous les ai décrits, qu'ils s'y trouvent placez avant d'avoir pû s'en défier, & par conſequent s'en défendre: Prenons un Juif, par exemple, avant qu'il ſache preſque parler, on lui inſpire d'un côté une horreur extrême contre les Chrétiens, & de l'autre, une obeïſſance aveugle à tout ce que ſes Parens lui enſeignent ſur la Religion. Il en eſt de même chez les Turcs, & ce qu'il y a de plus ſurprenant, les Chrêtiens eux-mêmes en ſont logez là, par raport aux differens Partis ou Religions, dont ils font profeſſion: Ceux-là ſur-tout, chez qui l'on ſe pique d'infaillibilité, ſe trouvent environnez d'obſtacles, non-ſeulement involontaires, mais preſques invincibles, inſurmontables par raport

à la connoiſſance de certaines veritez.

PHILON.

Je ſens parfaitement, Eraſte, que tous ces differens Ordres d'hommes, ne peuvent être coupables des obſtacles, au milieu deſquels ils ſe ſont trouvez placez en naiſſant, & que l'on a formé chez eux ſans leur conſentement.

ERASTE.

Dites-moi, je vous prie, mon cher Philon, la conſcience reproche-t-elle aux hommes des choſes dont ils ne ſont point coupables, & qui n'ont point dépendu d'eux?

PHILON.

Belle demande, cela ſeroit injuſte.

ERASTE.

Voila pourquoi la Conſcience, chez un Juif ou chez un Mahométan, ne leur reproche point d'être Juif ou Mahométan, non plus que les exercices de Religion qu'ils font en cette qualité. Diſons-en de même d'un Chrétien de bonne foi, qui ſeroit imbû dès l'enfance, des préjugez de la Secte infaillible: La conſcience ne lui reproche rien là-deſſus, ni ſur les pratiques ſuperſtitieuſes, qui en peuvent réſulter;

A plus forte raiſon en peut-on faire l'aplication à un Payen, en un mot, à tous les Peuples que l'on apelle idolâtres, & qui ont été le moins à portée de connoitre la verité.

CRITON.

Voila le dénouëment de la difficulté que j'ai faite tantôt, ſur ce que la droiture de la volonté n'a pas été ſuffiſante, chez pluſieurs Payens très reſpectables, pour les tirer de l'erreur.

PHILON.

Il faut que vous me donniez ici, Eraſte, l'éclairciſſement d'une choſe que vous avez avancée tantôt, ſurquoi je vous ai dit, que j'avois l'eſprit un peu épais; Il s'agiſſoit des obſtacles volontaires & des involontaires: Après avoir dit, que la droiture de la volonté & l'obeïſſance à la Conſcience, ſuffiſoient, pour ſurmonter les obſtacles volontaires, vous avez dit, que par le même moyen, l'on pouvoit auſſi ſurmonter plus ou moins les involontaires, ſelon que certaines circonſtances étoient plus ou moins avantageuſes: Je comprens très bien le premier article, mais je vous prie de me déveloper le ſecond.

ERAS-

ERASTE.

Suposons un Juif, par exemple, chez qui la volonté soit bien droite, & qui obeïsse fidellement à sa Conscience, dans les choses qui sont de pratique; cette docilité le conduira insensiblement à se mieux connoitre; s'il se connoit, il commencera à se défier de soi, à sentir qu'il est capable de préjugez & d'entêtement, par raport à la Religion; dès qu'il se connoitra dans ce point de vuë, il sera en garde contre tout ce qui lui pourroit venir de là, contre le Christianisme; sur cela, il se déterminera à entrer dans une disposition impartiale, à l'égard de la verité, pour la recevoir de quelque côté qu'elle lui vienne; il se resoudra même à mettre en doute, si elle ne seroit point dans le Christianisme, & il en viendra de là, jusques à prendre la résolution de l'embrasser, suposé que la verité s'y trouve, quoi-qu'il lui en puisse coûter; Jusques ici, nous voyons dans ce Juif, que la droiture de la volonté & l'obeïssance à la Conscience, sont venuës à bout de détruire chez lui, les obstacles volontaires, à l'établissement

de la verité ; Il eſt mis par là dans cet équilibre, qui rend l'ame diſpoſée à en recevoir toutes les impreſſions, de quelque part qu'elles lui viennent: Dites-moi, je vous prie, à cette heure, mon cher Philon, trouvez-vous que l'on ſoit fort éloigné de la verité, lors-qu'on en eſt venu là, encore que l'on ignore les Circonſtances particulieres, qui nous ſont revelées dans l'Evangile, ſur la Vie, la Mort & la Reſurrection de Jeſus-Chriſt ; & ſupoſé que le même même Juif vint à mourir dans une diſpoſition auſſi droite, avant d'avoir pû s'éclaircir aſſez à fond de la verité, pour embraſſer le Chriſtianiſme, penſez-vous, dis-je, que pour cela ſeul, ſon ſort en fut plus malheureux au ſortir de la vie ?

PHILON.

J'en ſuis bien éloigné, mon cher Eraſte ; Il ne ſauroit être coupable de ce qui n'a pas dépendu de lui ; mais ſupoſé que le même Juif vêcut encore pluſieurs années, ne ſeroit-il pas conduit infailliblement par la droiture de ſa diſpoſition à embraſſer le Chriſtianiſme ?

ERAS-

ERASTE.

Pas infailliblement, mon cher Philon, cela dépendroit des circonstances plus ou moins avantageuses, où il pourroit se rencontrer : C'est ce que que je vous disois tantôt, & que vous aviez de la peine à concevoir; Je vous l'expliquerai à présent; il faudroit pour cela, au lieu d'un Juif en supposer deux, dans une égale disposition de droiture par raport à la vérité.

PHILON.

Je voudrois bien pouvoir suposer, mon cher Eraste, qu'il est encore assez à bonne heure, pour entendre la suite de vôtre Dissertation, sans risquer d'être enfermez hors de la Ville, mais il me semble que la retraite nous talonne, & que nous n'avons pas un moment à perdre.

CRITON.

Vous avez bien fait d'en avertir, Philon, car je crois que j'en aurois couru le risque, plûtôt que de vous interrompre l'un ou l'autre.

PHILON.

Jugez s'il m'en a coûté pour cela, Criton; Il me semble que je suis com-

me ces Ecoliers, qui laiſſent à la Maiſon la moitié de leur déjeûné, pour n'avoir pas eu le tems de l'achever: J'eſpere qu'il viendra quelque bon remors à Eraſte, qui l'obligera à m'envoyer le reſte du mien.

ERASTE.

Je vous le porterai plûtôt, mon cher Philon, puis-que c'eſt demain que je dois retourner en Ville.

DIXIEME PROMENADE.

En Ville.

Criton. Philon. Eraſte.

CRITON à ERASTE.

VOila qui s'apelle être homme de parole.

PHILON.

Si Eraſte eût été vindicatif, il auroit pû nous rendre le change, en nous renvoyant tous les jours au lendemain.

ERASTE.

J'en aurois été puni le premier, mon cher Philon, quelqu'inclination que j'aye pour la campagne, je n'aurois pas voulu y passer le peu de jours qui me restent, pour voir mes amis.

CRITON.

Ce peu de jours ne pourroient-ils point être prolongez en leur faveur?

ERASTE.

Il ne tiendra pas à moi, mon cher Criton, mais n'en parlons plus, je vous en prie; Je ne suis point Stoïcien du tout, je pourrois me laisser attendrir, & cela ne feroit pas un bel effet à la promenade.

PHILON.

Pour éviter l'attendrissement, Eraste, il faut que je vous demande, ce que vous avez fait de nôtre Juif, ou plûtôt des deux que vous aviez commencé à faire venir sur la Scene.

ERASTE.

Ils seront de la promenade si vous le voulez, Philon, je vai vous les tirer de ma poche, ou je les mis hier au soir.

Ici Eraste tire de sa poche un papier, qu'il remet à Philon qui le lit bas.

CRITON.

Comme vous y allez, Eraste, de mettre ces pauvres Juifs dans une aussi étroite prison!

ERASTE.

Après que vous futes partis, je m'aperçus qu'ils me suivoient par tout, & ils se rendirent si fort importuns, que je fus obligé d'avoir recours à cet expedient pour m'en débarasser.

CRITON.

Si l'on pouvoit se débarasser de même de tous les importuns! Mais il y en a peu qui soient d'humeur de se laisser ainsi empocher.

PHILON.

Je serois fort d'humeur, mon cher Criton, de vous mettre un petit baillon, pour vous engager à vous taire; vous êtes cause que je ne comprends rien à ce que je lis.

CRITON.

C'est un peu pour vous punir, Philon, de ce que vous gardez tout pour vous; si vous aviez commencé à lire haut, personne ne vous auroit interrompu.

PHILON.

Je ne saurois lire haut en marchant,

Cri-

Criton, allons nous asseoir sur ce gazon, & je ferai l'office d'ami Lecteur.

CRITON.

Voila un expedient qui nous mettra d'accord; Je m'offre d'être vôtre suffragant, si-tôt que vous serez las.

PHILON.

Il n'y aura pas de la lecture pour deux, je vai commencer.

„Pour découvrir plus aisément comment la droiture de la volonté & l'obéïssance à la Conscience, peuvent „conduire plus ou moins à la connoissance distincte de certaines veritez, „selon les circonstances plus ou moins „avantageuses où l'on se trouve, j'ai „dit qu'il falloit suposer deux Juifs au „lieu d'un, & les suposer tous deux „dans le même degré de droiture & „de fidelité à obéïr à leur Conscience: Les voila, quant à la volonté, „dans un entier équilibre par raport „à la verité; S'il y a encore quelques „obstacles chez eux qui s'oposent à „ses impressions, la volonté n'y a point „de part, ces obstacles viennent de „plus loin, comme nous l'avons dit

„tantôt, ils y ont été formez avant „qu'on ait pû s'en défier.

„Voyons présentement comment „des circonstances differentes, peuvent „concourir à mettre dans un point de „vûë different (par raport aux opi-„nions) deux personnes si égales dans „le fond de leurs dispositions.

„Il faut d'abord placer nos deux „Juifs en differents Pays, quoi que „tous deux à portée de connoître des „Chrêtiens, & de les entendre sur la „Religion: Pour les mieux distinguer, „l'un s'apellera Joseph, & l'autre Ben-„jamin: Tous deux en seront venus „jusques à vouloir mettre en doute, „si la verité ne seroit point parmi eux; „Les voila donc chacun de leur côté, „occupez à chercher des Chrêtiens „capables de les en éclaircir.

„Joseph se rencontre dans un Pays „(*la Hollande*) où les Chrétiens sont „devisez en plusieurs Sectes, Catho-„liques Romains, Calvinistes, Luthe-„riens, Grecs, Anabaptistes; il est „à portée d'en faire l'examen & de „se déterminer pour le vrai où qu'il „soit.

Ben-

„Benjamin n'eſt pas à portée de „faire le même examen; l'on ne ſouf-„fre dans le Pays (*Avignon*) où il „eſt qu'une ſeule Secte d'entre les „Chrêtiens; ſa ſituation paroit bien „moins avantageuſe que celle de Jo-„ſeph; Après avoir examiné de tous „côtez la Doctrine & la conduite de „ſemblables Chrêtiens, il en a plus „d'éloignement que jamais, & il con-„clut que ſi les Chrêtiens, qu'il ne „connoît pas, ne valent pas davan-„tage, la verité n'eſt point chez eux. „Il ſuſpend cependant ſon jugement, „& il ſe propoſe de voyager pour „s'inſtruire du fond des choſes.

„Revenons à Joſeph; ſans ſortir de „ſon Pays il parcourt les differentes „Sectes de Chrêtiens; il s'adreſſe pour „cela ſucceſſivement aux Docteurs de „chaque Secte.

„Il rencontre des gens bien plus „empreſſez à relever, en particulier, „l'excellence de leur Secte ſur celle „des autres, qu'à faire connoître l'ex-„cellence du Chriſtianiſme en géneral. „Ce qui l'embaraſſe le plus, c'eſt que „chaque Secte ſe vante d'être dépoſi-

taire

„taire de la pure verité à l'exclusion
„de toutes les autres.

„Il trouve chez les Docteurs de
„chaque Secte un esprit partial, de-
„cisif, & passionné, contre tous les
„autres partis; ceux de la Secte in-
„faillible sur-tout, le rebutent à pro-
„portion des efforts qu'ils font, pour
„l'attirer de leur côté.

„Des Ecclesiastiques, il va aux
„Laïques ou Seculiers: Il trouve des
„esprits imbus & revêtus des mêmes
„préjugez que les Docteurs, des gens
„chez qui la Religion n'a de place que
„dans la memoire, ou dans les démons-
„trations exterieures, auxquelles ils
„donnent le nom de culte, chez qui
„la Conscience n'est guére connuë que
„de nom, ou par l'usage qu'ils savent
„tirer de celle d'autrui; gens qui
„sont, en un mot, idolâtres d'eux-
„mêmes, leur centre & leur dernie-
„re fin.

„Voila nôtre pauvre Joseph tou-
„jours plus embarassé; le fond de droi-
„ture qui est chez lui, lui fait sentir
„chez les Chrêtiens de nom, un faux,
„qui l'en éloigne d'avantage à mesure
qu'il

„qu'il les connoit mieux. Il ne se „rebute pas encore : Il se réduit à su„poser que la Religion des Chrêtiens „est differente de leur pratique ; tout „ce qui l'embarasse c'est la division & „l'oposition des partis. Des seculiers „il retourne aux Docteurs, il leur „propose un expedient pour s'éclair„cir à fond de la verité ; C'est de s'ac„corder entr'eux sur ce qui fait l'es„sentiel de la Religion, de le lui mon„trer d'une maniere simple & précise, „sans exiger qu'il se qualifie d'un nom „de Secte ou de parti, plûtôt que d'un „autre, ni qu'il en embrasse les opi„nions particulieres. La proposition „est trouvée raisonnable ; on prend „jour pour cela. Les Docteurs de „chaque Secte choisissent d'entr'eux „ceux qu'ils regardent comme les plus „habiles, voila qui forme une espéce „de Sinode : Le Juif ne demande point „d'y être admis, il se contente d'en „aprendre le resultat ; voici comment „les choses se passent : D'abord gran„de civilité & politesse entre Messieurs „les Docteurs ; ils se promettent mu„tuellement de ceder, chacun de son

cô-

„côté, quelque chofe à l'interêt com-
„mun du Chriftianifme : Il ne s'agit
„pas feulement ici de la converfion
„d'un Juif feul, mais de celle d'une
„infinité d'autres, que l'exemple de
„celui-ci peut entraîner ; c'en eft af-
„fez pour les engager à faire de grands
„efforts.

„Ils commencent par difcuter les
„points fondamentaux ou les articles
„du Simbole, furquoi ils n'ont pas de
„peine à s'accorder ; ils s'accordent
„de même à reconnoître l'Ecriture
„pour Divine. Jufques ici les voilà
„uniformes, quelcun agite là-deffus,
„s'il ne faudroit point s'arrêter là, &
„préfenter au Juif la Religion Chrê-
„tienne d'une maniere fimple & vaf-
„te en même temps, fans l'embaraffer
„des fens particuliers, que chaque
„parti prétend trouver dans l'Ecritu-
„re Sainte : La propofition eft fifflée
„unanimement, la chofe eft felon eux
„impraticable, fujette à mille incon-
„veniens. Quel Chrêtien feroit-ce,
„après tout, qu'un homme qui ne fe-
„roit point décidé d'avance par les Doc-
„teurs, fur le vrai fens de l'Ecriture,
qui

„qui ſe contenteroit d'être Chrêtien „en géneral, ſans ſe ranger dans au- „cune Religion en particulier, & par „conſequent, ſans en faire des actes „publics: Un Chrêtien de cette ſor- „te ſeroit un homme ſans Religion, „& l'on n'ignore pas combien l'indif- „ference des Religions, pour ne pas „dire de Sectes, eſt une choſe perni- „cieuſe: De là on conclut d'un com- „mun accord, qu'il faut que le Juif, „en embraſſant le Chriſtianiſme, em- „braſſe auſſi une Religion particulie- „re, qu'il ſe range d'un côté ou de „l'autre, en un mot, qu'il faut qu'il „ait une Religion.

„Les voila encore uniformes, il ne „leur reſte plus qu'un point à débrouil- „ler ou à décider, ſavoir laquelle des „Religions eſt la veritable, laquelle „eſt la plus propre à conduire au Sa- „lut, en un mot, laquelle eſt la plus „conforme à l'Evangile & à la Doc- „trine Apoſtolique.

„C'eſt là le point difficile; plus on „fait d'effort pour le débrouiller, plus „il s'embrouille: après cinq ou ſix „heures de diſcution ſur ce ſeul point,

cha-

„chacnn se retrouve à la même place;
„chacun prétend que sa Religion est
„la seule ou l'Erreur n'a point gagné
„le dessus, & où l'on enseigne la Ve-
„rité Evangelique dans toute sa pureté.

„Joseph impatiente d'aprendre la
„Conclusion des Docteurs; Il est in-
„troduit dans l'Assemblée; On lui dé-
„clare comment les choses se sont pas-
„sées; Que l'on a été parfaitement
„d'accord sur tous les points, excep-
„té sur le dernier, qui regarde le par-
„ti qu'il doit prendre; que sur cet ar-
„ticle seul les sentimens ont été divi-
„sez: Sur cela les Moderateurs ou les
„Doyens de chaque parti, font l'un
„après l'autre, devant Joseph, l'apo-
„logie de leur Secte: Chacun soutient
„que la sienne mérite seule de porter
„le titre de Religion, que toutes les
„autres ne sont que des Sectes où la
„verité est falcifiée, & renduë mécon-
„noissable: Des langages si oposez,
„rendent Joseph tout interdit, il gar-
„de quelque tems le silence; il se ra-
„pelle ce qu'il à lû dans l'Histoire de
„Moïse sur la Tour de Babel, & la
„confusion du langage des bâtisseurs.

„Ce

„Ce silence fait esperer aux Docteurs „de chaque Secte, qu'il se détermine „pour la sienne; ils impatientent de „l'entendre prononcer chacun en sa „faveur; Joseph décide enfin, il tran-„che le nœud gordien, en déclarant, „qu'il attendra pour devenir Chrêtien, „que la confusion des langages ait ces-„sé parmi eux, & principalement par-„mi les Conducteurs; Que la verité „étant, une ne sauroit être dissembla-„ble à elle même; Que si les Chrê-„tiens sont effectivement le peuple de „Dieu, l'on doit attendre que tôt ou „tard il leur suscitera des Guides, qui „ne seront pas oposez les uns aux au-„tres; Que la conduite de Dieu sur „les anciens Israëlites en est une preu-„ve; que si-tôt qu'il verra le chemin „aplani, & les Guides d'accord en-„tr'eux y marcher les premiers, il se „mettra volontiers à la suite, puis-que „rien ne l'éloigne du Christianisme, que „la division qu'il voit entre les Chrê-„tiens.

„Joseph se retire là-dessus sans at-„tendre d'autre replique, & ne ren-„contrant point jusques à sa mort de „Chrê-

„Chrêtiens d'une autre trempe que „ceux - là, il conserve le nom de Juif, „& cache sous cette aparence si mé- „prisable aux yeux des Chrêtiens de „nom, l'interieur d'un veritable Chrê- „tien, ou la disposion qui en fait l'es- „sentiel.

ERASTE.

N'êtes-vous point fatigué, Philon, l'article de Joseph est un peu long.

CRITON.

Laïssez-moi lire celui de Benjamin, j'impatiente de voir quel rôle il va joüer; celui de Joseph m'a beaucoup plû dans son genre.

PHILON.

Il laisse entrevoir, en plusieurs endroits, plus de choses qu'il n'en exprime; il y auroit là dequoi rêver long-tems: Si je suivois mon goût, je réserverois pour demain l'article de Benjamin.

CRITON.

Je ne suis pas si patient que vous, Philon, j'ai trop d'empressement à voir la suite, pour que je puisse m'y resoudre; donnez-moi le papier, je lirai

bas, ſi vous aimez mieux réver que d'entendre lire.

PHILON.

Liſez haut ſeulement, Criton, je retrouverai enſuite du tems pour réver.

Criton lit.

„Nous avons laiſſé Benjamin, dans „le deſſein de voyager, pour connoi-„tre, par lui-même, les differentes „Sectes de Chrêtiens: Il ſe met effec-„tivement en chemin, parcourt diver-„ſes Villes, Academies, Univerſitez. „Il remarque d'abord en géneral, que „tous les Chrêtiens, de quelque Secte „qu'ils puiſſent être, ſont très unifor-„mes dans un point; Ce point eſt l'a-„mour des richeſſes, le déſir inſatia-„ble d'amaſſer; à cet égard, ils ſont „plus Juifs que les Juifs mêmes: Ben-„jamin ne peut aſſez s'étonner de voir „des hommes, qui reconnoiſſent pour „leur Roi un Jeſus de Nazaret fils de „charpentier, pauvre, & abject joüer „de tout leur reſte, pour s'élever, s'en-„richir, en un mot, pour être ſon An-„tipode dans ce monde.

„Il trouve le même eſprit génerale-„ment répandu chez les Eccleſiaſti-

„ques

„ques de quelques Sectes qu'ils ſoient;
„à cet égard, ils ne lui paroiſſent pas
„moins l'antipode des Pêcheurs ou des
„Apôtres, que le commun des Chrê-
„tiens l'eſt de Jeſus.

„Il ſe demande à lui-même, pour-
„quoi des hommes ſi uniformes dans
„le fond, dont les inclinations ſont ſi
„préciſement les mêmes, ſe diviſent &
„ſe chamaillent pour des opinions,
„dont la difference ne gît ou n'eſt con-
„ſiderable que dans l'imagination; Il
„eſt tenté de leur dire, qu'ils ſont
„plus d'accord qu'ils ne ſe le figurent;
„qu'au lieu d'être diviſez en pluſieurs
„Sectes ou Religions, ils ſont tous
„de la même, ils n'en ont qu'une, ce
„qu'il y a de remarquable, c'eſt qu'ils
„en ſont du fond du cœur, ils n'en
„font point les actes par grimace ou
„par acquit: Cette Religion a une in-
„fluence univerſelle ſur tous leurs ſenti-
„mens, & ſur toute leur conduite,
„lors même qu'ils n'y penſent pas;
„ſans y faire de reflexion, ils en ac-
„compliſſent les préceptes.

„Benjamin ayant cette idée du pou-
„voir que la Religion doit avoir ſur
„l'hom-

„l'homme entier, ne peut reconnoi-
„tre, chez les Chrêtiens en géneral,
„qu'une ſeule Religion, la même qui
„regne également ſur tous les hom-
„mes corrompus, qu'ils ſoient Payens,
„Juifs ou Mahométans; & qui n'eſt
„autre dans le fond que l'amour ido-
„lâtre de ſoi-même, diviſé en autant
„de branches, que les hommes ont de
„paſſions & d'inclinations vicieuſes:
„Benjamin ne cherchoit pas une telle
„Religion parmi les Chrêtiens, il y
„cherchoit le Chriſtianiſme, pouvoit-
„il le chercher ailleurs? Qu'eſt-ce
„donc que le Chriſtianiſme, dit-il en
„lui-même, où faut-il aller pour le
„trouver, ne ſeroit-il que dans l'E-
„vangile & dans la memoire des Chrê-
„tiens?

„Là-deſſus il ſe propoſe d'enten-
„dre de nouveau, les plus célebres
„de leurs Docteurs; il s'adreſſe ſuc-
„ceſſivement à pluſieurs, & de diffe-
„rentes Sectes: Chacun en particulier
„lui dépeint le Chriſtianiſme, ſous une
„ſi belle idée, que Benjamin répond
„là-deſſus, que ſur ce pied-là il n'y a
„point de Chrêtiens: Un d'entr'eux

„reconnoit qu'il n'est que trop vrai ; „à qui donc prêchez-vous, lui demande le Juif? à des Chrêtiens en apparence, répond le Docteur, mais pour „la géneralité, à des Payens en effet.

„De là Benjamin conclut, qu'il vaut „mieux pour lui demeurer Juif, avec „de la droiture & de la crainte de „Dieu, que d'entrer dans une Societé „où chacun fait se travestir, pour paroitre ce qu'il n'est point, & pour „ne point paroitre ce qu'il est.

„Le voila resolu à s'en retourner „dans son Païs ; Il n'a plus rien à chercher parmi les Chrêtiens, il en a „parcouru les differentes Sectes, il a „entendu les plus célebres de leurs „Docteurs ; Il n'a trouvé chez eux „rien de droit ni de simple ; c'en est „assez pour le rebuter : Il se met en „chemin, il rencontre dans l'Hôtellerie une troupe de Chrêtiens, qui l'entreprennent sur la Religion, un seul „garde le silence ; Benjamin le regarde attentivement, & trouve dans sa „phisionomie quelque chose qui lui revient ; il se debarrasse des autres, & „s'accoste de celui-ci : Il lui demande s'il

„s'il n'eſt pas Chrêtien, & pourquoi il „ne s'eſt pas mis en devoir de le con- „vertir, comme les autres l'ont fait: „C'eſt que je penſe, lui répond ſon „homme, à devenir Chrêtien moi-mê- „me: N'êtes-vous donc pas né Chrê- „tien, reprend Benjamin? Je ſuis né „de parens ſurnommez Chrêtiens, ré- „pond le même homme, (à qui nous „donnerons le nom de Sincere) mais „cela ſeul ne rend pas Chrêtien, il faut „toute autre choſe: Benjamin ſurpris „de cette réponſe, pour lui en faire „dire davantage lui demande, de quel- „le Religion ou de quelle Secte il eſt; „Sincere lui répond, qu'il aſpire uni- „quement à devenir vrai Chrêtien, „ſans s'embarraſſer de prendre parti „dans aucune Secte, que leurs divi- „ſions & leurs opoſitions marquent „qu'elles ſont Sectes & non Religions, „puis-que la Religion eſt une, & ne „ſauroit être diviſée.

„Benjamin toujours plus étonné de „rencontrer un Chrêtien de cette trem- „pe, lui demande, s'il ſeroit poſſible „qu'un Juif pût devenir Chrêtien, ſans „ſe ſurnommer du nom de quelque

„Secte, & prendre parti pour elle con-
„tre toutes les autres? A quoi Since-
„re répond; Que s'il a été possible
„d'être Chrêtien autrefois, avant l'in-
„troduction des Sectes, il est possible
„d'être Chrêtien aujourd'hui, sans y
„prendre parti; Qu'il ne faut point
„juger du Christianisme par les habits,
„dont chaque Secte le déguise, qu'il
„est en lui-même très simple, & par
„là très indépendant des opinions par-
„ticulieres où l'on prétend le borner.

„Que le Christianisme n'est en subs-
„tance, que la Religion d'Abraham &
„de David, renouvellée par Jesus: U-
„ne Religion dont la droiture de la
„volonté, & l'obeïssance à la Conscien-
„ce sont la baze; dont tous les pré-
„ceptes se reduisent à un dévouëment
„sincere de la créature envers le Créa-
„teur: Dévouëment qui renferme en
„soi tous les sacrifices, à quoi les vrais
„enfans d'Abraham peuvent être apel-
„lez, pour éprouver la force de leur
„foi, & la sincerité de leur amour.

„Benjamin, chez qui la droiture a
„déja préparé le chemin à toutes les
„veritez qui pourroient lui être offer-
„tes,

„tes, reſſent toute la force de celles-
„ci; il proteſte à Sincere, que le voi-
„le eſt ôté de devant ſes yeux, & que
„ſi on lui eut fait plûtôt enviſager le
„Chriſtianiſme ſous cette face, il y a
„long-tems qu'il ſe ſeroit fait Chrêtien.

„Ils ont enſuite des entretiens plus
„étendus ſur la Vie de Jeſus, ſes En-
„ſeignemens, ſes ſouffrances, & le but
„de ſa mort, que je me diſpenſerai
„de décrire: J'ajoûte ſeulement, que
„Benjamin ayant déja chez ſoi, par la
„droiture de la volonté, la diſpoſition
„eſſentielle à un vrai Chrêtien, n'a pas
„de peine à le devenir à tous égards,
„& à ſe livrer par une ſuite de la mê-
„me diſpoſition, à toutes les perſécu-
„tions que les faux Juifs pourroient
„lui ſuſciter.

„On peut voir par cet exemple,
„comment des circonſtances differen-
„tes, peuvent concourir à mettre dans
„un point de vûë different, par raport
„à certaines veritez, des perſonnes
„également droites dans le fond.

„Voila nos deux Juifs dans un mê-
„me dégré de droiture, & de fidellité
„à obeïr à leur Conſcience; L'un eſt
H 3 ame-

„amené par là à la connoiſſance diſ-
„tincte des veritez Evangeliques; l'au-
„tre demeure encore dans l'obſcurité,
„à cet égard, mais cette obſcurité ne
„ſauroit le rendre coupable, elle vient
„de cauſes étrangeres, auxquelles ſa
„volonté n'a point de part: S'il ſe fut
„rencontré dans les mêmes circonſtan-
„ces que Benjamin, il ſe ſeroit fait
„Chrétien de même: L'on peut con-
„clure de là, que l'un n'eſt pas moins
„agréable à Dieu que l'autre, quoi-
„qu'avec un nom différent, & que ce-
„lui-là n'eſt pas Juif ou Chrétien qui
„l'eſt au dehors.

PHILON.

Vous me permettrez, Eraſte, d'em-
pocher les Juifs à mon tour, je veux
faire connoiſſance avec eux, & tous
Juifs qu'ils ſont, je n'aurai point de
honte de recevoir d'eux des leçons,
ſur ce qui fait l'Eſſence du Chriſtia-
niſme.

CRITON.

Vous croyez donc, Philon, qu'il ſuf-
fiſe d'être demandeur au préjudice des
autres, pour obtenir ſur le champ vô-
tre requiſition; je vous avertis ici que
je

je ſuis opoſant, & tout Avocat que vous êtes, vous n'aurez pas de moi ſi bon marché que vous le penſez.

PHILON.

Voulez-vous, Criton, qu'Eraſte en ſoit le Juge?

CRITON.

Je lui donne d'avance mon blanc ſeing, il n'a qu'à décider.

ERASTE.

Faut-il que je ſois Juge entre un Avocat & un Philoſophe? Voila un different difficile à terminer; Je vois qu'il en faudra venir à partager l'Enfant, ſans craindre de lui faire beaucoup de mal.

CRITON.

L'expedient eſt bien imaginé, qu'en dites-vous, Philon?

PHILON.

Je ſuis obligé d'y acquieſcer, quoique j'euſſe bien mieux aimé l'avoir tout entier.

CRITON.

Vous êtes déſintereſſé, à ce que je vois, mais il y aura encore un ſujet de diſpute que vous comprenez bien, Eraſte?

ERASTE.

Puis-qu'il faut que je vous décide encore là-dessus, chacun aura pour sa part l'article dont il a été le Lecteur.

CRITON.

Sur ce pied là, Philon empochera Joseph, & moi Benjamin; Je ne me trouve point mal partagé, & je souscris sans peine à ce jugement.

PHILON.

J'y souscrirai de même à condition, Criton, que nous en ferons demain l'échange, je vous remettrai Joseph, & vous me remettrez Benjamin; je crois qu'Eraste trouvera la proposition équitable.

ONZIEME PROMENADE.

Criton. Philon. Eraste.

CRITON.

CRoyez-vous, Eraste, qu'après nôtre convention d'hier, Philon a bien

bien eu de la peine à ſe deſſaiſir de ſon Joſeph, lors-qu'il a tenu Benjamin; il vouloit les avoir tous deux, & je crois que s'il ne vous avoit pas vû venir, il ne ſe ſeroit pas rendu juſtice?

PHILON.

Je ne l'aurois gardé que juſqu'à ce ſoir, Criton, & vous auriez bien pû m'en faire le ſacrifice juſques-là; Je trouve que ce Joſeph auroit encore bien des leçons à me donner, & qu'il s'en faut beaucoup que je ne ſois dans le fond, auſſi Chrétien que lui.

ERASTE.

Comment l'entendez-vous, mon cher Philon, je vous en prie?

PHILON.

J'entens, Eraſte, que je me trouverois fort heureux, ſi ma volonté étoit parvenuë à cet équilibre, de ne mettre aucune borne chez moi aux impreſſions de la verité, de quelque nature qu'elles puſſent être, & quoiqu'il m'en dût coûter.

ERASTE.

Vous ſeriez d'autant plus heureux, mon cher Philon, d'avoir ſurmonté chez vous les obſtacles volontaires aux

impressions de la verité; que vous en auriez très peu de ceux que nous avons apellé involontaires; La Secte dans laquêlle nous sommes nez, a cet avantage sur les autres Sectes, qu'elle ne forme pas chez nous des barricades aussi fortes à tout ce qui nous pourroit venir d'ailleurs; L'on y fait profession de laisser la voye de l'examen ouverte à tout le monde; dans les tems où nous sommes sur-tout, bien plus que dans les tems passez, l'on se pique de ne plus juger des choses par les yeux d'autrui, ni par les préjugez que l'éducation peut avoir formé; la déprévention, l'impartialité, la tolérance en matiere d'opinions, sont à la mode, & quoi-que bien des gens les vantent sans les bien connoitre, ils donnent lieu par là à d'autres d'en faire usage.

PHILON.

Il est vrai que cette mode là a bien son avantage, pour ceux qui veulent recevoir la verité, sans restriction & sans bornes; les obstacles involontaires sont levez par là: L'on n'auroit point été dans la même liberté, dans

le tems de la rigide Ortodoxie, quelque profession que l'on fit alors, de ne point gêner les Consciences, on ne laissoit pas de les assujettir sous une espece de pédagogie, qui tenoit quelque chose de l'infaillibilité, & l'on ne pouvoit s'en soustraire, sans passer pour hérétique, pour un homme dangereux.

ERASTE.

Il en étoit de l'Ortodoxie, comme d'une petite Constitution : Ce esprit là n'est pas éteint par tout, & l'on en voit encore bien des marques chez ceux qui ne la peuvent souffrir dans leurs voisins.

CRITON.

Cet esprit de domination en matiere de Religion, paroit éteint chez nous plus que par tout ailleurs.

ERASTE.

Quoi-qu'il paroisse éteint, mon cher Criton, il ne l'est pas si universellement, que l'on n'en vit paroitre bien des étincelles chez plusieurs personnes, s'ils venoient à être heurtez par des veritez un peu fortes.

PHILON.

Pourquoi faut-il que la verité qui dans un certain ſens, a tant de charmes pour les hommes, leur ſoit dans un autre ſens ſi onereuſe, pour ne pas dire inſuportable.

ERASTE.

Pour le comprendre, mon cher Philon, il faudroit faire une diſtinction entre la verité originaire & univerſelle, qui n'eſt qu'une, & les veritez particulieres ou diſtinctes, qui ſont pluſieurs: Celles-ci ſont procedées de la premiere, & en dépendent comme les rayons dépendent du Soleil; mais la premiere eſt auſſi indépendante de celle-ci, que le Soleil l'eſt de ſes rayons.

Paſſez-moi, s'il vous plait, ce qu'il peut y avoir de clochant dans cette comparaiſon, puis-que c'eſt une choſe dite, que toute comparaiſon cloche, à plus forte raiſon, lors-qu'il s'agit de comparer les choſes ſpirituelles aux materielles.

La verité unique, ſimple, univerſelle, a toujours exiſté en Dieu; avant qu'il y eut des créatures, elle étoit

ce

ce qu'elle est, & ce qu'elle sera éternellement; Elle n'a rien acquis depuis leur existence, & ne sauroit rien perdre quand elles devroient être anéanties.

Les véritez particulieres ne sont qu'une suite de l'existence des Creatures; S'il n'y avoit point de créatures, il n'y auroit point de veritez particulieres; comme les creatures sont plusieurs, & distinctes l'une de l'autre, les veritez qui leur sont relatives, sont aussi plusieurs & distinctes entr'elles.

Ces veritez sont, tout ce qui peut être connu des ouvrages de Dieu, tant dans les Etres inanimez ou irraisonnables, que dans les Etres animez ou raisonnables.

Tout ce que Dieu a manifesté aux hommes de ses desseins en général, & des moyens particuliers qui peuvent les conduire à la félicité.

Voila une distinction assez marquée entre la verité simple & universelle, qui n'est qu'une, & les veritez particulieres ou distinctes, qui sont plusieurs.

La Conscience est dans tous les hommes, un témoin de la verité simple,

ple, * elle est invariable & droite, sans équivoque, sans pouvoir être redressée, étant elle même la regle qui doit redresser tout ce qui lui est oposé. Le déréglement & le Faux qu'il y a dans l'homme, produisent naturellement chez lui, une secrette & forte aversion contre tout ce qui pourroit le redresser; il craint le témoignage de cette verité simple, dont l'autorité se fait souvent respecter malgré lui, & à qui il ne peut donner de démentir; ne pouvant lui donner de démentir, il fait du moins ce qu'il peut pour né la pas entendre: Pour y mieux réüssir il use d'un stratageme, il se jette au dehors, & s'aplique tout entier à l'étude, ou à la connoissance des veritez particulieres; il trouve dans leur diversité des agrémens & des avantages, dont le plus considerable est celui de s'oublier soi même, & de n'être presque plus à portée d'entendre le langage trop sincere de la Conscience ou de la verité simple.

PHILON.

J'entrevois, à ce qu'il me semble, où

* Voyez la 2e. & 3e. Lettre d'Eraste à Criton.

où vous en voulez venir, Eraste; Le contraste qui me paroissoit dans l'homme, par raport à la verité, s'évanouït ou se dévelope, par la distinction que vous venez de faire; Je comprens que par la verité qui a tant de charmes pour lui, & dont la plûpart sont si avides, il ne faut pas entendre la verité simple, qui est une, mais les veritez distinctes ou particulieres, qui sont plusieurs.

ERASTE.

Ce seroit grand dommage, mon cher Philon, de vous mieux expliquer les choses, puis-que vous les entendez à demi mot.

PHILON.

Ne laissez pas, Eraste, de m'expliquer ce que je vai vous demander.

Je mets au rang des veritez particulieres, celles qui regardent la Religion, & qui sont revelées aux hommes dans l'Ecriture; Pourquoi les mêmes veritez, qui, prises dans un certain sens, ne leur sont aucune peine, leur deviennent-elles insuportables, lors-qu'on les leur fait envisager d'une autre maniere? Je connois des Savans qui ne se lassent point, disent-ils, dans

l'Etude de la Religion : Les beautez qu'ils y découvrent, les enchantent; ils n'oseroient cependant la considerer dans un certain jour, & ce seroit leur rendre un mauvais office de les engager à y arrêter la vûë.

ERASTE.

Les veritez particulieres de la Religion, ne peuvent faire souffrir l'homme, qu'autant qu'elles contribuent à réveiller chez lui le témoignage de la conscience ou de la verité simple: Les veritez les plus pressantes tiennent lieu de divertissement à ceux qui les envisagent, par maniere de controverse ou de critique : Il résulte de là une diversité & un mouvement, qui est d'un grand secours, à qui craint d'entendre trop distinctement le langage simple de la verité : Tous les ornemens empruntez que l'on emploie, pour donner, à ce qu'on prétend, plus de force à certaines veritez, les défigurent & les énervent, en les tirant de leur simplicité naturelle.

Quoi qu'à le prendre dans un sens rigoureux, il n'y ait que la verité primitive & universelle de simple, les veritez

ritez particulieres, entant qu'elles procedent de la même verité, ont aussi dans leur origine une sorte de simplicité, par où elles s'unissent à la verité simple; Par la rélation naturelle qu'il y a entr'elles, l'une seroit la clef de toutes les autres: La verité simple & universelle seroit, à l'égard des veritez distinctes & particulieres, ce qu'est la lumiere à l'égard des objets: Sans rien perdre de sa simplicité, elle en découvre la diversité & les differences; Elle les montre pour ce qu'ils sont, avec ces deux conditions cependant, l'une, qu'ils ne seront point travestis ou déguisez par des envelopes étrangeres à leur nature; l'autre, que l'œil sera dégagé des obstacles, qui pourroient l'empêcher de les discerner.

Je conclus de là, que si les veritez de la Religion cessoient d'être travesties ou envelopées, par ce que les hommes y ont ajoûté d'étranger; Si elles étoient présentées aux hommes dans ce qu'elles ont de plus simple, (mais à des hommes chez qui la conscience n'est pas entierement étouffée) ces mêmes veritez particulieres les renvoye-

voyeroient naturellement à la verité ſimple & univerſelle, comme la verité ſimple les conduiroit inſenſiblement, & par degrez, à la connoiſſance diſtincte des veritez particulieres.

CRITON.

Je ne ſai ou j'en ſuis, mon cher Eraſte; Il me ſemble que je commence aujourd'hui ſeulement à entrevoir un rayon de la verité; vôtre diſtinction entre la verité ſimple & univerſelle, & les veritez particulieres, m'ouvre les yeux ſur une infinité de choſes: J'aperçois ce qui m'a rendu ſi paſſionné à la recherche de ce que j'apellois verité.

PHILON.

Je comprens à préſent, pourquoi certaines veritez que vous avez dévelopées dans vos promenades, étoient de mon goût, tandis que la plûpart me faiſoient ſouffrir au-delà de ce qu'on peut dire: Celles qui tendoient à renverſer certaines opinions vulgaires, certaines routines ou pratiques, qui tiennent de la pedenterie en matiere de Religion; ces veritez là me plaiſoient fort, mais comme vous vous arrê-

arrêtiez davantage à des veritez qui portoient coup sur moi, en y réveillant un je ne sai quoi qui me condamnoit, je passois sûrement plus de mauvais quart d'heures que de bons.

ERASTE.

Vous démontrerez par vôtre experience, mon cher Philon, la verité de ce que je disois tantôt sur les relations, qu'il y a des veritez particulieres, à la verité simple, lors-qu'elles sont présentées dans un certain jour, c'est-à-dire, dans ce qu'elles ont de simple à leur maniere.

PHILON.

Je vous comprens, Eraste, à ce qu'il me semble; la verité qui regarde l'éxistence de la Conscience est, sans contredit, une des plus simples, & qui doit renvoyer le plus directement à la conscience même; cependant, si vous aviez discuté la même verité, par voye de critique ou de controverse, en étalant sur ce sujet les differentes opinions des Theologiens, loin d'en ressentir de la peine, j'en aurois été fort diverti, & peut-être plus que d'aucun spectacle; mais comme vous

vous me renvoyez ſur ce ſujet, au ſentiment & à l'experience, & que le ſentiment reveillé par là, m'en diſoit infiniment plus que vos expreſſions les plus énergiques: j'étois tourmenté de maniére à ne pouvoir ſe l'imaginer, ſi l'on n'y paſſe,

ERASTE.

Vous auriez beaucoup moins ſouffert, mon cher Philon, ſi vous vous étiez rendu plûtôt au témoignage de la verité, d'autant plus qu'elle vous attaquoit en même temps, au déhors & au dedans.

Cependant la correſpondance qu'il y avoit chez vous, entre l'un & l'autre de ces témoignages, marque qu'il n'y avoit pas de barrieres bien fortes qui leur barraſſent le chemin; ceux qui ont bâti entr'eux, & la verité des barricades preſqu'inſurmontables, ſouffrent moins pendant un certain temps; mais ils ne ſavent pas combien il leur en coûtera un jour.

PHILON.

Je n'ai pas oublié une parole qui vous échapa ſur le même ſujet, dans une de nos promenades; c'eſt en ſub-

ſtan-

ſtance, que la verité ne perdra rien de ſes droits, & qu'il faudra tôt ou tard, dans cette vie ou dans l'autre, lui reſtituer les uſurpations qu'on lui aura faites; J'experimentai alors ce que vous nous avez dit aujourdhui; Que les veritez particulieres, dans ce qu'elles ont de ſimple, renvoyent naturellement & directement au témoignage ſimple de la verité; Cette parole dite en paſſant, fut un trait qui me renvoya ſi ſubitement à ma Conſcience, & j'en reſſentis la verité d'une maniere ſi pénétrante, que je n'eus pas beſoin de vous en demander des preuves.

ERASTE.

Les veritez les plus ſimples ſont, par leur rélation avec la verité primitive, ſi fort au-deſſus des preuves, qu'elles ne paroiſſent douteuſes que parce qu'on entreprend de les prouver; leur idée ſeule ou le ſentiment que l'on a prouvé qu'elles excitent; l'exiſtence de la Conſcience, par exemple, eſt prouvée par ſon langage même; Elle ſe fait entendre; donc elle eſt; ſon témoignage eſt invariable-

blement droit, donc il eſt infaillible; ſon témoignage eſt infaillible, donc les veritez particulieres qu'il adopte ſont indubitables, par cela ſeul elles n'ont pas beſoin d'autres preuves.

Cela s'apelle-t-il ſavoir argumenter, qu'en dites-vous Criton, dois je avoir du regret à l'argent qu'il m'en a coûté, pour aprendre une ſi belle ſcience?

CRITON.

Vous n'en connoiſſez pas le plus fin, Eraſte, & à cet égard vous pourriez bien avoir regret à vôtre argent; Les veritez que vous venez de prouver, ſont ſi évidentes d'elles mêmes, que tous les Sillogiſmes enſemble, ne ſauroient rien y ajoûter; l'habileté ſeroit de trouver des arguments qui demontraſſent le contraire; les vôtres reviennent à ceci; il eſt jour, donc la lumiere exiſte; je la vois, donc j'ai des yeux; je ne ſaurois douter de ce que mes yeux voyent en plein jour, or il me diſent, que je ſuis à la promenade, & qu'Eraſte & Philon ſont à mes côtez, Ergo, la choſe eſt indubitable; je n'ai pas beſoin d'autre preuve; voyons, je vous prie, Eraſte,

te, le grand effet de cet argument; Avons nous à présent plus de certitude qu'auparavant qu'il est jour, que la lumiere existe, que nous avons des yeux, & que nous sommes à la promenade.

ERASTE.

Le grand effet de cet argument est tel, que j'ai commencé à mettre en doute, s'il étoit vrai qu'il fut jour, que j'ai des yeux, & que je suis à la promenade avec Criton & Philon.

CRITON.

Vous voyez par là, mon cher Eraste, que vôtre habileté n'est pas grande, lors-que vous n'entreprenez de prouver que des veritez plus évidentes par elles mêmes que par les argumens qu'on en peut faire; l'habileté seroit de demontrer, par exemple, qu'il n'est pas jour à présent, que nous ne sommes point à la promenade, & que nos yeux nous trompent quand ils nous le disent.

PHILON.

Effectivement, où seroit l'usage des Sillogismes s'il ne s'agissoit que de démontrer qu'il est jour en plein midi, &

& s'ils ne fournissoient pas le secret de prouver clair comme le jour, que le blanc est noir, & que le noir est blanc: Mais raillerie à part, il fait bon avoir à faire à des Philosophes aussi déliez que Criton, il a d'abord compris le but d'Eraste dans ses argumens, & soutenu ensuite la gagûre sans s'embarasser; J'avouë que j'ai l'Esprit plus épais, & que je n'ai point compris d'abord ou Eraste en vouloit venir.

ERASTE.

L'on sent assez le ridicule qu'il y a d'employer des raisonnemens ou des Sillogismes, pour demontrer des choses qui n'ont rien de douteux, & auxquelles le sentiment rend un témoignage incontestable; Entreprendre de prouver à un homme qui a de bons yeux, qu'il n'est pas aveugle, c'est se moquer, il en sait plus là-dessus par sentiment, que par les preuves les plus demonstratives.

PHILON.

Il semble que les hommes ont entrepris d'étouffer le sentiment de la verité simple, par les fautes de preu-

ves

ves & d'argumens, qu'ils ont mis en avant pour établir certaines veritez particulieres.

ERASTE.

Ou plûtôt, mon cher Philon, pour établir certaines opinions, auxquelles ils ont donné le nom de veritez, en voulez vous la preuve; c'eſt l'opoſition & la contrarieté des mêmes opinions; ce qui eſt verité ne ſauroit ſe contredire.

CRITON.

Voila, mon cher Eraſte, un Sillogiſme dans les formes, il ne vous ſera plus permis d'en décrediter l'uſage.

ERASTE.

Si je parle proſe ſans le ſavoir, mon cher Criton, je ne ſaurois qu'y faire: Il faut cependant que je vous diſe que j'ai paru ennemi des Sillogiſmes ou des argumens, ce n'eſt point la forme qui m'éfarouche, mais l'uſage que l'on en fait pour obſcurcir le vrai, & donner de la couleur au faux: C'eſt par cette habileté que les Docteurs de chaque Secte ont trouvé le moyen de donner aux opinions les plus contraires, des couleurs de verité qui les ont fait qualifier de ce

 nom;

nom; par là ils ont fait voir que la verité peut-être opofée à elle même fans ceffer d'être verité; n'eft-ce pas là un art merveilleux?

PHILON.

Il femble que la verité ait été parmi les hommes une pomme de difcorde, un fujet de divifion & de combats, plus fanglans que ne furent jamais ceux du Siege de Troie.

CRITON.

L'on ne fauroit dire effectivement, fi elle leur a été plus avantageufe que défavantageufe, & s'il n'eût pas mieux valu .... Ou êtes vous donc, Erafte, avez-vous entendu ce que Philon vient de dire?

ERASTE.

Je l'ai fi bien entendu, mon cher Criton, que ces paroles m'ont remis dans mon humeur rêveufe, & je crois que pour aujourdhui, je ne ferai guére propre à autre chofe.

PHILON à CRITON

Cela s'apelle nous dire, en tout autant de termes, que nous ferons bien de nous retirer, pour le laiffer rêver plus à fon aife.

ERAS-

ERASTE.

Vous devinez si juste, mon cher Philon, qu'on n'a rien à vous repliquer.

CRITON.

Il faut ici nous executer de bonne grace, & cela sans beaucoup de desinteressement; les rêveries d'Eraste, ne nous ont point porté malheur par le passé, & que savons-nous....

PHILON.

Je vous entends, Criton, & là-dessus, partons sans barguigner davantage.

DOUZIEME PROMENADE.

Criton & Philon.

CRITON.

SAvez-vous, Philon, que nôtre ami n'a pas couché cette nuit en Ville, j'ai envoyé chez lui ce matin, l'on a dit qu'on ne l'avoit pas vû depuis

puis hier, qu'aparemment il seroit allé en campagne.

PHILON.

Ses rêveries l'auront conduit insensiblement jusques à la campagne de N...; on ne le laissera pas revenir si-tôt; je prendrois encore patience, si pour nous dédommager, il nous faisoit part de ses rêveries depuis-là.

CRITON.

Il l'aura peut-être déja fait: Que diriez-vous, Philon, si j'avois deviné juste?

PHILON.

Je dirois que vous voulez déja faire le petit Magicien, mais je vous ferai voir que je le suis autant que vous, puisque je devine que vous joüez à coup sûr.

CRITON *tire ici une Lettre de sa poche.*

Voilà une Lettre que l'on m'a remis, comme je sortois de la maison. Connoissez-vous cette écriture?

PHILON.

C'est Eraste lui-même, & qui plus est, c'est à Philon que la lettre s'adresse, si vous m'en priez bien, je vous en ferai part.

CRI-

CRITON.

Vous seriez bien fâché, Philon, de la garder pour vous seul; voulez-vous que j'en fasse la lecture?

PHILON.

Je le veux bien, Criton, mais il faut chercher à nous mettre à l'ombre; voilà un banc où le Soleil ne donne point.

Ici ils s'asseyent & Criton lit.

LETTRE D'ERASTE à PHILON.

„PUisque c'est vous, mon cher Phi-„lon, qui avez donné lieu à mes „rêveries, ce sera vous qui en serez „importuné; vous riez de la péniten-„ce, mais elle ne sera peut-être pas „si legére que vous vous l'imaginez; „que savez-vous, si en rêvant je ne „vous ménerai point dans quelque Païs „perdu, ou dans quelque labyrinthe, „dont vous aurez peine à vous tirer; „En ce cas-là, ne vous en prenez qu'à „vous même ou à vôtre comparaison, „sur la Pomme de discorde, puisque „ç'a été l'occasion de mes rêveries.

„Je ne vous dirai pas qu'elles m'ont

„amené presque sans y penser jusques
„à la campagne de N... où je suis
„actuellement; elles m'ont bien fait
„faire un autre chemin, je vai vous
„le tracer si je puis, vous me direz
„après cela si vous êtes d'humeur de
„m'y accompagner.

„D'abord je me trouvai moi-même
„dans un labyrinthe, en considerant la
„verité, sous l'emblême de la pomme
„de discorde, comme la cause des
„débats, des divisions, & des con-
„testations, sans fin, qui regnent par-
„mi les hommes; Qu'est-ce que la ve-
„rité, disois-je? Est-ce un bien, est-
„ce un mal, le monde pourroit-il se
„passer d'elle, pourroit-il seulement
„subsister sans elle, & l'idée d'un mon-
„de sans verité, ne seroit-elle pas
„l'idée d'un Cahos; mais encore une
„fois, qu'est-ce que la verité? Je
„me rapellois là-dessus; la distinction
„que nous fimes hier, entre la verité
„simple & universelle qui est une, &
„les veritez distinctes ou particulie-
„res qui sont plusieurs; je trouvai
„que cette distinction pouvoit être
„d'un grand usage à certains égards,
mais

„mais que dans un certain jour, elle „étoit encore imparfaite, ou qu'elle „avoit beſoin d'être dévelopée. Il „me parût que dans le fond, les veri„tez diſtinctes étoient d'une nature „trop differente, de la verité ſimple „pour être appellée du même nom.

„Il faut avoüer, que nôtre langue „eſt ſi ſtérile en expreſſions, que l'on „eſt ſouvent obligé d'employer les „mêmes termes, pour déſigner des „choſes très diſſemblables.

„Quoi de plus diſſemblable, par „exemple, que la verité ſimple uni„verſelle, la verité vivante, éternel„le, l'origine de toute verité; avec „un fait une choſe arrivée en tel temps, „tel lieu, accompagnée de telles cir„conſtances auquel on donne le nom „de verité. L'on donne le même nom „aux differens ſens que l'on prétend „trouver dans l'Ecriture; chacun s'ar„rête à celui qu'il a adopté, le dé„fend & le ſoûtient comme le ſeul „qui ſoit de miſe à l'excluſion de tous „les ſens opoſez. Le terme d'opinion „ne feroit-il pas ici à ſa place? C'eſt „ce qui paroîtra ſi l'on conſidere qu'en-

tre

„tre ces ſens opoſez, il y en a in-
„failliblement de faux, & peut être
„bien d'avantage que de vrais; on
„peut donc les appeller vrais ou
„faux, pris en géneral; On parle de
„même d'opinions vrayes ou fauſſes,
„mais jamais l'on ne s'eſt aviſé de par-
„ler de veritez vrayes ou fauſſes.

„Ce qui eſt vérité l'eſt toujours;
„Si ce qui nous a paru vrai dans un
„tems, nous paroit faux dans un au-
„tre, l'on ne dit point que la verité
„eſt devenuë fauſſe, mais que l'on a
„pris le faux pour le vrai.

„La vérité demeure donc toujours
„invariable; Elle n'eſt jamais opoſée
„à elle-même, ce qu'elle étoit hier,
„elle l'eſt aujourd'hui; Sur ce pied
„là, eſt-ce elle qui eſt la pomme de
„diſcorde, où ſont-ce les opinions aux-
„quelles les hommes ont donné le
„nom de verité? Voilà ſans contredit
„le dénouëment de l'Enigme; le ſim-
„ple bon ſens ne ſauroit le déſavoüer;
„il dicte de lui-même, qu'on ne ſau-
„roit donner ce qu'on n'a pas, que la
„lumiere ne peut produire les tene-
„bres, que ce qui eſt ſimple & uni-
„for-

„forme, ne ſauroit produire la divi-„ſion & la contrarieté. Voila donc „la verité juſtifiée des deſordres qu'el-„le a paru cauſer parmi les hommes; „voilà en même tems dequoi deſabu-„ſer les hommes de la paſſion, qu'ils „ont paru avoir pour la verité: Voilà „une clef qui ouvre une des portes „du Labyrinthe, nous n'en ſommes pas „pour cela entierement dehors; il ſe „préſente de nouvelles difficultez à „ſurmonter. En voici une entr'autres.

„Dieu n'a-t-il pas manifeſté la veri-„té aux hommes dans l'Ecriture Sain-„te, & n'eſt-ce pas dans l'Ecriture que „les hommes ont puiſé les opinions „opoſées, qui ont produit des conteſ-„tations ſans fin? Cela étant, l'Ecri-„ture a été pour eux une veritable „pomme de diſcorde: Or l'Ecriture „Sainte eſt verité, donc ce qui peut „être attribué à l'Ecriture Sainte, peut „être attribué à la verité.

„Les hommes ſont paſſionnez pour „les opinions qu'ils ont adoptées, c'eſt „dans l'Ecriture Sainte qu'ils les ont „trouvées, l'Ecriture Sainte eſt verité, „donc les hommes ſont paſſionnez

„pour la verité; voila des Argumens „bien forts, j'essayerois d'y répondre, „si je n'étois saisi par un sommeil „encore plus fort, auquel il faut abso-„lument que je cede. A demain, mon „cher Philon, le reste de mes rêveries: „Si ce n'est par écrit, ce sera peut-„être à la Promenade.

CRITON.

„Que dites-vous, Philon, des rêve-„ries de nôtre ami?

Ici Eraste arrive, & se cache derriere un arbre, d'où il écoute, sans être aperçû.

PHILON.

Je dis que ce n'est pas sans sujet qu'il m'a fait attendre, qu'elles pourroient me conduire dans un labyrinthe, dont je ne me tirerois pas aisément; ce que je trouve d'un peu malicieux dans son fait, c'est qu'après vous y avoir mis, il vous y laisse, tire-t'en comme tu pourras; Si je me mets à lui écrire, je le gronderai d'importance.

CRITON.

Vous voulez donc vous courroucer à vôtre tour, Philon, & vous ne prenez pas garde qu'Eraste vous a déja rendu un service signalé, en vous tirant

tant de l'embarras où vous l'aviez jetté lui-même, par vôtre difficulté sur la pomme de discorde; il a bien fallu qu'il ait lui seul débrouillé la fusée.

PHILON.

Je me condamne, mon cher Criton, & je sens que je vais me décourroucer: L'impatience que j'avois d'entendre résoudre les argumens, par où il finit sa Lettre, m'avoit mis de mauvaise humeur; je crois que s'il ne revenoit pas aujourd'hui ou demain, je serois fort tenté de l'aller joindre.

ERASTE, *sans être vû.*

Si vous aviez besoin d'une voiture pour aller jusques-là.

PHILON.

Est-ce un esprit que nous venons d'entendre ?

CRITON.

D'où sort donc cette voix, il faut ici s'armer de courage.

ERASTE *se montrant.*

Sans doute, puis-que c'est la voix d'un Magicien.

PHILON.

Magicien tant qu'il vous plaira, vous ne nous épouvantez gueres, mais qui

auroit osé esperer de vous voir ici aujourd'hui; je craignois que N.... ne vous retint encore plusieurs jours.

ERASTE.

Il n'y auroit pas manqué, Philon, si cela avoit dépendu de lui, mais je me suis esquivé sans demander permission; J'y étois allé en révant, j'en suis revenu de même, & je vous rencontre ici à point nommé pour....

CRITON.

Savez-vous, Eraste, que Philon étoit fort encolere contre vous, il y a quelques momens.

ERASTE.

En qualité de Magicien, j'en étois déja informé, & je venois lui offrir de lui aider, si je puis, à sortir du Labyrinthe où je l'avois laissé.

PHILON.

Je vous accusois d'un peu de malice, mon cher Eraste, mais je vois bien qu'elle n'est pas des plus noire, non plus que la Magie qui vous fait deviner si juste. Vous nous aportez sans doute la suite de vos rêveries.

ERASTE.

Je suis trop homme de parole pour

y

y manquer; De peur qu'elles ne m'échapaſſent, je les ai mis ſans ſcrupule, dans une auſſi étroite priſon que nos deux Juifs; Je vais vous les livrer pour en faire tel uſage qu'il vous plaira.

PHILON.

Je crois que cet uſage ſera de les lire, & que nous avons aſſez de tems pour cela. *Il lit.*

„Pour réſoudre les Argumens en „queſtion, je réponds d'abord; Que „l'Ecriture Sainte eſt à proprement „parler, non la verité, mais un témoi„gnage de la verité; ce témoignage „eſt exprimé par des mots ſuſceptibles „de differens ſens; chacun y a trouvé „un ſens conforme à ſes paſſions ou à „ſes préjugez: Les préjugez & les paſ„ſions des hommes étant toûjours opo„ſez, ont produit la diviſion par les „opinions opoſées, qui en ſont proce„cedées, & voila la pomme de diſcor„de. Si l'Ecriture en a été l'occaſion, „comme on ne peut en diſconvenir, la „verité en eſt-elle reſponſable? Il n'eſt „pas vrai en tout ſens, que ce que l'on „peut attribuer à l'Ecriture, on le „puiſſe attribuer à la verité; Si les „hom-

„hommes ſont paſſionnez pour les opi-
„nions qu'ils ont puiſées dans l'Ecri-
„ture, cela ne prouve point qu'ils
„ſoient paſſionnez pour la verité; ces
„opinions ſont leur ouvrage, le fruit
„de leur pénétration & de leur diſ-
„cernement, elles dépendent du ſens
„particulier, qu'ils ont attaché à tels
„ou tels endroits de l'Ecriture; ce
„ſens particulier eſt celui qui leur a
„paru le plus propre à ſoutenir leur
„parti contre tous les autres; ils ſe-
„roient au deſeſpoir, que la verité leur
„en découvrit le faux; ſur ce pied-là,
„pour qui ſont-ils paſſionnez, eſt-ce
„pour la verité ou eſt-ce pour eux-
„mêmes?

Philon diſcontinuant de lire.

Voila effectivement de quoi deſabuſer les hommes de leur prétenduë paſſion pour la verité; Je dois reconnoitre ici, que je n'en ai jamais aimé que l'ombre & les aparences; je commence à croire que rien au monde, n'eſt plus rare qu'un ſincere amateur de la verité.

ERASTE.

Où le trouver, mon cher Philon?

Un

Un homme chez qui la verité ne rencontreroit, ni bornes, ni resistances, qui voudroit la recevoir à tout prix, & de quelque part qu'elle lui fut offerte, qui lors qu'elle viendroit à se faire entrevoir, n'examineroit point avant de lui donner entrée, si elle le reprend ou si elle lui aplaudit, si elle est oposée ou conforme à ses opinions & à ses inclinations, si elle peut le déranger dans les plans de conduite qu'il s'est formé, en un mot, aporter quelque préjudice à ses interêts temporels, à sa reputation ou à sa fortune; un homme dis-je, qui, sans consulter là-dessus, lui ouvriroit toutes les portes, seroit un Phenix dans son genre.

PHILON.

Il me semble que je connois quelqu'un, à qui ce portrait pourroit ressembler.

ERASTE.

Que dites-vous, mon pauvre Philon, je vois que, par ce quelqu'un, vous entendez Eraste, souvenez-vous s'il vous plait, que ce portrait est bien different de celui qu'il vous fit de lui-

même

même, il y a quelques jours; trouvez bon que je vous y renvoye; * Je vous dirai de plus (sans que la modestie y entre pour rien) que je me surprens si souvent dans des secrettes résistances à la verité, lors qu'elle est oposée à mes idées ou à mes inclinations que je n'ai pas besoin d'argumens pour m'en convaincre.

PHILON.

Si Madame la Modestie n'avoit pas perdu son crédit parmi nous, je sens Eraste, que je vous l'aurois bien-tôt plantée ici, mais malheureusement vous lui avez bouché les avenuës; savez vous que je la regrette souvent; par exemple, lors que je suis obligé de croire mes amis à la lettre sur le mal qu'ils disent d'eux-mêmes, & plus encore lors que je vois que je serai crû sur celui que je pourrai dire de moi, que l'on n'en rebattra rien du tout pour le mettre sur le compte de la modestie; cela n'est-il pas bien mortifiant, & n'est-elle pas d'un grand usage à ceux qui l'admettent dans leur societé? Ils peuvent décharger sur elle tout ce que bon leur semble, sans

* IXe. Promenade.

dire qu'elle sert à entretenir la conversation qui tariroit bien-tôt, si la verité seule avoit lieu.

CRITON.

A propos, de la verité, voulez-vous que nous reprenions les rêveries d'Eraste; où en étions-nous restez?

PHILON.

J'avois achevé de lire l'article où il est prouvé, que les hommes, loin d'être passionnez pour la verité, sont passionnez pour leur propre ouvrage, pour les opinions qu'ils ont fabriquées; Voici un article qui recommence. (*Il lit*).

„Prouvez-nous, me dira quelqu'un, „ce que vous avez avancé, que tout „ce qui peut être dit de la vérité, ne „peut pas être dit à juste titre de l'E-„criture, & qu'au contraire ce qui „peut-être dit de l'Ecriture ne sauroit „convenir à la verité, qu'elle diffe-„rence mettez vous entre l'un & l'au-„tre; je demande à mon tour, quel-„le difference, il y a, entre le té-„moignage qui est rendu à une per-„sonne & la personne elle même, en-„tre une dissertation ou un traité sur „la

„la lumiere & la lumiere même; tel-„le est la difference qu'il y a, entre „l'Ecriture & la verité; l'Ecriture lui „sert de témoignage, mais elle ne peut „être apellée verité, à moins qu'on ne „l'entende dans un sens impropre, „comme Serenus l'entendoit l'autre „jour d'un manuscrit, qui traite des „Etoiles; il demandoit à L... s'il a-„portoit les Etoiles avec lui: Cette „façon de titrer un Livre, n'a jamais „fait prendre le change à personne, „dans les choses qui sont du ressort „des sens. Un Livre qui contiendroit „le portrait d'un Prince, son histoire, „la forme de son gouvernement, &c. „n'a jamais été pris pour le Prince, „& l'on a beau dire, que l'on a Louis „XIV. dans sa poche, personne ne „s'avise d'en rire. Il n'en est pas de „même de la verité; les hommes ont „insensiblement pris le change, ils ont „pris le témoignage qui lui est rendu „pour la verité elle même, ils se sont „persuadez, que posseder l'Ecriture „à fonds, comme ils parlent, c'est „posseder la verité, ils l'ont apellée „la lumiere, le guide infaillible, en

„un

„un mot la pure verité; Ils se sont „arrêtez au témoignage, & par là il „l'ont rendu inutile, ils en ont empê-„ché l'effet, bien plus, ils l'ont tour-„né contre eux-mêmes. En veut-on „un exemple, le voici. Nôtre Sei-„gneur dit aux Juifs que *les Ecritu-„res rendoient témoignage de lui, mais „qu'ils ne vouloient point aller à lui pour „avoir la vie.*

„A quoi sert un témoignage, dont „on ne veut point profiter? Il sert „à condamner ceux qui auront fait „profession de la recevoir; *Moïse en „qui vous avez esperance, est celui qui „vous condamnera.*

„L'Ecriture Sainte est à l'égard de „la verité, ce qu'étoit Jean Baptiste à „l'égard de Jesus; Il est dit de St. Jean „qu'il n'étoit pas la Lumiere; mais „qu'il étoit envoyé pour rendre témoi-„gnage à la Lumiere; voilà qui dé-„peint parfaitement la rélation qu'il y „a de l'Ecriture Sainte à la Verité, „& qui en marque en même temps „la difference. La verité considerée „sous l'emblême de la Lumiere, m'oc-„cupa long-tems dans mes rêveries,

je

„je trouvai que la lumiere naturelle, „étoit une repréſentation viſible de „la verité ou de la lumiere ſpirituel- „le; que ce que l'une eſt à l'égard „des corps & des objets ſenſibles, „l'autre l'eſt d'une façon très éminen- „te, à l'égard des eſprits & des objets „inviſibles; qu'il n'y a entre ces deux „lumieres, d'autre difference, que celle „qui doit être néceſſairement entre la „copie & l'original; entre un être mate- „riel & un être ſpirituel; entre un être „ſans intelligence & ſans vie, & un être „vivant & intelligent; entre un être „créé & un être increé; que d'ailleurs „leurs proprieté & leurs effets ſont „préciſement les mêmes par raport aux „ſujets, qui leur ſont propres; mais „la verité eſt-elle increé dira quelqu'un; „le titre d'increé convient-il à quel- „qu'autre qu'à Dieu? Je demande à „mon tour ſi la verité ſimple, la ve- „rité primitive a un commencement; „s'il y a eu un temps, où elle n'exiſ- „toit pas, & ſi l'on peut un ſeul inſ- „tant la ſeparer de la Divinité, ou ſi „l'idée de la divinité & celle de la „verité ne ſont pas liées d'une manie-

„re

„re inséparable ? Personne je crois ne „le contestera, il est donc incontestable que la verité simple a toûjours „existé en Dieu, & qu'elle n'est en „rien differente de Dieu même.

„Ici la distinction que nous fimes „hier entre la verité simple ou univer„selle, & les veritez distinctes ou par„ticulieres trouve sa place; elle fait „apercevoir la difference qu'il y a, „entre les veritez créés, & la verité „incréé, la verité incréé est *une*, *sim*„*ple*, *universelle*, les veritez créés sont „*plusieurs distinctes & bornées*: Si je par„lois à des esprits stupides, j'explique„rois ici pourquoi l'idée de la simplici„té, de l'universalité & de l'unité sont „liées inséparablement.

Philon discontinuant de lire.

Je suis assez stupide, mon cher Eraste, pour me faire un plaisir d'en entendre l'explication.

ERASTE.

Vous êtes malicieux Philon, vous faites le stupide pour me faire parler de choses que vous savez mieux que moi; si vous étiez un enfant, je vous dirois que ce qui est *universel*, est *un*

ou

ou *unique* parce qu'il ne peut pas y avoir deux êtres univerfels, puis que s'ils étoient deux, chacun feroit un être particulier & non l'Etre univerfel.

Si l'univerfalité & l'unité font inféparables, la fimplicité ne l'eft pas moins de l'un & de l'autre, ce qui eft fimple doit être univerfel, fans quoi il ne feroit pas fimple, ce qui n'eft point compofé de plufieurs parties eft un ou unique, ce qui eft unique eft fimple, nous avons démontré que ce qui eft un ou unique eft univerfel; Ergo, ce qui eft fimple eft univerfel & unique comme ce qui eft unique eft fimple & univerfel.

Vous en faut-il d'avantage Meffieurs les moqueurs; comme ils rient fous cape de m'avoir fait ergotizer malgré que j'en aie.

PHILON.

C'eft ce que nous demandions, Erafte; il me paroit qu'avec tout vôtre dépit contre les Sillogifmes vous favez affez bien en tirer parti.

ERASTE.

Le merveilleux parti de favoir démontrer, par l'arangement de plufieurs

ſyllabes, des choſes qui ſautent aux yeux, ſi-tôt qu'on les veut ouvrir!

CRITON.

Reprenons nos réveries, donnez les moi, Philon, je lirai à mon tour.

ERASTE.

Je crois que nous ferons mieux de garder la ſuite pour demain & de prendre pour cette heure le chemin de la Ville.

CRITON.

Je vais donc mettre les rêveries dans ma poche, je vois la jalouſie de Philon, il ſe contentera s'il lui plait d'en avoir le commencement, je ne me deſſaiſis pas de ce que je tiens pour aujourdhui, c'eſt aſſez que je m'engage à en rendre bon compte demain.

TREIZIEME PROMENADE.

Criton. Philon. Eraste.

Criton, à Philon & à Eraste.

IL y a demi heure que j'attens ici les réveries à la main ; Vous croiyez peut être que j'impatientois fort de vous voir arriver, mais point du tout, je me trouvois fort dédommagé de ne vous pas avoir par le plaisir que ...

PHILON.

Voilà qui eſt fort obligeant, de préferer les rêveries de ſes amis à eux-mêmes.

ERASTE.

Plus obligeant que vous ne penſez, Philon, & mon amour propre n'eſt pas moins flatté de l'accueil que Criton fait à mes rêveries, que de celui qu'il feroit à moi-même.

PHI-

PHILON.

Vous voilà toûjours avec vôtre amour propre, l'on diroit que vous prenez à tâche de nous persuader que c'est lui qui vous fait agir en tout & par tout.

ERASTE.

Voilà toûjours Philon, avec ses belles idées sur mon compte, lequel vaut mieux pour moi, je vous en prie, de vous tromper à mon avantage, ou à mon désavantage; que vous me croiyez meilleur ou pire que je ne suis?

PHILON.

Voila une plaisante question; voulez-vous que nous fassions courir aux voix ou plûtôt à la pratique de tous les honnêtes gens, & vous verrez s'il n'est pas décidé sans balancer, qu'il vaut infiniment mieux tromper les gens à son avantage, qu'à son désavantage, & paroître devant eux meilleur que l'on n'est, que de paroitre pire. Si le nombre ou la pluralité des suffrages doit l'emporter, vous voila condamné, Eraste, puis que vous voulez faire entendre qu'il vaudroit mieux pour vous paroitre moins homme de

bien, que vous ne l'êtes, que de le paroître davantage.

ERASTE.

L'accord unanime des suffrages à en décider prouveroit combien la verité a de credit parmi les hommes.

CRITON.

L'avantage d'être applaudi ou estimé, vaut bien que l'on lui fasse quelque brêche.

PHILON.

Mais ne craignez vous point, Eraste, de blesser aussi la verité, en paroissant moins homme de bien que vous ne l'êtes?

ERASTE.

Le risque n'est pas grand de ce côté là, mon cher Philon, & je sens bien de quelque façon que je m'y prenne, vous me croirez toûjours meilleur ou moins mauvais, que je ne le suis. Il faut vous dire cependant que je n'ai point de dessein formé, de vous tromper à mon désavantage; j'ai voulu seulement vous faire entendre, que s'il étoit possible que cela arrivât, & qu'en agissant de mon côté, tout naturellement, je vous donnasse lieu de croi-

croire chez moi plus de mal qu'il n'y en a, je risquerois beaucoup moins par là, que si en agissant moins naturellement, je vous donnois lieu de présumer chez moi le bien qui n'y seroit pas. En voulez-vous savoir la raison; c'est que dans le premier cas, la verité vous détromperoit tôt ou tard, & qu'en attendant, j'aurois tiré parti de vôtre méprise. De l'autre côté, il n'en seroit pas de même, comme j'aurois donné lieu à vôtre méprise, en blessant la sincerité ou la verité, elle se vangeroit sur moi, en me rabaissant à proportion de la fausse élevation, où j'aurois voulu me mettre; en vous détrompant à cet égard, elle m'accableroit de confusion.

CRITON.

Pour le coup, mon cher Eraste, vous m'avez fait entrevoir, plus de véritez que vous n'en avez dévelopées; vous avez souvent l'autre monde en vûë, en parlant des droits de la verité, & des restitutions, que tôt ou tard il faudra lui faire; Mais n'y a-t'il pas moyen de savoir, quelle idée vous avez de cet autre monde, vous

en parlez si familierement, qu'il semble que vous y avez des habitudes?

PHILON.

J'ai eu plusieurs fois la même question sur le bout de la langue.

ERASTE.

Voulez-vous qu'en qualité de Magicien, j'en fasse revenir quelqu'Ombre; en ce cas-là, il faudroit me dire, de quelle couleur vous les souhaitez.

CRITON.

Je vois qu'en qualité de Magicien, vous voulez encore vous débarrasser de nous, mais vous ne nous échaperez pas pour cette fois, & tout magicien que vous êtes, vous serez obligé de nous répondre tout au plus juste.

ERASTE.

Vous me tiendrez quitte de vous répondre pour aujourd'hui, mon cher Criton, si je vous promets en Magicien de bonne foi de vous faire avoir un manuscrit, qui vous répondra plus amplement que je ne pourrois le faire.

CRITON.

Lui ferons nous quartier à cette condition, Philon.

PHI-

P H I L O N.

Pourvû que ce ne ſoit pas quelque choſe que nous ayons déja vû.

E R A S T E.

Avez-vous vous vû un manuſcrit intitulé „Sentimens differens de quel„que Theologiens ſur l'état des ames „ſeparées des corps, diviſez en 14. „Lettres.

P H I L O N.

Je n'ai rien vû de ſemblable.

C R I T O N.

N'y moi non plus.

P H I L O N.

Contentons-nous, Criton, d'avoir ſa parole là-deſſus, & revenons en attendant à nos réveries; c'eſt vous qui les avez; voulez-vous que je liſe; Où en reſtâmes nous hier?

C R I T O N.

Je vai vous le dire, voici où nous en étions.

Il lit.

„La verité increée eſt *une*, *ſimple*, „*univerſelle*. Les veritez créées ſont „*pluſieurs*, *diſtinctes & bornées*. Ici en„core trouve ſa place la ſimilitude de „la Lumiere, qui ſans rien perdre de

„ſa ſimplicité, découvre une infinité
„d'objets differens.

„La diverſité des objets, que la
„lumiere fait apercevoir eſt l'emblême
„de la diverſité des véritez particu-
„lieres; la verité ſimple, les décou-
„vre dans leur veritable jour, c'eſt-
„elle qui en fait apercevoir la diſtinc-
„tion & les raports.

„Comme les objets que la lumiere
„découvre, ſont très differens de la
„lumiere, ainſi les véritez diſtinctes
„ou particulieres, que la verité ſim-
„ple manifeſte, ſont très differentes,
„de la verité ſimple ou univerſelle;
„Nous remarquions hier, que les vé-
„ritez particulieres étoient rélatives
„aux créatures, que les unes ſe ra-
„portoient aux créatures innanimées
„& irraiſonnables, les autres aux créa-
„tures intelligentes. Les premieres de
„ces véritez ſont ce qu'on apelle ve-
„ritez phiſiques, les ſecondes ſont, ce
„qu'on nomme véritez morales; les
„véritez phiſiques, ſont partie du reſ-
„ſort des ſens ou du ſentiment, par-
„tie du raiſonnement; ce que l'on en
„connoit par ſentiment ou par expe-
rience

„rience, n'eſt point douteux ou équi-
„voque; ce que l'on en connoit par
„la voie du raiſonnement varie à l'infini.

ERASTE *interrompant Criton.*

Un moment, Criton, je vous prie. Il ne s'agit pas ici de diſputer en Philoſophe, ſur la nature des objets, dont les ſens rendent témoignage, mais ſur l'effet ou l'impreſſion qui réſulte des mêmes objets ſur le ſentiment, impreſſion qui ne varie jamais. Et l'on a beau démontrer à ce qu'on prétend par le raiſonnement, que le feu n'eſt pas chaud, que le miel n'eſt pas doux, que la neige n'eſt pas blanche, &c. Il ne s'agit pas encore une fois, de déterminer, ſi le feu eſt chaud, mais de ſavoir ſi l'impreſſion que j'en reçois, n'eſt pas invariablement la même; s'il eſt douteux ou équivoque, par exemple, qu'en mettant la main au feu, je reſſentirai ce qu'on apelle brûlement; comme c'eſt à des Philoſophes que je parle, il faut que je prévienne les objections qu'ils pourroient faire en cette qualité, & que je les avertiſſe qu'ils n'ont point à faire ici à un Phiſicien, mais à un rêveur,

qui leur debite ses réveries. Il n'y auroit pas de l'honneur pour eux à s'excrimer avec lui, & en rêveur qui n'aime pas à se battre, il quitteroit bien-tôt le champ de bataille. Vous pouvez, mon cher Criton, continuer quand il vous plaira.

CRITON.

Voila un rêveur qui se croit tout permis jusqu'à se joüer des pauvres Philosophes; il n'en seroit pas quitte à si bon marché, si je ne craignois d'interrompre nôtre lecture.

Il lit.

„Les veritez morales, sont d'une „nature rélative à celle d'un Etre libre „& intelligent; elles tendent à lui fai„re connoître ce qu'il est, & d'où il „tire son origine, le but de sa créa„tion, & les moyens qui peuvent l'y „acheminer. Les mêmes veritez plus „détaillées & plus particularisées ten„dent à lui faire apercevoir les obs„tacles qu'il y a chez lui à ce qu'il „parvienne à ce but, & en même „temps le chemin qu'il doit prendre, „& les moiens les plus propres à sur„monter les mêmes obstacles.

„Ces

„Ces véritez réüniſſent ou com-
„prennent tout ce qui peut être apel-
„lé Religion. J'entens par la Reli-
„gion, non ſeulement ce qui en a
„été manifeſté aux hommes, par la
„loi ou par l'Evangile, mais ce que
„l'on nomme Religion naturelle, ce
„que les hommes ont pû connoitre
„de la verité, au déhors, par le témoi-
„gnage de la nature, & au dedans,
„par celui de la conſcience. Cette
„Religion-cy, eſt le fondement de
„la Religion Chrétienne, la Religion
„Chrétienne n'y ajoûte rien, quant au
„fond & à l'eſſentiel, mais elle ſert
„à la déveloper & à montrer aux hom-
„mes l'uſage qu'ils en peuvent faire.
„Elle manifeſte d'une maniere particu-
„liere, les deſſeins du Créateur ſur
„les Créatures, l'amour qu'il a pour
„elles, les marques inoüies qu'il leur
„en a données; elle en aporte des
„preuves ou des témoignages ſenſi-
„bles; ce ſont des faits publics, des
„exemples, des miracles, des précep-
„tes dévelopez &c. De telles parti-
„cularitez peuvent être apellées ve-
„ritez diſtinctes ou particulieres. Ces

„veritez nous ont été communiquées
„par les écrits des perſonnes choiſies
„de Dieu pour cela ; ce qu'elles ont
„vû & ouï elles le témoignent. Voi-
„la l'idée qu'elles donnent de leurs
„écrits, & voila qui démontre ce que
„nous avons avancé, *Que l'Ecriture
„eſt non la verité, mais un témoigna-
„ge rendu à la verité.* J'ajoûte qu'en-
„tant que les hommes, qui ont ren-
„du ce témoignage ont été inſpirez ou
„dirigez de Dieu dans ce qu'ils ont
„écrit, l'on peut l'apeller un té-
„moignage que la verité ſe rend à el-
„le même au dehors ou d'une manie-
„re indirecte.

PHILON.

Un moment s'il vous plait, Criton. Je trouve que ce qui vient d'être lû, en réüniſſant la Religion preſqu'en un point, la montre dans un tout autre jour, que les diviſions & les ſubdiviſions par leſquelles on la dépeint pour l'ordinaire.

CRITON.

Ne remarquez vous point auſſi qu'en la réüniſſant de cette maniere, l'on découvre la diſtinction de trois cho-

ſes

ſes que l'on a accoûtumé de confondre en leur donnant également le nom de verité. L'Ecriture Sainte, les veritez particulieres & la verité universelle.

ERASTE.

Rien ne diſtingue mieux les objets que ce qui les réünit : Il eſt aiſé à qui a trouvé le centre, d'être conduit par les differentes lignes à la circonference; mais ceux qui ſe contentent de parcourir la circonference, d'en examiner ſeparément toutes les lignes, peuvent décrire le tour ou la ſuperficie du cercle, ſans arriver jamais au centre.

La verité eſt le centre de la Religion, elle en eſt l'ame, perſonne n'oſeroit en diſconvenir; mais quelle idée a-t'on de cette ame? L'idée de quelque choſe d'inanimé, ou plûtôt de pluſieurs veritez qui doivent être appriſes, cruës, conſiderées ſeparément, les unes pour la ſpéculation, & les autres pour la pratique. Voila l'idée que l'on ſe forme de la Religion, & de la verité qui en eſt l'ame, ou plûtôt des véritez qui en ſont les ames,

car ſi la verité n'eſt pas une, & que la Religion ſoit compoſée de pluſieurs veritez indépendantes l'une de l'autre, il faut qu'elle ait pluſieurs ames & en même temps pluſieurs centres.

PHILON.

Voila une comparaiſon qui développe une infinité de choſes, elle fait ſentir le ridicule des idées de la plûpart des hommes ſur la Religion ou ſur la verité. Je comprens pourquoi la verité m'a échapé juſqu'à-préſent lors que je croiois l'avoir le mieux ſaiſie; c'eſt que je me contentois de quelques unes de ſes branches.

ERASTE.

Voila qui s'apelle donner au but; les branches d'un arbre ſeparées du tronc, n'apartiennent plus à l'arbre, parce qu'elles ne participent plus à ſa ſeve; les veritez particulieres ſeparées de la verité ſimple ceſſent d'appartenir à la verité, en ce qu'elles ne participent plus à ce qu'elle a de vivant; ſi-tôt qu'elles ceſſent d'appartenir à la verité, elles appartiennent à chacun de ceux qui ſe les aproprient, comme des branches ſeparées

du

tronc, en ceſſant de lui appartenir, appartiennent à l'homme qui les en a détachées. Cet homme peut manier ſes branches, leur donner toute ſorte de forme & en faire de fort jolis ouvrages qui feront admirer ſon habileté & ſon adreſſe. C'eſt ainſi que les hommes en ont uſé à l'égard de la verité & des branches qu'ils en ont détachées ; ils les ont maniées ſans y trouver de réſiſtance, dès-là, ils leur ont donné toutes les formes qu'ils ont voulu ; ils ont fait admirer la dexterité de leur eſprit & la délicateſſe de leur genie dans le tour, la forme & la varieté qu'ils ont ſçû donner à des veritez auſſi communes.

Le nom de veritez leur eſt demeuré comme celui de Noyer ou d'Olivier aux ouvrages de l'homme dont nous avons parlé.

Mais qu'admire t'on dans ces ouvrages, & quel eſt le but de l'Ouvrier; Eſt-ce de faire admirer le bois ou l'adreſſe qu'il a eu de le mettre en œuvre ? Qu'admire-t'on dans un ouvrage d'eſprit, & qu'eſt-ce que l'Auteur prétend que l'on y admire ; Eſt-ce

la verité qu'il traite, considerée en elle même, ou la maniere dont il l'a traitée, le tour, la forme, la délicatesse, en un mot la sublimité de son genie? Pour vous en assurer, témoignez lui que vous goûtez la même verité prise separement de son livre, & vous verrez de quelle maniere vous serez reçû; vous passerez dans l'esprit de nôtre Auteur pour avoir autant de goût, que moi dans l'esprit d'un Artizan, si je lui disois que j'estime autant une branche de Noyer, toute brute, que ses ouvrages les mieux tournez.

J'aurois tort effectivement de ne mettre aucun prix à des ouvrages si délicatement travaillez; comme ce seroit faire grand tort à un Auteur d'esprit, de ne faire aucun cas du tour & des agrémens qu'il auroit sçû donner à ce qu'il appelle verité: Chacun de ces ouvrages peuvent avoir leur utilité, les premiers pour amuser les enfans, & les seconds les gens d'esprit.

Pour nommer chaque chose par son nom, apellons bois sec les branches que l'on a détachées du noyer, & opinions

nions les branches de la verité, que les hommes ont separées de la verité simple.

CRITON.

Ne pourroit-on point ajoûter ici, que de ces branches détachées, auxquelles on donne le nom de veritez, les hommes ont fait de petites Idoles à qui ils ont encensé, si l'on aime mieux dire qu'ils ont encensé à l'habileté qu'ils ont fait paroitre dans la forme qu'ils leur ont donnée; Chacun a donné le prix à celle qu'il a fabriquée, il lui a donné un beau nom auquel celui de verité a toujours été faufilé, & il me semble que le nom de la verité est aujourd'hui dans chaque Secte, ce qu'étoit à Ephese du tems de St. Paul la Diane des Ephesiens.

ERASTE.

Malheur, par consequent, à qui oseroit entreprendre de décrediter les ouvrages ingenieux, que les ouvriers de chaque Secte font à son honneur; mais où nous meinent nos rêveries?

CRITON.

Voulez-vous Eraste, que je reprenne nôtre lecture?

ERASTE.

D'accord, si vous trouvez qu'il soit assez à bonne heure pour cela.

CRITON.

Nous avons du tems de reste. *Il lit.*

„Voila toute la Religion réünie en „un point. Ce point est la verité, la „verité simple en est le centre, les ve-„ritez particulieres en sont les lignes „& la circonference.

„Les veritez particulieres sont de „deux sortes, les unes sont inséparables de la verité simple, les autres „sont d'une nature differente, & peu-„vent en être separées: Les premie-„res dépendent directement de la ve-„rité simple, comme les rayons dé-„pendent directement du Soleil: Les „secondes sont comme les objets que „la lumiere découvre, & qui, par là, „sont d'une nature differente de la lu-„miere.

„Par ce dernier genre de verité, & „auxquelles je donnerois un autre nom, „si nôtre Langue étoit moins sterile „en expressions, j'entens les faits histo-„riques & les circonstances qui en dé-„pendent, telles sont les histoires dé-

crites

„crites dans le Vieux & le Nouveau „Teſtament. Il me ſemble qu'ici le „terme de vraies ou de veritables, con- „viendroit mieux que celui de verité.

„En quoi faites-vous conſiſter, di- „ra-t-on, la difference de la verité au „vrai? En ce que le vrai n'exiſte pas „par lui-même, qu'à proprement par- „ler, il n'a point d'être exiſtant ou „ſubſiſtant, mais qu'il eſt toujours re- „latif à quelque choſe de particulier, „à quelque fait, à quelque circonſtan- „ce, ou au raport que les choſes ont „entr'elles; cela s'explique de ſoi- „même.

Criton diſcontinuant de lire.

Il eſt vrai que .... Par ce premier mot, je confirme ce que vous venez de dire, le mot de vrai, prononcé tout ſeul, ne ſignifieroit rien. L'on demande d'abord ce que c'eſt qui eſt vrai, ſi c'eſt un fait, ou une choſe dite, ou le raport d'une circonſtance avec une autre; de là il eſt aiſé de comprendre que le vrai & la verité, ne ſont pas une même choſe.

Il reprend la lecture.

„La verité exiſte par elle même, elle

„eſt

„eſt l'origine du vrai. Il y a une infi-
„nité de choſes vraies; mais il n'y a
„qu'une verité, je parle de la verité
„ſimple, de la verité primitive: La
„verité doit décider du vrai, c'eſt-à-
„dire, le démêler d'avec le faux, com-
„me la lumiere du Soleil fait diſcerner
„le vrai du faux dans les objets qu'el-
„le découvre, voila ce que j'ai enten-
„du par les veritez particulieres, qui
„ſont d'une nature differente de la ve-
„rité ſimple, & auxquelles j'ai trouvé
„que le mot de vrai ou de veritable,
„conviendroit mieux que celui de ve-
„rité. Je reviens à preſent aux veri-
„tez particulieres, que j'ai dit être in-
„ſeparables de la verité ſimple, & qui
„en dépendent auſſi directement que
„les rayons dépendent du Soleil.

„Pour mieux juger de la circonfe-
„rence, il faut la parcourir depuis le
„centre.

„La verité dans ſon centre, la ve-
„rité increée, ſimple univerſelle, n'eſt
„en rien differente de Dieu même,
„comme je l'ai déja dit: Quoi que
„Dieu ſoit un & ſimple, ſes attributs
„ſont ou nous paroiſſent pluſieurs, &
„diſ-

„distincts entr'eux ; comme la lumiere „qui est une & simple, semble se di- „viser en une infinité de rayons, qui „paroissent distincts l'un de l'autre. „Si j'étois Phisicien, je dirois ici que „la lumiere ne paroit divisée en plu- „sieurs rayons, que par les bornes „qu'elle rencontre, & la maniere dont „elle reflêchit sur l'œil ; sans décider „si cela est vrai ou non à l'égard de „la lumiere naturelle ou visible. Re- „venons à la lumiere spirituelle ou in- „visible, dont celle là n'est que la co- „pie, & disons sans craindre de nous „méprendre, que tout est un en Dieu, „quoi que ses attributs nous parois- „sent divers.

„Pour éclaircir ceci, il faudroit con- „siderer la lumiere à deux égards, „comme cause & comme objet : Com- „me cause, elle est invariablement u- „ne, & c'est ce que nous avons apel- „lé la verité simple : Comme objet, „elle paroit à nos yeux divisée en plu- „sieurs rayons, & c'est ce que nous „avons apellé les veritez particulieres, „qui dépendent directement de la ve- „rité simple.

„Ces

„Ces veritez particulieres, comme „les lignes qui partent du centre, sont „tout ce qui nous est connu des attri„buts de la Divinité, tout ce qui peut „être consideré en elle separément & „distinctement, comme la Puissance, „la Sagesse, la Bonté, la Justice, la „Verité: Je dis la verité entant qu'at„tribut ou objet, & non entant que „cause, puis qu'à cet égard ci, la ve„rité est le centre où tous les attri„buts se réünissent.

„Les attributs que je viens de nom„mer sont les plus distincts à nos yeux, „parce que Dieu s'est manifesté par „eux aux créatures intelligentes d'u„ne maniere plus particuliere, que par „ses attributs les plus simples; Ceux„ci sont d'une nature si indivisible qu'on „ne les pourroit distinguer du cen„tre, de la verité simple elle même, „si ce n'étoit en qualité d'objets.

„J'entens par ce genre d'attributs, „l'éternité, l'unité, l'infinité, l'immu„tabilité, & autres de même nature, „qui ne peuvent être envisagez dis„tinctement que comme les lignes dans „le point où elles cessent de l'être pour „de-

„devenir centre. Voila comment il „eſt vrai, de dire que toute la Reli-„gion eſt réünie dans le ſeul point de „la verité, & comment de ce ſeul „point qui eſt le centre, réſulte ce „qu'on appelle veritez diſtinctes ou „particulieres.

„Mais quelle place aſſignerons-nous „ici à l'Ecriture Sainte? Ce ſera cel-„le qui lui convient en qualité de té-„moignage de la verité; en cette qua-„lité, elle ſera un tableau ou une „deſcription naïve du centre, de la „circonference, & des lignes qui abou-„tiſſent de l'une à l'autre; autour de „la ſuperficie ſeront dépeintes les di-„verſes hiſtoires des hommes de tous „les temps, les differentes conduites „qu'ils ont tenuës par raport au cen-„tre, ce qu'ils ont fait pour s'en éloi-„gner ou s'en raprocher.

„Voila tout ce qu'on peut exiger, „d'un témoignage, & c'eſt ce que l'E-„criture dépeint au naturel. Elle le „dépeint en la maniere que les objets „ſpirituels peuvent l'être, c'eſt-à-di-„re par des expreſſions qui repréſen-„tent les objets inviſibles, comme les „cou-

„couleurs materielles repréſentent le
„objets ſenſibles.

„Expliquez-nous à préſent, me d
„ra quelqu'un, ce que vous avez avan
„cé que l'Ecriture eſt un témoigna
„ge, que la verité ſe rend à elle m
„me au dehors ou d'une maniere in
„directe? Cela eſt aiſé, & ſans ſort
„de l'emblême du Tableau, c'eſt qu
„les hommes qui ont fait ce Tablea
„avoient l'original préſent, ils n'or
„pû rendre témoignage à la lumier
„qu'autant qu'ils ont été eux-mêm
„éclairez par elle; Ils ne témoigne
„que ce qu'ils ont vû & ouï: La v
„rité en ſe manifeſtant directement
„eux a été la cauſe ou le principe d
„leur témoignage, mais ce témoign
„ge que la verité ſe rend à elle m
„me, par les organes qu'elle s'eſt cho
„ſis, n'eſt qu'indirect par raport a
„autres hommes; c'eſt un témoigna
„exterieur, une peinture ou une imag
„groſſiere de la verité: Image qui
„peut avoir d'utilité, qu'autant qu'el
„renvoye chacun à l'original, au t
„moignage direct de la verité ſimpl
„où à la Conſcience qui en eſt l'Ech

N'

N'en voila t'il pas assez pour des réveries, c'est du moins tout ce que j'ai pû m'en rapeller pour le présent, & dont Criton & Philon, se contenteront s'il leur plait, sous peine d'être condamné à y faire telles additions qu'ils jugeront a propos.

CRITON.

Voila un échantillon de rêveries qui pourroit donner à rêver pour longtems.

PHILON.

Si l'on étoit aussi bon rêveur qu'Eraste, on pourroit être mené bien loin par là, il faut que je lui demande de m'aprendre son secret.

ERASTE.

Je crois que vous voulez faire de moi, un professeur en rêveries: Je vois bien qu'il faudra que je hâte mon départ, sans quoi vous me feriez joüer ici le rôle du Medecin malgré lui; vous m'en avez déja escroqué par surprises beaucoup plus qu'il ne faudroit. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que vous les avez empochées, & que je ne puis les reprendre; je ne pouvois me pardonner en vous les entendant

lire, d'avoir tenu un langage, qui convient si peu à un réveur parlant à des Philosophes: Le mal que je vois là dedans, c'est qu'un rêveur ne sauroit rendre de raison de ses rêveries; il les donne pour ce qu'elles sont sans s'embarasser de les justifier ou de les défendre.

PHILON.

Cette idée de départ est bien incommode, je le dis aujourdhui tout de bon. Vous souvenez vous, Criton, que je faisois semblant avant qu'Eraste fut en campagne d'être fort fâché de le voir partir, c'étoit précisement tout le contraire, & j'en avois un plaisir secret, je l'impatientois même, & cela autant pour être à l'abri des reproches que ma Conscience me faisoit souvent dans nos promenades, que pour arrêter les progrez rapides que je vous voyois faire avec lui, & dont j'avois une terrible jalousie.

CRITON.

Je vous trouvois fort resigné, Philon, sur le départ de notre ami, mais je ne m'imaginois pas qu'il vous en coûtât si peu. Le monde sage est bien

habile! Il ſait tirer parti de tout, il ſe fait honneur en même tems, & de la ſenſibilité qu'il témoigne à ſes amis, & de ſa force d'eſprit à ſoûtenir leur abſence: Ce ſeroit là un trait à ajoûter au portrait qu'Eraſte a fait du Monde ſage; mais je me rapelle qu'il y eſt déja compris.

PHILON.

Vous n'oſez pas achever qu'il eſt compris dans ce qu'Eraſte dépeint de l'Hypocriſie, de la Duplicité, & de la Jalouſie: Tranchez-le hardiment, Criton, & ne craignez pas tant de m'égratigner: Je ne ſuis pas tout-à-fait auſſi délicat aujourdhui, que je l'aurois été alors.

CRITON.

C'eſt depuis ce tems-là que les rêveries d'Eraſte ſont venuës. Ces rêveries ont fait, en peu de tems, bien du chemin dans l'eſprit de Philon, & il faut qu'elles ayent eu chez lui bien du crédit, pour lui faire ſi fort changer de langage.

PHILON.

Je me fais auſſi fort bon gré d'y avoir donné lieu. Je fus pris au fi-

let par les efforts que je faisois pour m'en défendre : Les objections que je fis pour combattre le langage de la Conscience, ou pour le rendre suspect, occasionnérent le trait ou l'éclair qui me fit sentir que j'en avois une, que son langage n'étoit pas à mépriser, & qu'il ne le seroit pas toûjours impunément.

Les Lettres ou les rêveries d'Eraste sur la Conscience, me le faisoient sentir par mille traits ; je voyois la peinture ou la description de ce que j'éprouvois au-dedans de moi, les différens rôles que je joüois par raport à la conscience, mon adresse à tirer parti de celle des autres, & à rendre le langage de la mienne inutile ; mais le trait qui fut un éclair pour moi, se trouva à la fin de la troisieme Lettre : L'effet en fut si pénétrant, que je ne saurois le décrire, & je comprens qu'il ne le fut de la sorte, qu'en me renvoyant plus directement au témoignage de ma conscience.

CRITON.

Je trouve que les rêveries, contenuës dans ces Lettres, ont beaucoup de

de raport à celles que nous avons lû aujourd'hui, & que les unes doivent donner du jour aux autres. Je les relirois avec plaisir, pour en remarquer plus distinctement la relation.

PHILON.

J'en dis de même, mon cher Criton : Il faudra, pour nous accorder, en avoir un double, je m'offre d'être le copiste, vous n'avez qu'à me remettre celles que vous avez entre les mains.

CRITON.

C'est ainsi qu'à bon compte, Philon trouveroit le moyen de me les tirer de dessous les doigts. Vous ne les aurez, ne vous déplaise, que les unes après les autres, & je ne me dessaisirai de rien, sans de bons nantissemens.

ERASTE.

De peur que la dispute ne s'échauffe, & que vous n'en veniez aux mains, pour des rêveries, je crois qu'il sera de la prudence de nous en aller de ce pas, & d'autant plus que ma Montre qui regle le Soleil, m'aprend qu'il sera nuit dans moins de demi heure.

Fin du premier Tome.

